

ALMANACH

DE



CARLSBAD,

OU

MÉLANGES MÉDICAUX, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES RELATIFS A CES THERMES ET AU PAYS.

PAR LE

CHEVALIER JEAN DE CARRO,

docteur en médecine des facultés d'Edimbourg, de Vienne et de Prague, praticien à Carlsbad, pendant la saison des eaux, citoyen d'honneur de ladite ville, membre correspondant de la Société Impériale des médecins de Vienne et membre honoraire de la Société du Musée National de Bohème.

Singula quaeque locum teneant sortita decenter.
Hor. ars. poët. v. 92.

16ᵉ *Année.*

CARLSBAD, 1846.



Imprimerie des frères Franieck.

I.

PRINCES ET PRINCESSES

de maisons souveraines,

hommes d'église, d'état, de guerre, de mer, médecins, savants, poètes, hommes de lettres, artistes célèbres,

qui ont été à CARLSBAD en 1845.

La princesse de Reuss LXIII., née comtesse de Stolberg-Wernigerode, et la princesse sa fille.

Le duc d'Anhalt-Dessau, sous le nom de *comte Léopold de Zerbst.*

Le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, sous le nom de *comte d'Allstädt.*

L'archiduc Étienne d'Autriche, chef du pays en Bohème.

Prélats.

Le comte Philippe Szápary, prélat du haut chapitre d'Olmütz.

Le chevalier de Wiedersberg, abbé mitré, chanoine d'Olmütz. et député aux États de Moravie.

Le baron Lothaire-Anselme de Gebsattel, archevêque de Munich et de Freysingue.

Mgr. Jean-Ladislas Pyrker de Felsö-Eör, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, archevêque d'Erlau (*Alman.* de 1844 p. 2.)

Mr. Jean Komarnicki, prévôt mitré du chapitre de Przemysl.

Mr. Jean Büttner, prévôt mitré du chapitre de Allenheiligen, doyen des chanoines d'Alt-Bunzlau, et recteur du Séminaire archiépiscopal de Prague.

Hommes d'état, hauts dignitaires et fonctionnaires.

Le comte de Sandreczky-Sandraschütz, maréchal héréditaire des États de la Silésie Prussienne.

Mr. Guillaume de Bonin, conseiller intime du roi de Prusse, et premier président de la province de Poméranie.

Mr. François-Louis Kühn, président en chef du tribunal supérieur de justice de Breslau.

Le comte Joseph-Mathias de Thun-Hohenstein, conseiller intime, chambellan de l'empereur d'Autriche, et grand-chambellan dans le royaume de Bohême.

Le baron Modeste de Korff, membre du conseil de l'empire et secrétaire d'état de l'empereur de Russie.

Le comte Frédéric de Pahlen, membre du conseil de l'empire de Russie.

Le comte Paul de Kisseleff, général d'infanterie, adjudant-général de l'empereur, et ministre des domaines de l'empire de Russie.

Le comte de Ficquelmont, général de cavalerie autrichienne, ministre d'état et des conférences.

Le comte Charles Lanckoronski, chambellan de l'empereur d'Autriche, et grand-écuyer dans le royaume de Gallicie.

Le comte Chrétien de Rantzau, gouverneur du duché de Lauenburg et chambellan du roi de Danemark.

Mr. Semen Bronevsky, lieutenant-général et sénateur russe.

Mr. de Below, conseiller d'état russe et vice-gouverneur d'Esthonie.

Mr. François de Ferckenbeck, vice-président du tribunal supérieur de Glogau en Prusse.

Le comte de Lerchenfeld-Koefering, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Bavière à la cour de Berlin.

Mr. Frédéric Bode, secrétaire d'état, et président du tribunal supérieur de la Censure du royaume de Prusse.

Mr. Frédéric-Ernest Scheller, président en chef du tribunal prussien de Francfort sur l'Oder.

Le baron Frédéric-Auguste de Fritsch, conseiller intime, grand-écuyer et directeur de la chambre du grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach.

Mr. Auguste de Liebermann, conseiller intime du roi de Prusse (ci-devant son ministre à Saint-Petersbourg.)

Le chevalier Charles de Kraus, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, et président du Landrecht en Gallicie.

Le baron O'Sullivan de Grass, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi des Belges à la cour impériale de Vienne.

Le comte Léon Potocki, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie à la cour royale de Naples.

Le baron de Schröder, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie à la cour royale de Saxe.

Le comte Joseph de Reventlow-Criminil, conseiller intime des conférences, et président de la chancellerie du royaume de Danemark.

Le comte Aloïs Auersperg, chambellan et maréchal héréditaire de la Carniole et de la Windisch-Mark.

Le baron Fr. de Wagemann, conseiller intime de l'empereur d'Autriche et président du Landrecht de la Basse Autriche.

Mr. Frédéric d'Oertzen, directeur du gouvernement et de la chambre des fiefs du grand-duché de Mecklenbourg.

Le marquis de Saldanha, maréchal et pair de Portugal, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la reine de Portugal à la cour de Vienne (1).

(1) Mr. le maréchal de Saldanha ne s'est pas seulement illustré en Portugal et au Brésil, et dans les cours étrangères, comme guerrier et comme diplomate, mais comme savant philosophe. L'*Annuaire historique et biographique.— Souverains et personnages distingués de diverses nations.* Paris, 1844 contient sa glorieuse biographie. Il vient de paraître un ouvrage intitulé: *Concordance des sciences naturelles et principalement de la géologie avec la Genèse, basée sur les opinions des Pères de l'Eglise et des plus distingués théologiens. Extrait d'un ouvrage du maréchal marquis de Saldanha sur la philosophie de Schelling.* Vienne. Imprimé chez les P. P. Méchitaristes 1845.

Le préface de l'original portugais de la même brochure nous apprend qu'elle est, pour ainsi dire, le programme d'un ouvrage en 3 volumes *Sur la philosophie de Schelling,* que l'illustre maréchal désirerait faire connaître à son pays. J'ajouterai, pour la curiosité du fait, 1. qu'au moment où j'écris cette note, les deux hommes, dont on vient de lire les noms, se trouvent réunis dans notre vallée, et que le philosophe allemand m'a parlé avec la plus grande admiration des connaissances positives et de la

Le docteur Ferdinand Zschinsky, vice-président du tribunal d'appel à Dresde.

sagacité philosophique, dont la brochure de M. le maréchal offre une preuve éclatante; 2. que Mr. de Schelling, en arrivant ici, ignorait l'existence de cette brochure, que je lui appris le premier, à son grand étonnement. Voici la traduction de la susdite préface, que l'auteur lui-même m'a remise en allemand:

„Le désir de faire connaître en Portugal la philosophie de Schelling, le plus grand des philosophes vivants, l'égal des plus illustres de l'ancienne Grèce; ce désir, dis-je, m'a engagé à faire un choix et des extraits de ses ouvrages, à les traduire et à les commenter. Après avoir achevé mon travail, j'ai jugé convenable d'en suspendre la publication. Ayant des raisons de croire que ce philosophe est sur le point de mettre au jour un autre ouvrage, savoir la *Philosophie de la Révélation*, j'espère mieux remplir le but que je me suis proposé, en en donnant un commentaire. Désirant me convaincre de la possibilité de faire imprimer mon travail dans cette capitale, j'ai résolu de livrer à la presse la partie suivante du Commentaire No. 19 de la 10e section, dans lequel j'ai eu en vue de montrer la Concordance des observations physiques, astronomiques et surtout géologiques avec la Genèse, fondées sur les opinions de quelques Pères de l'Église et des plus célèbres théologiens."

Vienne, mai 1845.

Mr. Edouard-Gottlob de Nostitz et Jänckendorff, ministre d'état du royaume de Saxe, grand-prévôt du chapitre de Saint-Pierre à Baudissin et chanoine de Meissen.

Le comte Joseph de Trautmansdorff-Weinsberg, conseiller intime, chambellan, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche à la cour royale de Berlin.

Mr. Guillaume Schweitzer, conseiller intime et ministre d'état du grand-duc de Saxe-Weimar.

Généraux Autrichiens.

Le baron George de Haller de Hallerstein, chambellan et lieutenant-général.

Le landgrave Frédéric de Fürstenberg, général-major.

Mr. François Donadeo, général-major.

Le chevalier de Mertz, lieutenant-général et commandant de la forteresse de Comorn.

Le baron Joseph de Droste, lieutenant-général et conseiller intime, grand-maître de la cour de l'archiduc Ferdinand-Charles-Victor d'Autriche-Este.

Généraux Russes.

Mr. Paniutin, lieutenant-général.

Mr. Guill. d'Ovander, lieutenant-général et chef de division.

Mr. Alexandre de Helmersen, général-major.

Mr. Alexandre de Mansuroff, lieutenant-général et adjudant-général de l'empereur.

Mr. Charles de Gerbel, lieutenant-général et adjudant-général de l'empereur.

Le comte Grégoire de Kuscheleff, général-major à la suite de l'empereur.

Mr. Jaques de Gillenschmidt, général d'artillerie et chef de l'artillerie de l'armée active.

Mr. Wassily Chrapatscheff, lieutenant-général et commissaire général des guerres au ministère de la guerre.

Le comte Pierre de Pahlen, général de cavalerie et adjudant-général de l'empereur.

Mr. Michel de Soboleff, général-major.

Mr. Nicolas de Krusenstern, général-major à la suite de l'empereur.

Mr. de Pisarew, lieutenant-général, gouverneur de guerre à Varsovie.

Mr. de Solnikow, général-major, de Tiflis.

Généraux Prussiens.

Le comte Henkel de Donnersmark, général-major et commandant de la forteresse de Schweidnitz.

Mr. de Willisen, général-major.

Mr. George de Stülpnagel, général-major.

Mr. de Scharnhorst, général-major et inspecteur de la 1e Inspection d'artillerie, à Coblence.

Mr. Frédéric de Pfuel, lieutenant-général et premier commandant de la forteresse de Stettin.

Mr. Guillaume de Brockhausen, lieutenant-général.

Mr. Louis Protzen de Schramm, général-major.

Généraux de diverses autres puissances.

Lord William Russel, général-major anglais.

Mr. Charles-Frédéric de Süssmilch-Hörnig, général-major au service du roi de Saxe.

Le comte Charles de Löwenhielm, lieutenant-général suédois.

Le comte V. I.-H. de Limburg-Stirum, lieutenant-général au service du roi de Hollande.

Le baron Guillaume-Charles de Haynau, lieutenant-général au service de l'électeur de Hesse.

Pairs et fils de pairs Britanniques, et capitaine de la marine royale.

Lord Clanmorris, pair d'Irlande.
Le comte d'Essex, pair d'Angleterre.
L'honorable William Percy, capitaine de vaisseau dans la Marine Royale.
Lord James Hay, colonel.
Le marquis de Titschfield.

Médecins, hommes de lettres, poètes et autres savants.

Mr. Henri Laube, de Leipzic, docteur en philosophie (*Alm.* de 1841, p. 10; 1843 p. 9.
Le docteur Jean Frisch, de Prague, auteur des *Beiträge zur Phrenologie,* contenant la description de plusieurs organes nouvellement découverts; d'une nouvelle division des

organes de la tête; d'un mémoire sur la Gyrologie (Étude de la surface pliée du cerveau), avec des gravures. — Le docteur Frisch a lu aux assemblées mensuelles des médecins de Prague, en avril et en mai 1845, ses réponses aux difficiles problèmes phrénologiques insérés dans la *Bohemia*. Il travaille à un grand ouvrage phrénologique.

Le docteur J.-C.-A. Clarus, professeur de clinique à l'Université de Leipzic, médecin du premier rang, rédacteur du Journal intitulé : *Clarus und Radius Beiträge zur praktischen Heilkunde*. 1—4. Band. Leipzig 1833; auteur des *Annalen des klinischen Instituts in Leipzig*. 1—2. Band. Leipzig 1810—1812. — *Der Krampf, in pathologischer und therapeutischer Hinsicht betrachtet*. Leipzig 1822. — *Die Zurechnungsfähigkeit des Mörders Wayzek*. Leipzig 1824. — *Beiträge zur Erkenntniss und Beurtheilung zweifelhafter Seelenzustände*. Leipzig 1825. — *Tabellarische Uebersicht des Studiums der Medicin*. Leipzig 1830. — *De omento rupto et mesenterii chordapso, accessit memoria C. B. G. Hebenstreitii*. Oratio academ. Lips. 1830 et 33. 8. — *Memoria J. Aug. Kuhlii*. Oratio academ. Lips. 1840. — *Adversaria clinica*. Part. I.—XVI. Lips. 1839—1845. — Divers mémoires de médecine pratique et de médecine judiciaire, dans les *Beiträge zur praktischen Heil-*

kunde, ainsi que dans les feuilles périodiques de Hitzig, Damme et Siebenhaar.

Madame Austin, de Londres, traductrice distinguée de plusieurs ouvrages allemands. (*Alm.* de 1841, p. 12.) Elle a publié en 1841 des *Fragments of German prose writers.* Elle vient d'envoyer de Carlsbad au journal nommé l'*Athenæum*, de Londres, une notice sur l'intéressante *Westonia*, poète élégiaque du seizième siècle, l'émule d'Ovide, élevée à Brüx en Bohème, et enterrée à Prague, en 1612, dans l'Église de Saint-Thomas, au Petit Côté, et restée inconnue aux Anglais, ses compatriotes, vu la rareté extrême de ses oeuvres latines. L'*Almanach* de 1832 et celui de 1844 contiennent tout ce que l'on sait de la vie de Westonia. Madame Austin a également traduit en anglais pour l'*Athenæum* l'intéressante notice du docteur R. Mannl *Sur la musique de Carlsbad et de ses environs*, publiée dans l'*Alm.* de 1845, XI.

Mr. John Austin, son mari, avocat, auteur de l'ouvrage : *The province of Jurisprudence determined.* London.

Le baron George Kleist, seigneur de Leegen en Courlande, auteur de plusieurs poésies allemandes (*Alm.* de 1835.) A l'occasion de la mort du baron Ernest Brunnow (frère de l'ambassadeur, de Russie à Londres), auteur estimé

de plusieurs ouvrages et mort à Dresde, au mois de mai 1845, le baron George Kleist, ami du défunt, a déposé dans son cercueil un poème, imprimé dans le *Gesellschafter* de Gubitz à Berlin.

Le baron Antoine de Klesheim, de Vienne, auteur de quelques poésies dans l'idiôme autrichien, intitulées *'s Schwarzblatl aus'n Weánàwald.* Wien 1844. Il en a lu quelques échantillons au théâtre de Carlsbad, où elles ont été fort applaudiés, surtout par ceux qui sentent la naïveté et le laissez-aller de ce patois, dont les Autrichiens semblent avoir éliminé toutes les syllabes, et surtout les consonnes, dont la prononciation est un tant soit peu laborieuse.

Le professeur J.-G. Sommer, de Prague (Saxon de naissance), géographe et statisticien distingué. Le 13e volume de sa *Topographie de Bohème* a paru dernièrement. (*Alm.* de 1836, p. 36.)

Le docteur Charles Lorinzer, d'Oppeln, né à Niemes en Bohème, conseiller médical prussien. Il étudia la médecine à Berlin, et y fut professeur de médecine vétérinaire, science sur laquelle il a publié divers ouvrages; Il a écrit sur les propriétés médicales du seigle ergoté *(Secale cornutum)*, sur les maladies des poumons et sur la

peste. Par ordre du gouvernement prussien, il étudia ce fléau sur les frontières d'Autriche où était établi le cordon sanitaire. Son mémoire sur la négligence de l'éducation physique dans les écoles primaires et les gymnases a occasioné en Prusse une réforme salutaire, en dépit d'une forte opposition de la part des anciens maîtres d'école.

Le baron Jacob de Berzelius, le coryphée des chimistes, à qui Carlsbad doit une analyse de ses eaux thermales, qui fit époque en 1822 par le nombre des nouvelles parties constituantes qu'il y découvrit, tout en constatant l'existence des cinq ingrédients, que ses prédécesseurs, David Becher et Klaproth, y avaient reconnus long-temps avant lui. Cet illustre Suédois a publié d'innombrables mémoires dans les journaux scientifiques, mais on compte parmi ses ouvrages les plus importants (tous publiés en Suédois.) 1. *Traité de chimie,* en IX volumes. — 2. *Leçons de chimie animale.* 2 vol. — 3. *Traité du chalumeau.* 1 vol.

Le docteur Jean-Théobald Held, conseiller impérial, ci-devant recteur de l'Université de Prague, historien de l'Hôpital des Frères de la Miséricorde, et auteur de deux intéressantes lettres sur Carlsbad. (*Alm.* de 1835, VIII et de 1838, X.)

Mr. Nicolas de Gogol, Ukrainien, établi à Moscou, auteur de quelques comédies russes, dont, entre autres, le *Reviseur* a eu le plus grand succès, comme tableau des moeurs des petites villes de la Russie. Il a publié quelques romans fantastiques fort admirés, dans le genre de Hoffmann.

Le docteur François Nessel, professeur d'odontiatrie 'là Université de Prague. (*Alm.* de 1844, p. 26.)

Mr. George Mojsisowics, docteur en médecine et en chirurgie, chirurgien primaire à l'Hôpital Général de Vienne, et auteur 1. d'une *Darstellung der Æquilibrial-Methode zur sicheren Heilung der Oberschenkelbrüche ohne Verkürzung.* Wien 1842. — 2. d'une *Anweisung zur schnellen und sicheren Heilung der Syphilis, durch Anwendung der Jodpræparate.* Wien 1844.

Le docteur Joseph Hyrtl, ci-devant professeur d'anatomie à l'Université de Prague, maintenant à celle de Vienne, en remplacement du défunt Joseph de Berres. (*Alm.* de 1845, p. 20.)

Mr Antoine Spirk, bibliothécaire de l'Université impériale et royale de Prague. (*Alm.* de 1845, p. 24.)

Le chevalier Guillaume-Gustave de Kopetz, conseiller au gouvernement de la Bohème, docteur et professeur en droit à l'université de Prague. (*Alm.* de 1836, p. 32.)

1)

Mr. Thomas Erskine, avocat d'Edimbourg, auteur de 1. *Remarks on the internal evidence for the truth of revealed Religion.* — 2. *The brazen serpent, or Life coming through death.* — 3. *An Essay on faith.*— 4. *The unconditionnal freeness of the Gospel,* in two Essays, et autres ouvrages religieux.

Le docteur Edouard Schmalz, de Dresde, docteur en médecine, en chirurgie et en philosophie, conseiller médical, voué au traitement des maladies de l'ouïe et de la parole. Son dernier ouvrage est un *Traité sur l'art de saisir par la vue les mots parlés, comme moyen de suppléer, autant que possible, à l'ouïe des personnes sourdes ou dures d'oreille.* 2. *éd.* 1844.

Le docteur Maurice Naumann, Saxon de naissance, ci-devant professeur en médecine à Leipzic, puis à Berlin, est établi depuis 1828 à Bonn, comme professeur et praticien. Ses principaux ouvrages sont : 1. *Kritische Prüfung der allgemeinen Polaritäts-Gesetze.* Leipzig 1822. — 2. *Ueber die Grenzen zwischen Philosophie und Naturwissenschaften.* Leipzig 1823. — 3. *Theorie der praktischen Heilkunde.* Berlin 1826. — 4. *Handbuch der allgemeinen Semiotik.* Berlin 1826. — 5. *Versuch eines physiologischen Beweises für die Unsterblichkeit der Seele.* Bonn 1832. — 6. *Problem der Physiologie.* Bonn 1836. — 7. *Handbuch der medizinischen Klinik.* Berlin 1829—

1839. 11 Bde. — 8. *Handbuch der Pathogenie.* Berlin 1840—1844. 3 Bde.

Mr. Jean Ranolder, docteur en théologie et professeur à l'université de Pesth, est auteur de 1. *Hermeneuticæ Biblicæ Generalis Principia, Rationalia, Christiana et Catholica, selectis exemplis illustrata.* Quinque Ecclesiis, 1838. — *Sermones sacri auditoribus suis oblati.* Pestini 1842.

Le docteur Edward Hogg, Anglais, médecin et voyageur distingué. (*Alm.* de 1840, p. 15.)

Artistes.

Mr. Jacob-Frédéric Hahn, de Nuremberg, peintre.

Mr. Alex. de Cronhelm, de Charlottenburg, peintre en paysage.

Mr. Bernard Fischer, de Vienne, peintre de portrait.

Mr. Joseph Bekel, de Prague, peintre de portrait.

Mr. Joseph Kriehuber, de Vienne, peintre de portrait.

Mr. Louis Jagielski, de Dresde, peintre d'histoire.

Mr. François Günther, de Vienne, peintre.

Mr. Théodore Brysakis, de Munich, peintre.

Mad. Tridon, de Dresde, peintre en miniature, élève d'Isabey.

Mr. François Prume. violiniste belge.

Mr. Louis Kruger, haut-bois métallique.

Mr. André Froitag, de Pesth, silhoueteur.

Mr. Adolphe Négroni, chanteur.

Mr. Montrésor, tenor italien, membre des Académies de Florence et de Rome.

Mr. Alexandre Malibran, violiniste.

Mad. Marie-Louise Malibran, son épouse, pianiste.

Le docteur Louis Spohr, de Cassel, maître de chapelle de la cour électorale de Hesse.

Mr. Edouard-Constantin Lewy, membre de la chapelle de la cour impériale et royale de Vienne, et professeur au Conservatoire.

Mr. Louis Tomasini, de Neustrelitz, maître de concert.

Mr. Aug. Duk, maître de chapelle à l'église de Ste. Anne à Vienne.

Mr. de Plestcheyeff, chambellan de l'empereur de Russie, employé comme conseiller au ministère des finances, a été lecteur de feue l'impératrice Marie, mère de l'empereur. Autrefois vice-directeur des Théâtres Impériaux de Saint-Petersbourg, il exerce encore quelquefois son talent de lecteur dramatique, à la prière de ses amis. Compositeur de musique, élève, dans son enfance, de Sarti, il a continué l'étude du contre-point avec Muller, fameux professeur, décédé à St.-Petersbourg.

II.

Coup d'oeil sur la saison de 1845.

Le mois de mai et la moitié de juin ont été excessivement pluvieux, d'où est résulté quelque retard dans l'arrivée des étrangers, et par conséquent plus ou moins d'anxiété de la part de ceux des habitants dont les maisons n'étaient pas occupées, et qui en accusaient l'exportation de nos eaux. La suite a prouvé que ces craintes étaient mal fondées.

Le chiffre des visiteurs a été de 3245 numéros ou *Partheien* = 5267 individus,
outre „ „ 180 malades reçus à l'*Hôpital des Etrangers indigents*, dont 14 militaires, et 166 d'état civil,
et „ „ 2980 passants, qui ont séjourné à Carlsbad moins de cinq jours.

Total 8427 individus.

En comparant ce chiffre avec celui de 1844, la différence mérite à peine d'être indiquée, et cela d'autant plus que plusieurs personnes sont arrivées cette année après la clôture de la liste.

Nous avons eu, comme toujours, une société aussi variée qu'intéressante à tous égards. La liste des sommités et notabilités, qu'on vient de lire, le prouve suffisamment, bien que, d'après le plan adopté, on n'y trouve pas les noms d'une multitude de personnes des deux sexes, qui contribuent essentiellement à l'agrément de Carlsbad. Les artistes distingués ont été en petit nombre, excepté les peintres, qui ont abondé.

Le chiffre des Russes, y compris les domestiques, a été de 316, celui des Polonais de 395. Les Anglais ont été plus nombreux qu'en 1844. Nous avons compté, sans les domestiques, 148 *Ladies and Gentlemen*, parmi lesquels était une famille de Quakers, fort intéressants par leur savoir et leur amabilité. Les contingents de la France et de l'Italie ont été minimes ; ceux de la Suède et du Danemark, de la Valachie et de la Moldavie plus considérables. La Bavière et le Wirtemberg, quoique peu distants, nous ont fourni un faible renfort. Après Vienne, Prague et Berlin, de toutes les autres grandes villes d'Alle-

magne, c'est invariablement Breslau, quoique situé dans un pays riche en sources minérales, qui nous envoie annuellement le plus de malades. Cette année-ci, son contingent a été de 172 personnes. Nous en concluons que les médecins de la Silésie ont étudié avec plus de soin les vertus de nos eaux, que ceux de beaucoup d'autres villes de l'Allemagne.

Les Anglais ont eu, depuis le commencement de mai jusqu'au 7 septembre, leur service divin, célébré les dimanches à midi par le révérend S. Faukner Montgomery, M.-A. Cambridge. Le local en a changé trois fois, vu qu'il s'est toujours trouvé des familles anglaises assez grandement logées pour offrir un beau salon à leurs compatriotes. Ces maisons ont été le *Lion Blanc*, l'*Ananas* et les *Trois Alouettes*. Mr. Montgomery arriva ici au commencement de mai, avec l'intention de recueillir des notes très-variées sur Carlsbad, et de publier, à son retour en Angleterre, un ouvrage de touriste, intitulé: *A Summer at the Sprudel*. Ce titre donne à l'auteur une latitude presque illimitée dans le choix des matières. Sachant combien peu la littérature bohème est connue aux Anglais, et convaincu qu'elle mérite de l'être mieux qu'elle ne l'est par le peu qu'en ont écrit (quoique très-bien), je

docteur John Bowring, de Londres, et l'Anglo-Américain Édouard Robinson, d'Andover, je crus bien faire, en suggérant à Mr. Montgomery l'idée de traduire, en entier ou par extrait, les divers *Coups d'oeil* et autres notices sur cette littérature, que contiennent mes annuaires, et que je dois à ses coryphées, tels que MM. Palacky, Winařický, Safařik, Celakowsky, Jungmann, Hanka, Kanbek, etc. Ma proposition fut goûtée, et je ne doute point qu'au moment où cet *Almanach* paraîtra, l'ouvrage du révérend auteur aura déjà vu le jour. Ècrivant fort bien et en vers et en prose, Mr. Montgomery n'aura pas seulement édifié ses coreligionnaires, mais j'espère qu'ils auront de lui un ouvrage aussi utile qu'agréable. Si les Anglais n'y trouvent pas des *Coups d'oeil sur la littérature allemande en Bohème*, ce ne sera ni sa faute ni la mienne, vu que jus'qu'à présent je n'ai rencontré personne (quoique plusieurs me l'aient promis), qui ait fait pour la littérature allemande de ce pays, ce que je dois aux savants bohèmes pour la leur.

J'ai compté dans ma clientelle plusieurs intéressants malades venus de bien loin, quelques-uns même en droiture à Carlsbad. J'ai donné des soins à un militaire écossais, officier au service de la Compagnie des Indes Orientales,

venu de Bombay, ainsi qu'à un jurisconsulte anglais, venu de Delhi à Londres pour sa santé, et envoyé de là à Carlsbad; à une famille irlandaise, venue de Madrid; à une famille anglaise, venue de Lisbonne; à une famille espagnole, établie à l'Ile de Cuba; à un médecin écossais, chef d'hôpital à la Jamaïque; à un général russe, qui a occupé pendant de longues années un poste éminent dans le gouvernement de la Sibérie; j'ai connu un fonctionnaire civil russe, venu en droiture de Tifflis en Georgie, et la Liste offre le nom d'un négociant de La Guayra de l'Amérique Méridionale, celui d'un Hollandais, major au service de la Compagnie des Indes, et celui d'un négociant de l'Ile de Saint-Thomas aux Antilles.

Les Protestants allemands, en nombre très-considérable, ont eu les dimanches leur service divin à la *Salle de Bohème*. Plusieurs pasteurs y ont fonctionné alternativement.

On a lu dans le chapitre précédent les noms de quatre princes et princesses de maisons souveraines; ceux de six prélats, de trente-un hommes d'état, hauts fonctionnaires et dignitaires; de trente officiers-généraux, dont cinq Autrichiens, treize Russes, sept Prussiens, un

Anglais, un Saxon, un Suédois, un Hessois, un Hollandais, sans parler de quelques marins.

La liste des médecins, des savants en tout genre, est brillante ; celle des artistes est du moins très-nombreuse. Nous n'avons pas compté moins de 106 médecins et chirurgiens, venus de toutes parts pour leur propre santé, ou pour accompagner des valétudinaires. Parmi les plus distingués, du moins parmi ceux que j'ai connus, je citerai les docteurs G.-Ed. Dohlhoff, de Magdebourg, conseiller médical ; Jean Frisch, de Prague, phrénologiste ; J.-Chr.-Aug. Clarus, professeur à Leipzic, conseiller intime du roi de Saxe ; Louis de Stoppelberg, de Berlin ; Jaques Molitor, conseiller impérial et directeur jubilé des Hôpitaux et Asyles de Prague ; Auguste Zink, de Vienne ; Hugh-Percey Crichton, de la Jamaïque ; Guillaume Koch, chirurgien de bataillon prussien ; — Huschke, conseiller privé de cour, et médecin de la personne du grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach ; le baron Jacob de Berzelius, de Stockholm, secrétaire de la Société Royale des sciences ; Jean Horn, de Blankenberg, assesseur de collége ; Herrmann Hasenfeld, de Pesth ; Jules Betschler, conseiller médical, professeur et directeur de l'Institut des sage-femmes, à Breslau ; Ernest-Chrétien Beer, de Berlin ; J.-Th. Held, de Prague,

conseiller impérial ; Jaques Liboschitz, de Dresde, ; André Scholvin, de Twer, conseiller d'état russe ; Joseph Sedlmayr, de Cracovie ; Aug. Marchand, de Custrin, médecin d'état-major ; Antoine Kozubowski, professeur à l'université de Cracovie ; Henri Spitta, de Rostock, conseiller médical ; Mathias Kenny, de Londres ; François Nessel, professeur d'odontiatrie à Prague ; Henri de Chauffepié, de Hambourg ; Victor Kochansky, de Varsovie, conseiller médical et de collége ; George Mojsisowics, premier chirurgien de l'Hôpital-Général de Vienne ; E. Peters, de Naples ; Ph.-Aug. Jarisch, dentiste de l'empereur d'Autriche ; Sir William Crichton, médecin de la personne de l'empereur de Russie ; le baron Louis de Türkheim, de Vienne, conseiller aulique impérial ; Benoît Wagner, professeur en chirurgie à l'université de Lemberg ; Joseph Hyrtl, professeur d'anatomie à l'université de Vienne ; Maurice Naumann, professeur de médecine à l'université de Bonn ; Edouard Schmalz, de Dresde, auriste ; Edward Hogg, de Londres ; Frédéric de Schelling, docteur en médecine honoraire et conseiller intime, de Berlin ; Jean-Swatopluk Presl, professeur d'histoire naturelle générale à l'université de Prague ; Charles-Borziwoy Presl, professeur d'histoire naturelle spéciale à l'université de Prague ;

Émanuel-Auguste Michel, professeur des études médicales et chirurgicales à l'université d'Inspruck en Tirol.

Les docteurs en médecine, qui viennent à Carlsbad, sont depuis nombre d'années exempts, eux et leur famille, de la *Taxe de séjour*; dans le courant de cette saison, d'après une ordonnance municipale, chacun d'eux reçoit *gratis* un billet d'entrée au *Cabinet des Gazettes*.

L'arrivée du baron de Berzélius, qui, en 1822, mérita si grandement de nos thermes, et que le monde savant met au premier rang parmi les chimistes, a été pour Carlsbad un événement des plus flatteurs. Ce n'est pas en effet un médiocre honneur pour nous, de voir l'homme le plus capable de juger les vertus spéciales de chaque ingrédient de nos eaux et l'excellence de leur union, préférer ce remède à tous les autres, quand il s'agit de sa propre santé. J'ai dit souvent, et je le répète à cette occasion, qu'on pourrait presque juger de l'efficacité d'une source minérale, d'après le nombre des médecins qui y ont recours dans leurs propres maux, tout comme il est permis d'avoir très-bonne opinion d'un praticien auquel ses pairs malades donnent la préférence. Berzelius, en sa qualité de docteur en médecine, n'a pas manqué un seul de nos modestes

banquets du mercredi, où il s'est montré aussi intéressant qu'aimable. Puissent nos eaux avoir contribué à la conservation de cette vie si précieuse à la science! La facilité d'accès qu'offre le *Neubrunn*, si bizarrement négligé, honni et calomnié du public, le lui fit choisir pour sa personne, en dépit de toutes les niaiseries qu'on débite sur cette source, dont l'identité avec les autres a été reconnue par tous les analystes. Pendant que le grand homme buvait du *Neubrunn*, quelques personnes suivirent son exemple. A peine parti, l'abandon recommença.

Il existe dans la maison *à la Ville de Hanovre*, sur le *Schlossberg*, une source qui n'avait jamais attiré l'attention du public, et dont le propriétaire lui-même, Mr. Aloïs Mayer, n'avait jamais parlé, quoiqu'il possède cette maison depuis douze ans. Ayant soupçonné dernièrement qu'elle était beaucoup plus ferrugineuse que nos autres sources thermales, qui le sont excessivement peu, il s'en assura lui-même, en y versant quelques gouttes de teinture de noix de galle, qui lui confirmèrent la justesse de ses soupçons. Il fit, sans en rien dire à qui que ce soit, cerner cette source à deux orifices, et y plaça des robinets. A l'arrivée de l'illustre Suédois, Mr. Mayer me pria de l'inviter à examiner la source; il s'y prêta avec

la plus grande complaisance, et ne fit que répéter l'essai de la susdite teinture. J'en tins le protocole suivant:

„Le 13 juillet 1845, M. le baron de Berzélius, en présence du chevalier de Carro, M. D., et de Mr. Mayer, commissaire impérial des chaussées, propriétaire de la *Ville de Hanovre, Schlossberg*, Nr. 386, a examiné les deux sources chaudes qui se trouvent dans la susdite maison, au moyen de quelques réagents, et a trouvé dans l'une plus de fer que dans l'autre. La quantité en sera déterminée plus tard.

Je le certifie.

Jacob Berzélius."

Voilà, jusqu'au 10 novembre, à quoi se borne l'examen de ces sources. J'y ajouterai que la même quantité de la susdite teinture, qui ne trouble aucunement la limpidité des autres sources thermales de Carlsba, donne à celle-ci la couleur brune du café, et qu'il suffit de la goûter pour se convaincre qu'elle est fortement ferrugineuse. Il ne nous reste donc qu'à désirer une analyse régulière et complète. La température de l'une de ces sources est de 30° R., celle de l'autre de 35.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que voir dans cette eau un nouveau moyen curatif, ou plutôt une addition majeure à notre trésor thermal. L'apparition d'une nouvelle source à Carlsbad, semblable à toutes les autres dans ses parties constituantes, n'a d'autre importance que d'ajouter à la commodité de nos innombrables buveurs, et de faire une diversion à la foule qui assiége les sources bien-aimées, telles que le *Mühlbrunn* et le *Theresienbrunn*, mais elle ne nous offre aucun nouveau moyen de guérison. Si donc nous considérons la variété infinie et la complication des maladies qui affluent chaque année à Carlsbad, nous devons nous estimer heureux d'avoir à notre disposition une source qui présente d'autres vertus, et dont l'analyse, impatiemment attendue, nous indiquera plus précisément l'usage spécial que nous pourrons en faire, comme *cure principale*, et comme *arrière-cure*. Nous y attachons d'autant plus d'importance, que les sources ferrugineuses chaudes sont très-rares partout, excepté au Caucase, où le sexe féminin allemand, anglais et polonais, souffrant de chlorose ou de leucorrhée, n'ira pas de si tôt chercher un secours aussi lointain. Son usage, nous pouvons le dire d'avance, interdira celui du thé, qu'on peut permettre aux buveurs de nos autres sources. Qu'on

en mette une pincée, même du noir, dans un gobelet de notre eau calybiée, et l'on verra bientôt quelle couleur elle prend.

Du 1 janvier jusqu'au 30 sept. 1845, on a exporté

12028	grandes	cruches	et	32093	crucheons	de Schlossbrunn,
12045	,,	,,	,,	31357	,,	de Mühlbrunn,
1214	,,	,,	,,	3564	,,	,, Theresienbr.
810	,,	,,	,,	1297	,,	,, Marktbrunn,
3616	,,	,,	,,	11758	,,	,, Sprudel.
499	,,	,,	,,	3371	,,	,, Neubrunn.

30212 grandes cruches et 83440 cruch. Total 113652.

Si Mr. Hecht a affermé à bas prix, et pour trois ans seulement, l'exportation de nos eaux, il n'est que juste de faire savoir que, le 6 février 1845, il a remis, de son propre mouvement, à Monseigneur l'archiduc Étienne la somme considérable de 3000 fl. arg. de conv., que Son Altesse Impériale a destinée au renouvellement de la grande galerie du Neubrunn, qui exige une reconstruction. Cette somme est déposée, en attendant, à la Caisse d'Épargne à Prague.

Dans l'*Almanach* de 1842, XV, j'eus l'occasion, en

puisant aux meilleures sources, de parler de l'état présent des institutions publiques de la Bohème. Nos annales, ainsi que mes innombrables souvenirs personnels (1), sont pleins de tout ce que fit pour Carlsbad M. le comte Charles de Chotek, dont le zèle ardent et l'énergique activité sont des vertus héréditaires, qu'il tient de son grand-oncle, et surtout de son père, auxquels notre ville a tant d'obligations, car c'est sous le grand-bourgraviat du dernier que fut commencée, de 1802 à 1805, la superbe chaussée tortueuse, par laquelle on arrive en descendant de Prague à Carlsbad. C'est donc avec un plaisir très-vivement senti que j'ai lu dans la *Bohemia*, No. 75, du 24 juin 1845, la description du magnifique candelabre, présenté à Son Excellence par 78 nobles de la Bohème, parmi lesquels figurent alphabétiquement les plus

(1) Pendant tout le temps que le comte de Chotek a été au timon du gouvernement de la Bohème. il n'a pas cessé de m'honorer de la plus parfaite bienveillance. Notre correspondance, dans l'intérêt de Carlsbad, n'a jamais été interrompue, ni pendant ses voyages, ni pendant les miens. Mettant de l'importance à la rédaction de mon *Almanach*, il fut toujours mon censeur, et plus d'une fois, en parlant de Carlsbad, il m'écrivit: „Chargez-vous de l'intellectuel, et laissez-moi le soin du matériel.“

beaux noms du royaume, savoir des Auersperg, des Clam-Gallas, Clam-Martinitz, Clary, Fürstenberg, Hartmann, Kinsky, Lobkowitz, Morzin, Nostitz, Rohan, Salm, Schönborn, Taxis, Thun, Waldstein, Wratislaw, Wurmbrand, etc. etc. Ce glorieux hommage était accompagné d'une lettre, datée de Prague, 23 juin 1845, d'autant plus admirable à tous égards, qu'elle était adressée à un homme rentré depuis deux ans dans la vie privée.

Quant à la valeur artistique et métallique de ce présent, nous dirons, d'après l'opinion générale, que c'est le plus bel ouvrage d'orfèvrerie, qui soit jamais sorti de l'atelier de Louis Fortner, de Prague, et qu'il peut être mis à côté de ce que les plus grandes villes de l'Europe ont produit de plus beau en ce genre. Le dessin en fut donné par Mr. Ruben, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de la Bohème. La hauteur du candelabre est de 4′ 5″, le diamètre de la base $22\frac{1}{2}$″, celui de la couronne environ 26″, la hauteur des Nymphes fluviales assises de $11\frac{1}{2}$″, celle des Génies $6\frac{1}{2}$″, celle des figures supérieures 8″. L'on n'a pas employé moins de 140 marcs d'argent à la confection de ce candelabre, pour laquelle il a fallu quinze mois du travail le plus assidu. La description de toutes les figures dont se compose ce

chef-d'oeuvre, et qui rappellent les divers mérites du comte de Chotek, dépasserait de beaucoup les dimensions ordinaires de ce *Coup d'oeil*, mais ce serait de ma part, en qualité de citoyen honoraire de Carlsbad, et de doyen de notre Faculté thermale, une impardonnable négligence, que de ne pas dire à mes lecteurs, qu'une des figures du candelabre est consacrée à rappeler les nombreux et différents mérites du comte de Chotek envers nos thermes, dont la célébrité plus qu'européenne va toujours croissant, et que le magnifique réseau de chemins de fer, qui bientôt couvrira une grande partie des États héréditaires autrichiens, ne diminuera certainement pas.

Deux monuments ont été, durant la saison, érigés dans notre cimetière, en l'honneur de deux hommes intéressants, décédés à Carlsbad, le premier en 1811, le second en 1844. Me trouvant à Munich, pendant l'hiver de 1843—4, M. le baron de Bourgoing, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi des Français à la cour de Bavière, me demanda si je savais que son père était mort et enterré à Carlsbad; je lui répondis que oui. M'ayant témoigné le désir de faire placer une pierre sur l'endroit où repose la dépouille mortelle de l'auteur de ses jours, il me fut aisé de le vérifier, et je

me chargeai de cette commission, dont s'est parfaitement acquitté le sculpteur Ferdinand Pischelt, de Prague. L'épitaphe en lettres d'or, surmontée de l'écusson du défunt sur marbre noir, est la suivante :

Ci-gît Jean-François baron de Bourgoing, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi Louis XVI en Espagne, et de l'empereur Napoléon en Danemark, en Suède, en Saxe et dans le grand-duché de Varsovie, né à Nevers le 20 *novembre* 1748, *décédé à Carlsbad le* 20 *juillet* 1811. *Requiescat in pace.*

Le monument érigé au fils du divin Mozart (*Alm.* de 1845, p. 44) par une dame de Vienne, amie du défunt, se distingue par le goût parfait de l'épitaphe, surmontée d'une lyre entourée de lauriers.

Wolfgang Amadæus Mozart, Tonkünstler und Tonsetzer, geboren am 26. *Juli* 1791, *gestorben am* 29. *Juli* 1844. *Sohn des grossen Mozart, dem Vater ähnlich an Gestalt und edlem Gemüthe; der Name des Vaters sei seine Grabschrift, so wie seine Verehrung des Letzteren der Inhalt seines Lebens war* (1).

(1) Wolfgang-Amédée Mozart, musicien et compositeur, né le 26 juillet 1791, mort le 29 juillet 1844. Fils du grand Mozart,

Parmi les vrais embellissements de Carlsbad on doit mettre au premier rang la *Promenade* qui conduit, en passant devant l'imprimerie des Frères Franieck, au Restaurant, très-achalandé et très-à-propos appelé *Panorama*, à cause de la beauté et variété des points de vue qu'on y a. On y arrive par la *Stephanshöhe*, ainsi nommée en l'honneur de Son Altesse Impériale Mgr. l'archiduc Etienne, *chef du pays* dans le royaume de Bohème, auquel cette hauteur, ornée d'une plate-forme élevée, d'un jet d'eau, de bancs, etc. fut consacrée le 11 août.

On a été en général aussi content de la troupe qui compose le théâtre de Mr. Lutz, qu'on peut raisonnablement le prétendre à Carlsbad, dont les attrayantes promenades sont préférées à une petite salle des spectacles, qui peut presque toujours compter ses recettes en raison inverse du beau temps. Fort peu de musiciens étrangers ont donné des concerts. Les seuls distingués ont été en juillet le violon belge, Mr. Prume, et au milieu d'août, Mr. Montrésor, tenor virtuose italien.

lui ressemblant par la figure et le noble caractère, que le nom de son père soit son épitaphe, ainsi que sa vie entière est comprise dans le respect qu'il eut pour lui.

Quant aux amusements de la saison, on les a trouvés dans la jouissance journalière d'une excellente société, que chacun peut former d'après son goût et sa position dans le monde; dans un petit nombre de *Réunions* dansantes, dont la plus brillante fut celle que Mgr. l'archiduc Étienne honora de sa présence; dans un beau bal donné à la *Salle de Saxe*, la veille de son départ, par S. A. R. Mgr. le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach. Les deux bals donnés au bénéfice de nos établissements de charité, le 7 juillet et le 14 août, ont rendu 1172 fl. 40 kr. conv.

Le 22 août la *Société Philharmonique*, récemment fondée à Carlsbad (*Alm.* de 1844, IX), a donné au théâtre, sous la direction de Labitzky, un *Concert spirituel*, dans lequel furent exécutés, avec la plus exacte précision et un étonnant ensemble, uniquement par des musiciens indigènes, de profession et amateurs, hommes et femmes, les plus belles compositions de Gluck, de Hendel, de Mozart, de Haydn et de Beethoven.

Les amateurs d'ornithologie ont pu voir au *Posthof* le magnifique cabinet, laissé à ses héritiers par le défunt colonel baron de Feldegg, dans lequel se trouvent 382

genres et 4897 oiseaux de tous pays. Cette collection, à laquelle appartiennent encore 800 pièces restées à Égra, est à vendre, mais jusqu'à la conclusion d'un marché, elle restera probablement au *Posthof*.

Vers la fin de septembre, après avoir acheté et fait démolir la maison attenante au *Schlossbrunn*, on a commencé à réparer et à alonger la colonnade où se promènent les buveurs de cette source, et à donner au temple bâti au-dessus d'elle une forme beaucoup plus élégante.

Les amateurs de la *Schiessstätte* ont eu aussi leurs divertissements, non-seulement par le tir journalier, mais par des dons gratuits faits à leur établissement par des dames et des messieurs. A la tête des premières étaient Madame la comtesse Zichy, née comtesse de Sczéchényi et Lady William Russel; S. A. Mgr. le prince Camille de Rohan y a aussi consacré fl. 200; Lord William Russel et sa famille y ont dévoué des objets de bijouterie, des armes à feu et de l'argent.

Au commencement d'octobre, Mr. Anger, ci-devant propriétaire du Restaurant à la *Ville de Paris*, sur le Schlossberg, a ouvert son *Hôtel d'Allemagne* (Deutscher Hof), tout nouvellement bâti de fond en comble, à côté du théâtre. Outre le rez de chaussée, destiné au Restau-

rant, cet hôtel a 26 chambres à l'usage des étrangers, et des écuries pour 18 chevaux.

Les philosophes et les statisticiens, malgré leur profonde sagesse, n'ont pas encore décidé à l'unanimité, si c'est un bien ou si c'est un mal d'augmenter la race humaine, vu que l'homme, ainsi que l'imprimerie, peut faire infiniment de bien et infiniment de mal. Dans cette incertitude, je ne suis pas sûr d'avoir fait du bien, en suivant le premier sur le continent européen l'exemple de l'immortel Jenner. Si peut-être j'ai mal fait, de répandre jadis, avec toute l'ardeur de la jeunesse, le vaccin et l'équin, ou, en d'autres termes, de *vacciner l'Europe* et *d'équiner l'Asie*; j'ai cru tout au moins de mon devoir de songer à acclimater dans la partie du monde où le destin m'a placé, un aliment sain et abondant, savoir la Batate (*Convolvulus Batatas*), qui n'a aucune ressemblance avec le *potatoe* des Anglais, notre humble et bienfaisante pomme de terre, qui, de nos jours, hélas! est devenue sujette à une maladie dangereuse pour les consommateurs, et ruineuse pour les cultivateurs, calamité dont s'occupent en divers pays et très-sérieusement les plus savants agronomes. Si l'augmentation du genre humain est un mal, aux yeux de quelques moroses philosophes, la conservation de la beauté

ne présente du moins que des jouissances, ainsi que la propagation d'un excellent aliment végétal. Qu'on me pardonne ce préambule à l'anecdote suivante.

En 1844, j'eus l'honneur de donner à Carlsbad, pour la quatrième fois, des soins à M. le comte Augustin Capodistrias (frère du défunt président de la ci-devant République Hellénique), qui me parla avec admiration de la *Batate*, qu'il a acclimatée dans l'Ile de Corfou, son pays natal et sa résidence. Sans être sûr que ce magnifique tubercule pût réussir en Bohème, je le priai de m'en envoyer quelques pièces à son retour à Corfou. Ayant passé l'hiver de 1844—5 sur les bords du Mein et du Rhin, et étant revenu à Carlsbad le 1 mai, comme toujours, j'y trouvai une caisse à mon adresse, contenant trois batates, dont la beauté alimentaire fit sur moi l'impression la plus agréable. Le comte de Capodistrias y avait ajouté des *Renseignements*, imprimés en italien, sur la culture de ce végétal. J'eus cependant un grand rabat-joie, en voyant sur les trois batates quelques légères taches de moisissure bleuâtre, qui me firent douter du succès de la culture. Le jour même la caisse fut expédiée à la *Société patriotique et économique de Bohème*, qui ne perdit pas un instant pour les mettre en terre.

Elles ne germèrent pas. Loin de perdre courage, j'ai mandé ce non-succès au comte de Capodistrias, en le priant de faire expédier au printemps prochain, non à moi, mais droit à Prague, une seconde cargaison de Batates, pour la susdite société, qui, tout aussi peinée que moi de ce non-succès, m'a adressé officiellement ses remercîments, du moins pour mes *bonnes intentions*, dont, suivant un excellent proverbe espagnol, *l'Enfer est pavé.* Espérons que le second essai réussira mieux que le premier.

Ayant lu avec beaucoup d'intérêt les diverses discussions que la dernière fête séculaire de l'invention de l'imprimerie, a provoquées en Bohème, sur le lieu de naissance de Jean Gutenberg, que ce pays a toujours réclamé traditionnellement, j'ai sollicité, à diverses reprises, mon savant ami, le révérend Charles Winařický, de m'écrire son opinion sur cette intéressante question. Ce sujet si vaste, si compliqué, exigeant de très-longues recherches, trois années se sont écoulés avant que l'auteur ait pu me livrer son travail. Enfin vers la fin de septembre, ce mémoire m'est arrivé à Carlsbad. L'immense érudition, la saine logique, l'élégance du style, le noble patriotisme, qui caractérisent cet écrit, ne sont susceptibles d'aucun

genre d'abréviation ni d'extrait. Au lieu, comme j'en avais l'intention, de l'insérer dans mon *Almanach*, dont il dépasserait les bornes, ou plutôt, qu'il remplirait tout entier, ma traduction fera un ouvrage à part. Je l'ai achevée, mais j'ignore encore où elle sera imprimée et où l'auteur de l'original le fera paraître. Le titre, très-affirmatif, en est :

Johann Gutenberg, zu Kuttenberg in Böhmen 1412 *geboren, Baccalaureus der freien Künste an der Universität zu Prag, promovirt am* 18. *November* 1445, *Erfinder der Buchdruckerkunst zu Mainz* 1450. *Ein historisch-kritischer Versuch von Carl Winařicky, Pfarrer zu Kowan bei Jungbunzlau* (1).

(1) *Jean Gutenberg, né en 1412 à Kuttenberg en Bohème, bachelier ès arts à l'université de Prague, promu le 18 novembre 1445, inventeur de l'imprimerie à Mayence en 1450. Essai historique et critique, par Charles Winařicky, curé de Kowan, près de Jungbunzlau.* La date ci-dessus mériterait un *jubilé* de quatre cents ans en Bohème, et spécialement à l'université de Prague, qui peut, sans contestation, se glorifier d'avoir élu *Baccalaureus Joannes de Montibus Cutnis*, traduction littérale académique de *Jean de Gutenberg.* Je ne saurais assez regretter que la connaissance de cette promotion ne soit point encore répandue, le

18 novembre 1845, où ni l'ouvrage du savant curé de Kowan, ni ma traduction française, n'auront encore vu le jour. On peut s'attendre à la surprise générale que le résultat de ses recherches occasionera, quand on lit dans l'*Histoire de l'imprimerie* par le Dr. Falkenstein (imprimée à Leipzic en 1840), que le savant auteur, p. 297, traite d'*absurdité* et de *patriotisme mal-entendu* les justes et anciennes prétentions de la ville de Kuttenberg.

III.

Malades traités à Carlsbad,

en 1845,

A L'HÔPITAL DES ETRANGERS INDIGENTS,

par

M. le docteur Joseph Wagner.

(Traduit du manuscrit allemand.)

Pendant les cinq mois de la saison de 1845 que cet hôpital a été ouvert, 182 malades indigents y ont été admis et entretenus, savoir, 127 hommes et 55 femmes, parmi lesquels étaient 14 militaires (sous-officiers et soldats.) On y a compté 17 juifs.

Pays d'où ils venaient.	Hommes.	Femmes.	Total.
Bohème	90	53	143
Autriche	1	—	1
Moravie	4	—	4
Hongrie	5	—	5
Illyrie	1	—	1
Saxe	11	—	11
Prusse	6	—	6
Bavière	3	—	3
Principauté de Reuss	3	—	3
Pologne Russe	3	1	4
Moldavie	—	1	1
	127	55	182

(Cet hôpital n'étant ouvert que pendant la saison, on n'y trouve aucun des malades de l'année précédente.)

Tableau des malades admis en 1845.

Resultat: **Noms des maladies.**	Très-bon.	Amélioration	Pas guéris	Morts
Enflure du foie et endurcissement	14	35	—	—
Enflure du foie et de la rate	—	1	—	—
Enflure de la rate et placenta, par suite de fièvre intermittente	—	5	1	—
Obstruction du foie avec hémorroïdes	3	4	—	—
Affections hémorroïdalis	4	7	—	—

Noms des maladies	Résultat: Très-bon	Amélioration	Pas guéris	Morts
Hémorroïdes extrêmement abondantes . . :	—	—	1	—
Hémorroïdes de la vessie	1	1	—	—
Sarcome du foie avec hydropisie commençante	—	1	1	—
Atrophie du foie	—	—	—	1
Enflure des glandes du mésentère	—	1	1	—
Enrouement d'un hémorroïdaire	—	1	—	—
Catarrhe chronique	—	1	1	—
Tumeur à l'épigastre	1	—	—	—
Pléthore veineuse	4	5	—	—
Jaunisse	1	1	—	—
Calculs biliaires	—	2	—	—
Rhumatisme chronique	2	—	—	—
Goutte	—	3	—	—
Rhumatisme des articulations	2	—	—	—
Ankylose arthritique	—	4	1	—
Ankylose scrofuleuse	—	1	—	—
Scrofules	—	1	—	—
Ulcères veineux des pieds	1	5	—	—
Carie	1	1	—	—
Hydropisie par endurcissement du foie . . .	—	4	—	1
Hydropisie par endurcissement de la rate . .	—	3	1	—
Désordre des organes digestifs	—	1	1	—
Vomissement chronique	1	1	—	—
Crampe d'estomac	1	3	—	—
Flatuosités	2	4	—	—
Colique	1	2	—	—
Aménorrhée	2	1	—	—
Pâles couleurs avec pléthore veineuse . . .	1	—	—	—

Noms des maladies	Resultat: Très-bon	Améli-oration	Pas-guéris	Morts
Menstruation pénible	1	—	—	—
Flueurs blanches	—	1	—	—
Blénorrhée de la vessie	—	1	1	—
Paralysie	—	—	1	—
Gale sèche	—	1	—	—
Dartre	1	4	—	—
Constipation	1	—	—	—
Diabète	—	—	1	—
Danse de Saint-Gui	—	1	—	—
Hystérie	—	2	—	—
Asthme	—	2	1	—
Prosopalgie nerveuse	—	1	—	—
Insomnie	—	1	—	—
Cancer de la langue	—	—	1	—
Dureté d'ouïe	—	—	1	—
Amblyopie amaurotique	—	1	1	—
Taies de la cornée	—	3	—	—
Leucome	—	1	—	—
Pupilles closes	—	—	1	—
Oedème des poumons	—	1	—	—
	45	119	16	2
		182		

Des deux malades payant l'un a succombé au typhus abdominal, l'autre s'est rétabli de la scarlatine. Les résultats obtenus dans les cas d'ankylose, surtout par l'usage des bains thermaux, ont été très-satisfaisant. Le cas suivant est particulièrement remarquable.

Un cordonnier, âgé de 35 ans, qui avait eu plusieurs maladies. des inflammations de poumons et d'intestins, et souffert de rhumatisme, remarquait depuis douze ans une plénitude au creux de l'estomac, qui augmenta graduellement, sans toutefois produire d'incommodité particulière. Il était habituellement constipé. Durant l'hiver dernier son état empira, surtout un jour qu'il alla avec son chariot chercher du bois à la forêt. Le malade en accuse un refroidissement, quoiqu'il soit très-probable que les efforts qu'il fit pour charger le bois, y contribuèrent beaucoup. Dès-lors il fut obligé d'être presque constamment couché, ne pouvant se tenir debout; et quand il essayait de marcher, sa respiration s'embarrassait, et il ne pouvait prendre que très-peu de nourriture à la fois. Après un long traitement médical, il fut en état de marcher, et après avoir passé quelque temps dans un hôpital, il arriva avec sa tumeur à Carlsbad. Nous la trouvâmes passablement dure, occupant presque tout le creux de l'estomac, ou du moins le débordant tellement qu'il fallait toute une main d'homme pour la couvrir. Quand on l'appuyait sur la tumeur, celle-ci pliait, et l'on y découvrait de l'emphysème. Ce n'était pas une tumeur du foie ni un sarcome, ni autre tumeur glandulaire. C'était plus vraisemblablement une

hernie intérieure, en conséquence de laquelle il s'était formé une grande accumulation fécale. Le mésentère ou l'épiploon, peut-être même l'un et l'autre, contribuèrent à former cette tumeur, que recouvraient les téguments du bas-ventre. Le malade but les eaux très-soigneusement pendant un mois et se baigna tous les jours. Au bout de cinq semaines, il prit la fièvre, devint fort agité et éprouvait un grand mal-aise, comme si une rupture avait eu lieu dans le bas-ventre, de sorte qu'un jour il serait presque tombé dans la rue, pressé par un fort ténesme, et qu'on fut obligé de le conduire dans une maison voisine; la tumeur avait disparu; malheureusement tout cela fut tellement précipité, que les évacuations ne furent pas conservées. La fièvre continua quelque temps; une douleur considérable se fit sentir dans l'épigastre et le mézogastre; on eut recours aux ventouses et à des cataplasmes émollients. Le malade dut garder le lit, n'eut rien à manger qu'un peu de soupe, prit une mixture huileuse, et fut au bout de quelques jours en état de quitter le lit; la tumeur avait disparu.

IV.

Histoire de maladie.

(Pseudoplasme.)

Par le docteur Melion, de Freudenthal.

(Médic. österr. Wochenschrift Nr. 21. 31. mai 1845.)

Les productions morbides abdominales, auxquelles on a donné le nom générique de *pseudoplasme*, ne sont pas très-rares. Nous voyons quelquefois naître sous nos yeux une tumeur qui s'étend graduellement dans le voisinage de l'un ou l'autre organe du bas-ventre, soit dans son enveloppe, soit dans son parenchyme. Le foie, la rate, l'estomac, le mésentère, les ovaires, la matrice, etc. sont le siége d'un vice organique, qui va toujours croissant. Que ces tumeurs soient en dehors ou en dedans de la cavité du péritoine, elles résistent opiniâtrement à tous les remèdes, et après de longues souffrances elles finissent

par la mort du malade. Cependant là où les autres moyens curatifs échouent, Carlsbad peut encore réussir. Des tumeurs très-grosses, très-dures, très-douloureuses y sont réabsorbées par un lent procédé de liquéfaction, qui surpasse souvent nos espérances. En voici une preuve.

H. W., âgée de 28 ans, accoucha sans difficulté, le 12 juillet 1843, d'un vigoureux enfant. Une inflammation du sein gauche, qui commença le 20 du même mois, passa à l'état de suppuration, et fut guérie en peu de jours par l'ouverture de l'abcès. Sans cause connue la malade se plaignit, le 15 août, de douleurs violentes et aiguës dans le bas-ventre, qui montaient jusqu'au-dessus du sein, et s'étendaient en arrière vers la colonne vertébrale. Incapable de se coucher sur aucun côté, tant la douleur était forte, elle n'était tranquille qu'étendue sur le dos. Le bas-ventre était tendu, très-douloureux au toucher, et la fièvre très-forte. Un traitement antiphlogistique, très-énergique, dissipa ces symptômes au bout de quatorze jours; mais en octobre et novembre, la maladie revint avec moins de force que la première fois. La malade, après avoir été pendant quatre mois exempte de maux, ressentit de nouveau, le 28 mars 1844, vers le soir, quelques frissons, puis des douleurs aiguës au-

dessous des côtes droites, qui, à de courts intervalles, devenaient encore plus fortes; après des nausées, elle vomissait des aliments aigres et amers; la région de l'estomac et celle de l'hypocondre droit étaient sensibles au toucher, la douleur sourde, le bas-ventre tendu, les selles arrêtées; la menstruation, habituellement normale, l'était encore quelques jours auparavant, et l'urine déposait un sédiment rose. Sur le visage, le cou et la poitrine, les taches hépatiques étaient très-prononcées; le pouls très-fréquent et serré. Des saignées, des cataplasmes émollients, des bains, et intérieurement des remèdes antiphlogistiques-résolvants, dissipèrent bientôt les souffrances, sinon le mal lui-même, car au mois de mai, après un accès de fièvre, des douleurs très-aiguës et tranchantes se firent sentir dans divers points du bas-ventre; et se fixèrent principalement dans la région de l'estomac et dans les hypocondres. Des nausées et des vomissements, des selles aqueuses et sanguinolentes, du ténesme, de l'urine sédimenteuse, et une forte fièvre accompagnèrent tous ces symptômes. Des saignées générales et locales, des cataplasmes, des bains, des remèdes anodins et antiphlogistiques, acheminèrent l'usage de l'iode. En effet, vu la rapidité avec laquelle disparaissaient les masses graisseuses dans

les téguments abdominaux de la malade, qui avait de l'embonpoint, on croyait d'autant plus aisément à la nature pseudo-plastique du mal. Sur ces entrefaites, les souffrances s'étaient un peu mitigées, et au mois de juin, la tumeur, dure et douloureuse au toucher, s'étendait du creux de l'estomac jusqu'au nombril, et, vers le côté gauche, jusqu'à la région lombaire. En la poussant de gauche à droite, on pouvait un peu la mouvoir; elle semblait former un tout, mais ne pas tenir au foie, vu que, dans la région épigastrique, vers la droite, on pouvait empoigner la tumeur et sentir ses limites. Le foie n'était sensible qu'en le pressant dans sa profondeur. Les douleurs consensuelles dans le dos étaient constantes entre les omoplates et au bas du dos. Les douleurs de pression et tranchantes, qui dans le principe s'étaient fait sentir tous les jours, mais rarement en juillet, se bornaient à l'épigastre, au nombril et à l'hypocondre gauche; elles s'étendaient rarement à l'hypocondre droit, et la malade n'avait que fort peu de douleurs dans le bas-ventre. Des nausées, suivies d'un vomissement de fluide jaunâtre, amer ou albumineux, tenace, très-aigre, plus rare maintenant que dans le courant de la maladie, étaient presque toujours accompagnées de symptômes inflamma-

toires, tels que frissons antécédents, urine ardente, selles retardées, etc. Malgré l'usage constant, interne et externe de l'iode, depuis le mois de juin, la circonférence de la tumeur avait augmenté. Grosse comme la tête, elle s'étendait de la région lombaire gauche sur le flanc correspondant, et par-dessus l'épigastre jusque vers l'hypocondre droit, et vers le bas, jusqu'au nombril. Elle était sensible au toucher, dure, et manifestement indépendante du foie. Les douleurs spontanées du bas-ventre n'étant pas revenues jusqu'à la fin de juillet, on envoya la malade à Carlsbad, recommandée à M. le docteur Anger. Le succès des eaux surpassa toute attente. Voici ce qu'il m'écrivit sur l'état de la malade, qui de la mi-août jusqu'à la fin de septembre, avait bu les eaux et fait usage des bains:

„M'appuyant sur l'histoire de la maladie, que vous avez eu la bonté de me communiquer, je considère cette tumeur du bas-ventre comme une exsudation de fibrine dans la cavité du péritoine. Ayant vu plusieurs fois disparaître de semblables exsudations, ce fut avec confiance que je fis boire nos eaux à la malade, qui alla jusqu'à huit gobelets, et au bout de quatre semaines, pouvant espérer que la masse des exsudations s'était fondue en partie, je la fis frotter avec un onguent d'iode et d'opium.

Elle prit, de plus, des bains d'eau minérale. Ce traitement a diminué considérablement la tumeur, sa consistance et sa sensibilité doulonreuse."

Au retour de la malade, qui eut lieu au mois d'octobre, je fus excessivement frappé de la disparition presque totale de la tumeur. Comparé avec sa circonférence précédente, le pseudoplasme réabsorbé était réduit à la grosseur d'un oeuf d'oie, et à peine pouvait-on en saisir les limites dans la région de l'estomac vers l'hypocondre gauche; on ne le sentait qu'en le pressant fortement; il ne causait aucune douleur spontanée, et ne gênait en rien les évacuations alvines; les taches hépatiques et la couleur cadavéreuse de la peau avaient disparu. Les souffrances qui duraient depuis neuf mois, ont entièrement cessé. La gratitude de la malade envers Carlsbad n'était égalée que par son désir d'y retourner une seconde fois.

Quant au diagnostic de cette maladie organique, le plus grand nombre des médecins qui l'ont examinée, sont restés dans l'incertitude. On ne pouvait la considérer comme la simple hypertrophie d'un viscère du bas-ventre, vu que ni le siége de la tumeur, ni les symptômes consensuels ne cadraient avec cette opinion. Chacun la regardait comme une production morbide, et presque tous pensaient

que l'adhésion était dans l'épigastre, derrière l'estomac, près du pancréas. Mes raisons pour y croire étaient la spécialité des fluides vomis, qui étaient aigres et tenaces; les douleurs consensuelles qui se faisaient sentir dans le dos; la dureté des déjections alvines et la rapidité de l'amaigrissement. Si, de plus, l'on considère le manque de fluctuation, la dureté et la grosseur énorme de la tumeur, dont la démarcation bien tranchée au travers des téguments abdominaux était visible à l'œil; si nous considérons enfin, que la tumeur pouvait, si même ce n'était que peu, se mouvoir en avant et en arrière; nous devons admettre que la tumeur ne s'était pas formée en dedans, mais en dehors de la cavité du péritoine, semblable à une tumeur enkystée, qui s'étend de la colonne vertébrale dans le bas-ventre. Il est très-vraisemblable qu'une exsudation fibrine a eu lieu; qu'elle a poussé le péritoine et formé ainsi cette tumeur, qui en est enveloppée; que celle-ci, augmentant rapidement dans sa circonférence, a provoqué un travail inflammatoire, qui a causé en partie son accroissement, de sorte qu'ici cause et effet ont influé réciproquement et soutenu le procédé morbide. L'objection que les membranes séreuses n'exsudent qu'à leur surface interne et unie, n'empêche point d'atmettre un dépôt

fibrineux morbide en dehors du péritoine, vu que divers résultats pathologiques de maux abdominaux organiques, provenus au dehors du péritoine, l'avaient déjà démontré. Considérant, de plus, que le tissu cellulaire est lui-même sécréteur, et qu'il peut admettre une structure analogue aux membranes séreuses, dans lesquelles, ainsi que dans les tumeurs enkystées, la croissance procède du dedans au dehors; il paraît aussi que dans le cas opposé la déposition fibreuse, hors de la cavité du péritoine, a formé un sarcome fibrin, qui, enveloppé de cette membrane, a produit de l'inflammation pendant sa croissance.

Bien qu'il y ait eu, quant au diagnostic, diversité d'opinions parmi les médecins qui ont vu la malade dans ses foyers et à Prague, tous ont été d'accord sur la convenance de l'hydriodate de potasse. Depuis la cure de Carlsbad, la malade, entre sa première et sa seconde visite, a fait usage de pilules fondantes, du Creuzbrunn de Marienbad, et, à l'extérieur, d'hydriodate de potasse.

Le 19 juin 1845, la malade revint à Carlsbad, mais enceinte de quatre mois. Si, d'un côté, cet état s'opposait à une cure rigoureuse, de l'autre, il rendait d'autant plus désirable la réduction du pseudoplasme, vu qu'on pouvait prévoir qu'à mesure que la matrice s'éten-

drait, il en résulterait aisément des désordres dans la grossesse, des hémorragies causées par une circulation gênée, et même l'avortement, en conséquence de la difficulté que cet organe trouverait à se dilater; que, de plus, avec une telle disposition à des exsudations fibrines pendant les couches, on aurait fort à craindre un second accroissement de la tumeur, qui avait encore la circonférence décrite ci-dessus. La malade vomissait beaucoup, comme la plupart des femmes enceintes, et dans les grossesses précédentes, ces vomissements avaient continué jusqu'à mi-terme. Le traitement se borna à la boisson du *Theresienbrunn* et du *Mühlbrunn*, et elle alla jusqu'à huit gobelets. Elle ne fit aucun usage de bains, ni de cataplasmes, ni de frictions jodiniques, et néanmoins la tumeur disparut entièrement par une cure de sept semaines; la grossesse ne fut troublée en rien, et la malade se trouvait bien à tous égards; mais, chose remarquable, pendant qu'elle buvait l'eau minérale, le vomissement cessa, tandis que, d'après l'analogie avec ses grossesses précédentes, il aurait dû continuer encore quatre semaines.

V.

Observations pratiques
sur les
EFFETS DES EAUX MINÉRALES
EXPORTÉES DE CARLSBAD.

Par

M. le docteur Riedl,

premier médecin de l'Hôpital des Aliénés à Prague.

et par

M. le docteur Czykanek, de Vienne.

(Traduites des manuscrits allemands.)

Pendant l'été de 1843, quelques individus, atteints d'aliénation mentale, évidemment due à l'état pléthorique de leur bas-ventre, éprouvèrent de bons effets de l'usage des eaux exportées de Carlsbad, qui activèrent et accélérèrent leur convalescence; mais ces cas n'étaient pas

assez nombreux, pour nous prononcer avec quelque assurance sur l'utilité de cette exportation.

Nous parlerons cependant de la convalescence de deux femmes, qui eut lieu à cette époque. Un dérangement de menstruation les avait fait tomber dans la mélancolie. Après un assez long séjour dans notre hôpital, où elles avaient été soumises à un traitement médical, on observa bien quelque amélioration dans l'état de ces infortunées, mais ce fut sans durée ni progrès, malgré la régularité avec laquelle elles suivirent le traitement prescrit. Au commencement de l'été dernier, nous les préparâmes à l'usage des eaux de Carlsbad, dont nous attendions avec impatience un envoi suffisant. Après en avoir bu pendant deux mois, non-seulement la menstruation redevint régulière, mais la digestion, totalement délabrée, se rétablit, et leur teint s'améliora dans la même proportion que leur état moral; le goût du travail et de l'amusement se réveilla en elles, et l'une et l'autre, en continuant toutefois le régime convenable à l'état de leur ame, purent être, sans aucun scrupule de notre part, congédiées de l'hôpital, au commencement de l'automne.

Les résultats obtenus pendant l'été de 1844 furent encore plus favorables, l'envoi abondant des eaux de Carls-

bad nous ayant permis d'en faire l'essai sur un plus grand nombre de malades, et de nous diriger dans le choix des individus d'après nos observations de l'année précédente.

Pendant notre *saison des eaux*, les jardins de l'hôpital sont ouverts dans les belles matinées d'été, et c'est en s'y promenant que nos aliénés, selon la nature de leurs maux, boivent des diverses eaux minérales de la Bohème; ces jardins, disons-nous, offraient, malgré la fraîcheur et l'humidité de l'été, un coup d'oeil aussi bizarre qu'intéressant, et l'addition des eaux de Carlsbad y fut très-importante.

Le chiffre des aliénés, choisis pour faire usage de ces dernières, était journellement de 10—15. Ils commencèrent par le *Mühlbrunn* et le *Schlossbrunn*, qu'on administrait chaud aux uns, et froid aux autres, à intervalles convenables, dans les jardins, quand il faisait beau, et dans les corridors, quand le temps était froid et pluvieux, tout en leur prescrivant un exercice continuel, mais modéré. Pendant les jours froids et humides, on chauffait l'eau, que buvaient les femmes et autres jeunes personnes délicates, à la température de 20—26 ° R.;

les autres femmes, et tous les hommes, sans exception, la buvaient froide.

Les malades, auxquels de préférence nous avons fait prendre cette eau, étaient tous ceux chez lesquels, d'une manière plus ou moins évidente, nous reconnaissions des obstructions dans les divers organes du bas-ventre, causées par une trop grande pléthore veineuse dans le foie, la rate, le pancréas, le mésentère, l'induration déjà formée de ces organes, d'autant plus qu'on pouvait attribuer la plupart de ces mélancolies aux états morbides énumérés ci-dessus.

Nous avons également prescrit cette eau dans d'autres formes d'aliénation mentale, à des individus qui souffraient encore ou qui avaient souffert jadis, de pareilles affections du bas-ventre, ou qui avaient à lutter contre les maux consécutifs d'une sécrétion défectueuse de la bile, d'une surabondance de glaires dans l'estomac et le canal intestinal, accompagnées de congestions vers la tête et la poitrine (par suite d'hémorroïdes non développées), et dans tous les désordres causés par l'irrégularité ou la suppression totale du flux menstruel.

Nous avons aussi pris pour indication de l'usage de ces eaux les maladies antécédentes du système sensitif,

savoir, l'hypocondrie, l'hystérie, les convulsions, l'épilepsie, et les diverses formes de sub-paralysie, autant du moins qu'elles dépendaient d'une affection morbide du système nerveux-ganglionnaire.

Parmi les dix-huit malades, auxquels, d'après les indications ci-dessus, l'usage de l'eau de Carlsbad nous parut convenir, il s'en trouva dix, atteints de mélancolie, en conséquence de l'un ou l'autre des états corporels que nous avons indiqué ; quatre offraient le tableau d'une manie plus ou moins prononcée ; trois celui d'une folie complète, et l'un deux était sujet à l'épilepsie, accompagnée de temps en temps d'aliénation d'esprit. Quatre parmi les premiers ; trois parmi les autres, après avoir bu de ces eaux autant que l'exige une cure complète, furent renvoyés entièrement guéris. Le dernier cas (celui d'épilepsie avec aliénation mentale) prit une forme d'épilepsie simple, et fut aussi congédié. Dans tous les autres cas on observa une amélioration manifeste des maux de l'ame et de ceux du corps.

Parmi les guérisons deux cas de profonde mélancolie, accompagnés d'un dégoût extrême de la vie, méritent mention particulière. Dans l'un et l'autre la digestion et la nutrition étaient presque anéanties ; les malades ne

prenaient que peu ou point d'aliments, et, s'ils en prenaient, ils ne les supportaient pas toujours. Ce ne fut qu'après les avoir disposés moralement, que nous pumes employer des médicaments, pour les préparer petit à petit à l'usage des eaux minérales. Une maigreur excessive, un teint terreux, les yeux profondément enfoncés, l'haleine fétide, telle qu'on l'observe dans les longues abstinences de nourriture; le bas-ventre très-tuméfié, et dans lequel les obstructions du foie et de la rate étaient palpables, sans pouvoir découvrir le moindre dérangement dans le système vasculaire. Ces deux individus offraient aux autres malades le plus triste tableau. Sans sommeil pendant la nuit, ne s'intéressant à rien pendant le jour, ne songeant, tout en la désirant, qu'à la fin de leur triste existence, ils se montraient absolument insensibles aux paroles les plus affectueuses, et rien au monde ne pouvait ramener le moindre sourire sur leurs lèvres. Malgré ce déplorable état d'esprit et de corps, quelques médicaments, pris à contre-cœur, mais non sans succès, et l'approche du printemps, firent fondre cette croûte de glace, qui semblait avoir engourdi leur cœur; en un mot, nos constants efforts finirent par ranimer graduellement leur confiance, et c'est ainsi que nous pûmes les préparer

à l'usage de l'eau de Carlsbad. Tristes et apathiques, ils erraient, au commencement de la cure, parmi les autres malades; mais en continuant l'usage de l'eau, que rien n'interrompit, le sommeil et l'appétit revinrent, les garderobes se réglèrent, le volume du bas-ventre diminua, la physionomie s'égaya, l'apparence entière des deux malades s'améliora, et, pleins de confiance, ils s'approchaient des médecins, dont la tâche, au point de vue de l'ame, était devenue beaucoup moins difficile. A mesure que les fonctions corporelles se régularisaient et que le teint s'améliorait, le goût du travail et le besoin de la distraction leur revenaient dans la même proportion. On leur permit de recevoir les visites de leurs amis, et d'aller à la ville, enfin au commencement de l'automne, ces deux malades quittèrent l'hôpital, bien nourris, avec toutes les apparences de la santé, gais et contents.

Dans deux autres cas de guérison, la mélancolie était moins profonde, et la principale cause corporelle de ces maladies féminines était la suppression totale des périodes menstruelles. Leur retour s'opéra pendant l'usage des eaux de Carlsbad, continué durant 9—10 semaines, et le retour normal de la circulation abdominale fit disparaître, jusqu'à la dernière trâce, cet abattement de l'esprit;

de sorte que l'une et l'autre malades purent aussi en automne quitter l'hôpital.

Dans les cinq autres cas de mélancolie, par suite de désordres abdominaux, accompagnés d'insomnie, de mauvaises et difficiles digestions, de selles irrégulières, et quelquefois de congestions hémorroïdales, l'état physique et moral des malades s'améliora tellement, qu'on peut espérer que l'usage réitéré des eaux de Carlsbad achévera au moins l'amélioration de l'état corporel.

Cet exanthème (*chloasma*), qu'on observe si souvent chez les malades mélancoliques, et qui couvre quelquefois une grande partie de la surface du corps, a disparu partiellement dans divers cas, et totalement dans d'autres.

Dans quatre maniaques, les congestions cérébrales, causées par le non-développement des hémorroïdes, ont heureusement disparu par l'usage prolongé de l'eau de Carlsbad, et la disparition de ces causes physiques a rétabli l'équilibre des fonctions intellectuelles, qui sont enfin revenues à leur état normal.

Les essais que nous avons faits des vertus de cette eau, dans les cas d'aliénation partielle et générale, si même ils n'ont pas mené à la guérison, ont cependant produit quelque amélioration, vu que cette eau, en agis-

sant favorablement sur les maux du bas-ventre, qui existaient simultanément, a beaucoup amélioré l'état physique et mental de ces malades.

Bien que les expériences que nous venons de raconter brièvement, sur les propriétés thérapeutiques des eaux exportées de Carlsbad, ne présentent pas un groupe de maux aussi considérable qu'on pourrait le désirer, les résultats en sont néanmoins assez satisfaisants, pour encourager les médecins à faire de nouvelles observations, et celles qu'on a déjà faites nous prouvent assez combien nous sommes redevables au Gouvernement, qui, en permettant la libre exportation de ces eaux, a investi les praticiens d'un remède salutaire et puissant, et en a facilité l'usage à ceux qui ne peuvent pas les boire sur les lieux.

J'ai toujours conseillé, dit M. le docteur Czykanek, de boire cette eau chauffée à la température particulière à chaque source. C'est surtout celles du *Mühlbrunn* et du *Sprudel* que j'ai recommandées, et parfois le *Marktbrunn*, lorsque le *Mühlbrunn* nous a manqué pendant quelque temps. 28 malades, dont 18 hommes et 10 femmes, ont bu ces eaux sous ma direction, pendant 4—6 semaines, à la quantité d'une grande cruche par

jour, et tous avec plus ou moins de succès, en observant un régime convenable, et en faisant en plein air l'exercice nécessaire. Quelques-uns de ces malades ont bu les eaux de Carlsbad à Baaden, près de Vienne, d'autres dans leurs maisons de campagne, situées dans nos environs, le plus grand nombre dans la ville même.

Les maux principaux, dont souffraient ces valétudinaires, étaient des infarctions intestinales, des constipations opiniâtres et habituelles, causées par le défaut d'energie de l'appareil biliaire, diverses affections hémorroïdales et arthritiques, des migraines rebelles et des crampes d'estomac, provenant d'une circulation obstruée dans le bas-ventre, ainsi que divers dérangements de menstruation. C'est avec une véritable satisfaction que j'observerai ici, que dans tous les cas qui se sont présentés, j'ai obtenu les effets que j'attendais de la cure, pour laquelle, il est vrai, je n'avais choisi que des malades convenables, dont plusieurs même avaient déjà maintes fois visité Carlsbad. J'ai eu à observer ces évacuatios alvines caractéristiques, si favorables au succès, et, vers la fin de la seconde semaine, cette apathique somnolence, qu'on éprouve souvent au commencement de la cure, des urines sédimenteuses, et même des flux hémorroïdaux. Quelques histoi-

res de maladie, succinctement racontées, confirmeront ce que je viens de dire.

Madame de L., âgée de 56 ans, de taille moyenne, de tempérament sanguin-colérique, mère de plusieurs enfants bien portants, ayant vu depuis plusieurs années cesser ses périodes menstruelles, souffrant depuis longtemps d'obstructions veineuses du bas-ventre, et délivrée depuis trois ans, par une opération, d'un polype de la matrice; cette dame, dis-je, se plaignait, depuis plusieurs années, de douleurs et de pression dans la région du foie, qui était extrêmement sensible. Ses principaux états maladifs étaient des constipations, des angoisses, des nuits inquiètes, un engorgement très-marqué, mais sans dureté palpable du foie et de tout le bas-ventre, ainsi qu'une mélancolie continuelle. Divers remèdes dissolvants, tels que la dent de lion, le fiel de boeuf, puis la rhubarbe, lui avaient depuis trois ans procuré beaucoup de soulagement. Les symptômes, au bout de ce temps-là, ayant considérablement empiré, je lui conseillai Carlsbad, d'où elle revint, au bout de six semaines, en beaucoup meilleur état de corps et d'esprit, surtout depuis que le flux hémorroïdal s'était montré pour la première fois. Au printemps dernier, les maux précédents reparurent; mais,

comme la malade ne pouvait pas se rendre à Carlsbad, je lui fis prendre ici, pendant huit semaines, le *Mühlbrunn* et le *Sprudel*, dont elle éprouva les meilleurs effets.

Madame de S., âgée de 52 ans, de taille moyenne, mais fortement constituée, atrabilaire, mère de deux enfants, veuve depuis six ans., ne menstruant plus depuis trois ans, souffrait depuis plus long-temps encore d'une pléthore veineuse du bas-ventre, de laquelle étaient résultées diverses affections hémorroïdales et goutteuses, dont les dernières s'étaient particulièrement fixées dans la jambe gauche. L'inflammation qu'on observait le long du tibia, causée par la stagnation du sang veineux, avait occasioné une enflure considérable de toute l'extrémité, qui était menacée d'ulcération. L'emploi fréquent des sangsues, et l'usage interne de remèdes antiphlogistiques et dissolvants, prévinrent l'ulcération; mais il ne lui en resta pas moins une grande sensibilité de cette partie, qui enflait et désenflait constamment, et dérangeait quelquefois la fonction des extrémités souffrantes. Cette dame ayant, il y a deux ans, souffert au printemps, non-seulement des maux que je viens de décrire, mais d'une forte polycolie, je l'envoyai à Carlsbad, qui lui fit beaucoup

de bien, et provoqua même la réapparition très-abondante de ses règles. Le printemps dernier, empêchée de se rendre à Carlsbad, pour la seconde fois, quelque nécessaire que cette cure eût été pour ses maux, qui avaient reparu, elle but à Baaden, par mes conseils, et durant quatre semaines, du *Mühlbrunn*, joint aux bains sulfureux de l'endroit, où elle séjourna quelques mois. Les effets en furent si salutaires, que depuis ce temps-là elle se porte tout-à-fait bien.

Mr. de W., âgé de 60 ans, d'une haute taille, d'un tempérament sanguin-colérique, homme d'affaires, constamment assis à son bureau, vivant dans la plus grande aisance, et jadis, plus qu'à présent, fort adonné aux jouissances de la table, souffrait depuis plusieurs années de pléthore abdominale, accompagnée de boutons hémorroïdaux sans flux, ainsi que d'affections goutteuses mal dévoloppées des extrémités supérieures et inférieures, outre de fréquents vertiges, auxquels il était sujet depuis deux ans, et qui ont nécessité deux fois des deplétions de sang par les ventouses, qui le soulagèrent, mais sans dissiper ces pénibles sensations. Ses affaires ne lui permetant pas d'aller à Carlsbad, je lui fis prendre ici l'été dernier, pendant six semaines, l'eau du

Mühlbrunn et quelques bains du Danube. Ce traitement lui a si bien réussi, que depuis cette époque il se porte tout-à-fait bien.

Madame de M., âgée de 30 ans, d'une constitution délicate, mère de quatre enfants, souffrait depuis plusieurs années, de violentes migraines, attribuées à une disposition scrofuleuse et à une digestion lente et difficile, pour lesquelles elle avait employé, mais sans succès, divers remèdes. L'été dernier une cure d'eau de Carlsbad, faite à Vienne, avec l'eau du *Mühlbrunn* et du *Marktbrunn*, pendant six semaines, avec tous les soins nécessaires, suivie de quelques bains de vapeur, a considérablement amélioré l'état de cette malade. Nous espérons que la guérison s'achèvera, en répétant la cure l'été prochain.

Mr. K. H, marchand de vin, âgé de 64 ans, jadis très-hémorroïdaire, et depuis plusieurs années sujet à de fréquentes affections arthritiques du dos, des lombes, des extrémités supérieures et inférieures, souffrait, outre cela, d'une dartre furfuracée. L'été dernier, je lui fis boire, pendant trois semaines, du *Mühlbrunn*, et pendant trois autres semaines, du *Sprudel*, et, pendant ce traitement, je lui prescrivis une vingtaine de bains tièdes

du Danube. Le résultat en fut si favorable, que depuis cette époque il se porte fort bien, et que sa peau est revenue à l'état normal.

Mademoiselle A. de D., blonde et délicate, âgée de vingt ans, souffrait, depuis deux ans, au printemps et en automne, de fréquents accès de cardialgie, accompagnée de renvois inodores, et terminés par le vomissement d'un fluide clair et aigrelet. Le corps maigrissait pendant ces accès; le teint, ordinairement animé, devenait excessivement pâle; ses règles retardaient d'une semaine, et les flueurs blanches se manifestèrent. Les remèdes ordinaires, tels que la magnésie, les yeux d'écrevisse, la rhubarbe, le bismuth, etc., donnèrent peu de soulagement. Dans de telles circonstances, je lui fis prendre, pendant cinq semaines, du *Mühlbrunn*, à la dose d'un cruchon par jour; ce qui lui fit le plus grand bien. La cardialgie cessa entièrement, l'appétit s'améliora, de même que le teint, la menstruation revint à époques fixes, et les flueurs blanches disparurent. Le bien-être continue jusqu'à ce jour.

Mr. K. de H., âgé de 48 ans, employé civil, que ses fonctions tiennent presque toujours cloué à son bureau, était depuis dix ans grièvement tourmenté de coliques hémorroïdales, et d'affections locales, dues au

principe hémorroïdal, dont les boutons sont considérablement enflés, et lui causent un ténesme très-douloureux. Les remèdes internes et externes, d'usage en pareils cas, donnèrent bien un peu de soulagement, mais aucune amélioration durable. Le *Mühlbrunn*, quė je lui fis prendre pendant six semaines, excita, au bout de la quatrième, un flux hémorroïdal très-abondant, qui dès-lors revint fréquemment, et a, du moins jusqu'à ce jour, délivré le malade des tourments qu'il endurait.

Puissent ces courtes histoires de maladie prouver suffisamment les admirables effets de l'eau exportée de Carlsbad, et encourager mes collègues à les recommander dans les cas où elles sont indiquées.

Vienne, ce 15 février 1845.

VI.

Les Antilles et Carlsbad.

L'auteur des observations qu'on va lire est le docteur Hugh-Percey Crichton, Écossais, avec le grand-père duquel je fus très-lié à Édimbourg, il y a plus d'un demi-siècle. Il est frère de Sir William Crichton, M. D., conseiller d'état et médecin de la personne de l'empereur de Russie. Au moment où j'écris, Sir William se trouve aussi à Carlsbad, avec un fils malade. En 1841, j'eus la satisfaction de donner les soins les plus efficaces à un frère des précédents, dont nos eaux rétablirent complétement la santé, que le climat et les maladies de la Jamaïque avaient délabrée (*Alm.* de 1843, p. 80). Le docteur H.-P. Crichton me remit, en partant de Carlsbad, la lettre suivante, que je traduis de l'anglais.

Mon cher confrère,

Jadis, comme vous le savez tout aussi bien que moi, après avoir passé plusieurs années dans les Colonies, et en avoir rapporté les maladies auxquelles les expose un séjour prolongé dans ces climats, mes compatriotes des trois royaumes de la Grande-Bretagne, ne connaissaient que leur Cheltenham, leur Leamington et un très-petit nombre d'autres bains de moindre renom. Le premier de ces endroits fut pendant long-temps très-fréquenté par les richards des Indes Orientales et Occidentales.

Depuis quelques années, la facilité de voyager par les bateaux à vapeur et les chemins de fer a ouvert aux valétudinaires tropicaux la route des spas du Continent, notamment ceux de l'Allemagne et de la Bohème, et leur en a rendu l'accès aisé. C'est avec plaisir que je me range parmi ces médecins anglais, qui pensent que l'efficacité des eaux de Carlsbad est sans pareille, quand elles sont prescrites à-propos et convenablement administrées (1).

(1) De tout temps la suprématie de Carlsbad a été reconnue, et d'innombrables écrivains, en vers comme en prose, lui ont donné des titres qui caractérisent le rang suprême. Nous croyons aussi, en notre ame et conscience, que cette royauté n'est pas usurpée.

dans les diverses affections chroniques du foie et de la rate, dans les dérangements de l'appareil digestif, dans la constipation habituelle et les épanchements de la bile dans le système cutané et absorbant ; en un mot, dans l'état cachectique qui suit si souvent les attaques réitérées de nos fièvres. Je reconnais que dans une multitude de cas pareils vos eaux ont fait des merveilles, et rendu la santé à des malades qui avaient essayé sans succès tous les autres remèdes, et même d'autres eaux (2). Bon nombre de médecins anglais ont vérifié sur leur propre personne et sur les lieux l'action de vos thermes, et la publicité qu'ils ont donnée à leurs convictions, sanctionne l'assertion ci-dessus. Depuis quelques années le nombre des visiteurs anglais a toujours été croissant à Carlsbad, et il augmentera sans doute, à mesure que ses vertus seront mieux connues dans la Grande-Bretagne et ses

(2) Carlsbad est très-souvent le dernier refuge des malades, et rien de plus fréquent que d'en voir arriver qui ont essayé de tous les moyens curatifs, rationnels et empiriques. Nous ne les guérissons pas tous, mais un grand nombre nous quittent essentiellement améliorés, pleins de regrets d'avoir fait si tard ce qu'ils auraient pu faire plus tôt et beaucoup mieux.

colonies (³). Vous avez vous-même, mon cher confrère, tant et si bien écrit, en français et en anglais, sur ces diverses matières, que, n'ayant rien à vous apprendre, je ne vous importunerai pas par de longues observations. Je me bornerai, puisque vous m'y avez autorisé, à vous communiquer l'histoire de ma maladie, dont vous ferez l'usage qui bon vous semblera.

Pendant un séjour de dix ans à la Jamaïque, où la plupart du temps j'étais exposé à toutes les vicissitudes de température, en remplissant les pénibles devoirs de praticien dans une vaste paroisse, j'ai eû de nombreuses attaques de fièvre bilieuse rémittente, ce terrible fléau des Antilles. Vers l'automne, lorsque la plus forte chaleur et une excessive humidité se font sentir simultanément, cette maladie devient presque chaque année épidémique. En septembre dernier, j'en eus une violente attaque, et la seule force de ma constitution m'empêcha d'y succomber, comme tant d'autres. Je passai bientôt après à un état

(3) Ce n'est en effet que dequis quelques années que les Anglais ont une littérature balnéologique, du moins pour les spas du Continent. Ils la doivent aux docteurs Granville, Johnson, Lee et Mackenzie Dawnie.

de presque convalescence, mais mon organisme était en déroute complète. Le lobe droit du foie était endurci, la rate hypertrophiée, le système de la veine-porte fort obstrué, la peau brunie par la bile, la digestion très-dérangée, le mouvement péristaltique des intestins entièrement suspendu, nulle évacuation sans purgatifs. Pendant cette période, c'est-à-dire, pendant les mois de novembre et de décembre, on me donna des toniques et de légers stimulants, mais avec peu ou point de succès. La faiblesse augmentait de jour en jour. Vers la fin de décembre, voyant empirer rapidement mon état cachectique et l'œdème de mes extrémités inférieures, je résolus de retourner en Europe, pour y jouir d'un climat plus tempéré et de l'avantage, bien connu en pareil cas, d'un voyage de mer. Je quittai l'île sans délai, mais en arrivant à la Barbade, soit fatigue du voyage, soit influence de l'atmosphère, j'eus une réchute. Durant cette seconde attaque, j'étais tellement constipé que les plus puissants drastiques n'avaient aucun effet. Je fus même en délire pendant plusieurs jours. Les médecins qui me donnaient des soins réussirent enfin à me purger, mais à l'aide de formules que les praticiens européens trouveront monstrueuses, car on ne me donna pas moins de 40 *grains de calomel*, unis à cinq

gouttes d'huile de croton, divisés en trois doses, qui, prises dans les 24 heures, eurent l'effet désiré et me sauvèrent la vie. Il me fallut quelques semaines de séjour à la Barbade, avant de regagner les forces qu'exigeait la continuation de mon voyage. J'arrivai à Londres vers le milieu de mars dernier. Pendant le voyage l'appétit et la digestion s'améliorèrent beaucoup, et avant d'arriver en Angleterre, je pus me passer de purgatifs.

Mon foie et ma rate n'en étaient pas moins malades; je restai pendant quelque temps dans un état de grande débilité, mais l'œdème des pieds et des jambes avait disparu, quoique mon teint fût encore très-jaune.

Tel était mon état, lorsqu'on me recommanda fortement les eaux de Carlsbad, aussi-tôt que le beau temps commencerait. J'y arrivai le 18 juin, et sous votre sage direction je commençai à boire le surlendemain. Le résultat en est admirable, et je pars parfaitement content (4).

(4) Le malade tint un journal exact du nombre, très-modéré, des gobelets qu'il but pendant la cure, et des divers effets qu'elle produisit sur ses sécrétions et excrétions. Il ne se baigna pas, craignant les palpitations. Le résultat en fut le retour de l'appétit et d'une bonne digestion, la faculté de faire beaucoup d'exercice

J'aime à ajouter, pour l'édification de mes compatriotes, que les merveilleux effets de vos eaux sont heureusement secondés par la beauté pittoresque du pays, qui encourage à de charmantes promenades, par une société agréable, composée de personnes de toutes nations, entièrement livrées au *dolce far niente*, et par l'ineffable jouissance d'entendre Labitzky et son orchestre national (5).

Carlsbad, 7 août 1845.

H.-P. Crichton, M. D.

---

sans se fatiguer, la réduction du foie à sa grosseur naturelle et à sa sensibilité normale; la diminution considérable de la rate; en un mot, le médecin-malade quitta Carlsbad dans un état de bien-être, qui à tous égards surpassait de beaucoup les espérances avec lesquelles il était arrivé. Son séjour à Carlsbad fut du 18 juin au 7 août 1845.

(5) *Alm.* de 1845. XI.

VII.

Fait magnétique, communiqué
à Carlsbad

par

M. le comte de L. au chevalier de Carro.

Mon cher docteur,

La jeune comtesse de M., âgée de 15 à 16 ans, souffrait en 1816 d'une grave maladie nerveuse et hystérique, accompagnée de crampes. Fort long-temps traitée par les meilleurs médecins, la malade resta dans le même état, provenant d'une menstruation qui tardait à s'établir, jusqu'à ce qu'un hasard fit découvrir à son médecin qu'elle était idio-somnambule.

Il s'ensuivit un traitement magnétique, qui présenta les phénomènes les plus marquants. Commençant à s'alarmer de la santé de sa fille, et soupçonnant aussi quelque entente secrète, le père me pria de me rendre de Stockholm chez lui, à 33 milles d'Allemagne de distance. Peu disposé à me déplacer, je préférai d'envoyer à la *crisiaque* un morceau de flanelle, que j'avais porté quelque temps, devenu par-là presque mon *alter ego*. Je voulais voir si le contact de cette flanelle lui causerait quelque dérangement qui constatât la réalité des crises; et dans le cas contraire, j'en aurais conclu qu'elles étaient factices. C'est cette expérience qui fait le sujet des trois lettres suivantes.

En envoyant cette flanelle au comte de M., je lui prescrivis de n'en prévenir ni sa fille, ni son magnétiseur, mais de la donner le même jour et à la même heure où elle devait être magnétisée, d'observer tout avec la plus grande attention et de m'en faire son rapport. C'est ce qui eut lieu, et le résultat en fut que je pus complétement tranquilliser le père sur toutes ses crises.

La jeune comtesse vit encore, maintenant mère de neuf enfants.

Carlsbad, 24 juillet 1845. Le comte de L.



L'écrivain de cette lettre, que j'ai l'honneur de connaître depuis le Congrès de Vienne, par conséquent au-delà de trente ans, s'occupe depuis plus long-temps encore de magnétisme. Lui ayant quelquefois donné des soins à Carlsbad, où il vient de temps en temps, et lui ayant demandé ce qu'il pensait de l'ouvrage du Révérend Chaunay Hare Townshend, que j'avais lu récemment, intitulé *Facts in Mesmerism, with reasons for a dispassionate inquiry into it.* London, 1842, chez Longmann et Ce., le comte me répondit qu'il se le procurerait le plus tôt possible. A titre de confession de foi, je dirai, en publiant les lettres qu'on va lire, que le magnétisme animal ne m'a jamais spécialement occupé, mais que j'ai toujours écouté avec intérêt ce que des hommes calmes et judicieux m'ont raconté à cet égard, et j'avoue que, dans le cours de ma longue carrière médicale, j'ai vu divers cas d'idio-somnambulisme, qui ont fait sur moi de l'impression; que je suis du nombre de ceux qui croient que les mystères du magnétisme, si propres à frapper les imaginations ardentes, méritent plutôt des investigations que des moqueries; que ces recherches sont dignes des hommes sensés, et que parmi les ouvrages que j'ai lus sur ces énigmatiques phénomènes, aucun ne m'a paru

plus calme, plus riche en faits, plus sainement philosophique, et plus désintéressé, que celui de l'ecclésiastique anglais, que je viens de citer. M. le comte de L. m'offrit les trois lettres suivantes. Catte conversation ayant eu lieu *à Carlsbad*, elles ne paraîtront du moins pas déplacées dans l'*Almanach de Carlsbad*, qui préfère toujours les faits aux théories hasardées. D'ailleurs, *relata refero*.

I.

Lettre du lieutenant-général comte de M. au comte de L.

Kongsbro, 1 juin 1816.

Mille grâces, mon cher ami, pour ta lettre. Charlotte t'a répondu et remercié pendant la crise ; tu trouveras son épître ci-incluse. De ma vie ni de mes jours je n'aurais imaginé qu'un lambeau de ta vieille camisole aurait pu produire un phénomène aussi extraordinaire! Ma fille le reçut avec un plaisir ineffable, le prit dans la main, et à l'instant même ses doigts se fermèrent convulsivement. Lorsqu'elle ouvrit la main, la flanelle semblait y être collée, et lorsqu'elle soufflait dessus, elle se déroulait petit à petit. Elle pria Engstrom (le docteur),

de vouloir la garder dans cette position, de manière que ni elle, dans un état de veille, ni qui que ce soit, ne pût le toucher ; mais aujourd'hui, lorsqu'éveillée elle empoigna le morceau de flanelle avec toute la main, elle tomba peu après dans un profond sommeil magnétique, qui lui ôta presque la force de marcher. Engstrom met en ordre ses notes sur le traitement magnétique de Charlotte, et te les enverra au plus tôt.

II.

Lettre du docteur Engstrom, médecin de régiment, à M. le comte de L.

Linköping, a juin 1816.

Monsieur le comte,

D'après ma promesse à M. le comte de M., je dois à Votre Excellence un rapport au sujet du lambeau de flanelle magnétisée, qu'Elle a envoyé à mademoiselle de M.

Pendant son sommeil du 30 mai, elle reçut le paquet, dont elle tira le morceau de flanelle, et au moment où elle le plaça sur le creux de l'estomac, son sommeil fut considérablement altéré, et il émana de la flanelle une chaleur

si considérable, que le général R., qui était présent, et moi, la sentîmes aussi-tôt que nous eumes mis la main dessus. Celle avec laquelle la demoiselle avait saisi ce morceau de flanelle, était tellement serrée, que je dus appliquer mon poing sur le côté extérieur, avant de pouvoir arracher le morceau de flanelle. Je vérifiai hier par un essai l'idée qu'avait la malade, que cette flanelle possédait la vertu de la faire tomber dans un sommeil magnétique. En dix minutes elle s'endormit par son influence, après l'avoir portée sur le creux de l'estomac; mais je fus prodigieusement surpris de l'excessive roideur de ses extrémités inférieures, pendant qu'elle s'endormait. Son sommeil était profond et les yeux presque fermés. Les efforts qu'elle fit pour ouvrir les paupières, furent vains. Elle n'écouta aucun des assistants, ni moi, à moins que mes paroles lui fussent adressées aux bouts de ses doigts. Je lui dis, entre autres, au sujet de son sommeil: „Vous avez dans le lambeau de flanelle un autre magnétiseur; par conséquent, vous pouvez vous passer de moi!“ A ces mots prononcés d'un ton badin, elle jeta la flanelle, et il ne fut plus possible de l'engager à la reprendre, jusqu'à ce que je lui en eusse sérieusement fait un devoir. Elle la prit d'abord en main, disant: „Eh! bien

je la prendrai, mais tu verras ce que je souffrirai.“ — Aussi-tôt qu’elle l’eut pris, elle poussa un cri de douleur, et en ressentit une telle, que je dus le lui arracher. Dès ce moment ce morceau de flanelle lui devint aussi odieux qu’il lui avait été agréable. Je n’essayerai pas d’expliquer un fait aussi extraordinaire.

Sa santé est presque entièrement rétablie, à une petite toux près. Dans son sommeil elle m’a prié d’engager Votre Excellence à lui envoyer un cordon ou un morceau de flanelle magnétisée.

Son état cataleptique n’a pas duré plus long-temps que sa fièvre froide, savoir un peu plus de huit jours, et au lieu de ses sueurs périodiques, elle eut des frissons de fièvre. Cet état, disait-elle, lui devenait utile, et elle se roidissait tellement pendant sa durée, que son pied était comme cloué à la terre, et que nous ne pouvions le soulever.

J’aurai l’honneur de communiquer mon journal à Votre Excellence, aussitôt que je l’aurai mis en ordre. Plusieurs événements, singuliers arrivèrent à cette étonnante malade.

III.

Lettre de mademoiselle Charlotte de M. à M. le comte de L.

1 janvier 1816.

Dans l'heure la plus divine de ma vie!!!
Que puis-je dire davantage?

Charlotte M. salue Charles de L., et le remercie de l'intérêt qu'il prend à elle. Si ma cure n'était pas à peu près achevée, mon plus ardent désir serait de parler avec toi, protecteur de cet *art divin*; mais ce temps si doux, si bienfaisant, est maintenant bientôt passé. Le lambeau de flanelle que tu m'as envoyé a produit sur moi un effet prodigieux. Il m'a endormie aujourd'hui sans autre assistance, et même profondément; il m'a fermé les yeux. Nous ès-tu envoyé comme l'apôtre du merveilleux magnétisme? Oui, ta force et tes grandes qualités le disent à mon cœur. Ah! ne néglige jamais cette puissance si naturelle à l'humanité. Poursuis ta mission divine; c'est ce dont te conjure Charlotte de M. Heureux mortel, qui t'ès mis au nombre des élus! Que la paix et le bonheur t'accompagnent! C'est ce que désire ardemment celle qui aujourd'hui a été unie à toi.

Charlotte de M.

VIII.

Du refroidissement de l'eau thermale de Carlsbad,

COMPARÉ À CELUI DE L'EAU ORDINAIRE.

Par

M. le docteur A. Pleischl,

professeur de chimie à l'Université de Vienne..

(Traduit du manuscrit allemand.)

Le but de ce mémoire est d'éclaircir un point encore en litige, savoir le refroidissement de l'eau thermale comparé à celui de l'eau de fontaine ordinaire et de l'eau distillée. On conçoit aisement qu'on ait pu voir dans la première quelque chose de mystérieux. Comment en effet

passer devant le Sprudel sans être émerveillé de ce grand phénomène, et sans se demander la cause qui, depuis des milliers d'années, entretient le mouvement perpétuel de ce volcan aquatique! Rien donc de plus naturel que d'avoir cru la chaleur de cette eau d'une nature différente du calorique ordinaire. Pour le prouver, on s'est étayé de diverses expériences, qui devaient démontrer que l'eau thermale se refroidissait beaucoup plus lentement que l'eau commune portée par le feu ordinaire au même degré de chaleur.

Le mauvais état de ma santé m'ayant amené à Carlsbad en 1844, je crus important de rectifier cette erreur. La plus grande difficulté fut de trouver de bons thermomètres, qu'on pût employer simultanément, et qui marchassent d'un pas égal. Parmi ceux qu'on m'offrit j'en choisis deux, divisés en 80 degrés, qui répondaient assez bien à mes exigences.

Les expériences faites le premier jour me fournirent l'occasion de reconnaître la haute importance de la monture de ces instruments. Celle de l'un était en bois, celle de l'autre en laiton. Le premier, dont l'échelle était divisée en demi-degrés, se montrait retardataire d'un degré, tandis qu'au contraire l'instrument monté en

laiton devançait d'autant son compagnon. Je me procurai ensuite deux thermomètres, dont l'échelle se trouvait sur le tube de verre, et qui cheminaient presque également. Je les employai comme contrôleurs, de sorte que deux de ces instruments étaient placés dans chaque vase employé au refroidissement, afin d'échapper autant que possible aux illusions, d'éviter les erreurs, ou du moins d'apprendre à les connaître, pour les rectifier.

La quantité d'eau fut chaque fois de 20 onces (mesure médicinale d'Autriche). C'est du moins ce que contient une des grandes cruches de terre, qu'on emploie à l'exportation de l'eau minérale de Carlsbad. Je choisis à cet effet de grands verres de table, dont la hauteur, la largeur, l'épaisseur et la masse vitreuse étaient presque semblables, afin de faire ces expériences dans des circonstances aussi égales que possible.

Dans un mémoire imprimé : *Ueber das Abkühlen der Carlsbader Thermalwasser und über die Versendbarkeit derselben*, Wien 1845, M. le professeur Pleischl a décrit trois séries d'expériences de refroidissement comparatif : 1. Avec l'eau refroidie et de nouveau rechauffée du Sprudel, et avec l'eau du Sprudel à sa température naturelle. 2. Avec l'eau du Sprudel naturellement chaude,

et avec l'eau de fontaine chauffée. 3. Avec l'eau naturellement chaude du Neubrunn, et avec de l'eau distillée chauffée au feu ordinaire. — Ces expériences, à quelque insignifiantes variations près, dues à la différente monture des thermomètres, sur bois et sur laiton, ont démontré que les eaux naturellement chaudes, les eaux de fontaine, et les eaux distillées rechauffées, ont toutes suivi dans leur refroidissement la même marche et les mêmes lois. D'où M. le professeur conclut:

1. Que le *Sprudel* et le *Neubrunn* se refroidissent également, et qu'il en est sans doute de même des autres sources minérales de Carlsbad.

2. Que l'eau du Sprudel, *naturellement chaude* ou refroidie, et de nouveau *chauffée* dans le Sprudel, ne se refroidissent pas d'une manière essentiellement différente.

3. Que l'eau chaude du Sprudel et l'eau de *fontaine chauffée* dans le Sprudel se refroidissent également, du moins sans différence essentielle.

4. Que l'eau *distillée*, et *chauffée* au feu, suit dans son refroidissement une marche absolument égale à celle de l'eau naturellement chaude du Sprudel, ainsi que la

même eau devenue froide et de nouveau rechauffée et l'eau chaude du Neubrunn.

5. Que l'eau naturellement chaude de Carlsbad ne retient pas plus long-temps la chaleur que l'eau de fontaine qu'on a chauffée en la plongeant dans l'eau thermale, ni moins long-temps que l'eau distillée chauffée au feu.

6. Ce qui vient d'être prouvé relativement aux eaux minérales de Carlsbad, a sans doute également lieu dans les autres eaux thermales. Leur chaleur soi-disant spécifique, la liaison plus intime de cette chaleur avec l'eau, sa différence spécifique de la chaleur produite par le feu, présentent des idées dorénavant insoutenables.

7. L'eau thermale refroidie et chauffée de nouveau au feu, quant aux propriétés qui dépendent de la chaleur, ne diffère point essentiellement de l'eau primitivement chaude. (Il n'est ici question que de ses propriétés qui dépendent de la chaleur.)

8. C'est pour cette raison que les eaux thermales mises en cruches avec les soins nécessaires, peuvent être expédiées au loin, et, convenablement rechauffées, produire les plus salutaires effets, en observant toutefois le régime prescrit dans les endroits de bains.

(L'*Almanach* de 1845, VI. contenant les *Renseignements* nécessaires sur la manière de boire l'eau de Carlsbad loin de la source, nous omettrons ici les détails que donne à cet égard M. Pleischl, en reconnaissant avec lui qu'il est nombre de cas où il convient de les faire boire froides. M. le docteur Riedl en a fourni le meilleur exemple en les administrant ainsi aux aliénés. (Voir le présent *Alm.* p. V.)

9. Quant à la manière de remplir les cruches, je ferai les observations suivantes:

Je crois avoir été le premier à publier que l'eau thermale de Carlsbad pouvait soutenir l'exportation, mais que, pour lui conserver ses vertus médicatrices, il fallait la mettre en cruches d'après la méthode de Mr. Hecht, dont je dirai l'essentiel.

Outre beaucoup d'autres substances, l'eau de Carlsbad contient du carbonate d'oxidule de fer et du carbonate d'oxidule de manganèse, quelques sels *terreux*, tels que des carbonates de chaux, de magnésie et de strontiane. Ces sels se trouvent dans l'eau et y sont dissous avec surabondance de gaz acide carbonique (comme bicarbonates); s'ils perdent d'une manière quelconque cette surabondance d'acide carbonique, ils redeviennent de simples carbonates, indissolubles dans l'eau; ils se

séparent, troublent l'eau, et se précipitent au fond du vase. Dans les oxidules de fer et de manganèse, cette séparation est favorisée par une plus haute oxidation. Aussitôt que ces sels métalliques viennent en contact avec l'air atmosphérique, ils en absorbent l'oxigène, s'oxident davantage, deviennent indissolubles dans l'eau, se précipitent et colorent diversement le reste des précipités terreux, témoins les incrustations qu'on expose en vente.

C'est de la même manière qu'on explique l'origine des *Sprudelstein*, et celle du bassin thermal, antérieur à l'histoire. Cette croûte se forma d'abord du dehors en dedans, et quand elle se forme encore, elle s'agrandit du dehors en dedans. Il suffit d'un seul coup d'œil sur le débouché du Sprudel, pour se convaincre que cette formation peut aussi avoir lieu de bas en haut, lorsque l'eau thermale coule sur la croûte.

Tous les sels déjà nommés, terreux ou métalliques, faisant partie essentielle de la composition des eaux de Carlsbad, ne doivent pas manquer dans celles qu'on exporte. C'est pourquoi, en la mettant en cruches, il faut soigneusement éviter toutes les influences qui favorisent la décomposition, telles que le dégagement du gaz acide carbonique et le contact de l'atmosphère.

Pour éviter ce contact, il suffit de remplir complétement la cruche d'eau thermale, pour en chasser l'air; or, comme dans cet état on ne peut enfoncer le bouchon, sans casser la cruche, il faut laisser pour le bouchon un espace vide; mais cet espace, vide en apparence, est rempli d'air atmosphérique, qui peut décomposer l'eau minérale. L'air atmosphérique donne d'un côté son oxygène à l'oxidule de fer et de manganèse, au moyen desquels ces sels, comme on l'a dit plus haut, s'oxident davantage, et se séparent de la mixtion. Pendant que l'oxigène s'unit avec l'oxidule de fer et de manganèse, il perd son état aériforme et contracte de solides unions, s'échappe de l'air, en conséquence de quoi se forme d'autre part un espace d'air raréfié; cet air agit comme absorbant sur l'eau minérale enfermée, lui enlève le gaz acide carbonique, et cause par-là la décomposition et la séparation des sels terreux. Mais aussi, sous un autre rapport, l'air atmosphérique altère l'eau. D'après les expériences de Dalton, que j'ai répétées avec le même résultat, l'on doit considérer une espèce d'air pour l'autre, comme un espace vide d'air. Par conséquent, il se dégagera de l'eau minérale autant de gaz acide carbonique qu'il y a place dans l'espace de l'air atmosphérique, de

la même manière que s'il n'y avait point d'air du tout. Il s'ensuit que l'air atmosphérique qui se trouve dans la cruche est, sous plus d'un rapport, nuisible à l'eau minérale, et que cet air doit en être expulsé.

Mr. Hecht a heureusement obvié à ces inconvénients. La cruche est d'abord remplie d'eau minérale, puis par un procédé particulier on en fait sortir autant d'eau qu'il le faut, pour que le bouchon y ait place, sans briser la cruche. Mais avant d'y enfoncer le bouchon par force, un peu de gaz acide carbonique est injecté dans la bouteille, à l'aide d'un appareil qui en contient. Ce gaz prend la place de l'air atmosphérique dans l'espace vide, et c'est dans ce moment que le bouchon est enfoncé par la machine dans le goulot de la cruche.

De cette manière l'air atmosphérique est expulsé de la cruche; l'espace vide se remplit de gaz, et ce dernier reste en contact avec l'eau minérale. Les oxidules de fer et de manganèse ne peuvent plus s'oxider davantage, faute d'oxigène libre; le gaz acide carbonique ne peut plus être enlevé à l'eau par absorption, vu qu'aucune diminution d'air n'a eu lieu; aucun acide carbonique ne peut se dégager de l'eau, et se répandre dans l'espace

de l'air, vu que cet espace est déjà plein d'acide carbonique, qui même est comprimé et ne peut rien enlever à l'eau.

L'acide carbonique dont on se sert à Franzensbad et à Carlsbad, pour remplir les cruches d'eau minérale, est également tiré de ces eaux. On l'obtient à l'aide d'un entonnoir.

Cet exposé suffit pour comprendre que la méthode de Mr. Hecht est la plus simple qu'on puisse employer pour l'exportation des eaux de Carlsbad et autres. Rien d'étranger n'y est mis en usage; l'acide carbonique, employé pour l'expulsion de l'air atmosphérique, fait partie essentielle de la composition de l'eau thermale, et sert précisément à lui conserver l'acide carbonique qui lui appartient, à en empêcher la fuite, et à assurer la conservation de l'eau comme un tout.

La théorie et la pratique se réunissent pour nous donner ces assurances.

(L'auteur cite ici diverses observations faites à Carlsbad et ailleurs, qui prouvent que les eaux de toutes nos sources, soigneusement mises en cruches, se sont conservées dans le mailleur état, même pendant six mois. En ayant cité plusieurs dans les *Alma-*

nachs, précédents et dans celui-ci, nous croyons superflu d'en raconter de nouvelles. L'auteur est convaincu que le système d'exportation, si utile à ceux qui ne peuvent pas se rendre à Carlsbad, ne pourra qu'augmenter le nombre de nos visiteurs. Jusqu'ici tout nous le prouve.)

IX.

Des bains et eaux salutaires

dēs

ANCIENS GRECS ET ROMAINS,

par

M. le docteur Ryba, de Prague,

oculiste des États du royaume de Bohème.

(Traduit du manuscrit allemand.)

Prié par l'auteur de cet *Almanach* de lui donner une courte description des bains des Grecs et des Romains, je n'avais malheureusement à ma disposition d'autre ouvrage moderne, préparatoire à ce travail, que l'opuscule connu de Wickelhauser (1), qui ne traite cet intéressant sujet que d'une manière générale et superficielle; ne cite

(1) Ueber die Bäder des Alterthums, insbesondere der alten Römer. Mannheim 1807. 8.



exactement aucune des sources historiques dans lesquelles il a puisé son instruction; ne nomme pas même spécialement les eaux minérales dont ces peuples célèbres faisaient usage, et ne se montre, du reste, que comme un guide peu sûr.

Landerer, dans son excellente description des eaux salutaires de la Grèce, ne traite que de celles du royaume actuel. Il les représente telles qu'elles sont maintenant, surtout sous les rapports physiques et chimiques, mais les renseignements littéraires qu'il nous donne sur leur antiquité, sont en petit nombre et inexacts. Obligé par conséquent de chercher d'autres notices dans les ouvrages classiques de l'antiquité, autant du moins qu'ils se trouvaient à ma portée, et avec le peu de temps que me laissaient mes autres occupations, je dois implorer l'indulgence des lecteurs mieux instruits, si cet essai ne les satisfait pas autant que je l'aurais désiré.

Dans tous les temps l'eau a été indispensable à l'homme comme boisson et comme moyen de propreté; mais ce n'est que plus tard qu'on a étudié avec soin les propriétés et les vertus particulières des différentes eaux, pour le rétablissement et le maintien de la santé.

La manière la plus ancienne de se servir de l'eau, comme moyen hygiénique et thérapeutique, était sous forme de *bains*. Les Grecs y joignirent de très-bonne heure les frictions huileuses et les onguents. Selon le témoignage d'Homère, les hommes et les femmes ne se baignaient pas seulement dans la mer (1) et les rivières (2), mais à la maison, dans des baignoires bien polies (3) et remplies d'eau chauffée (4), et se faisaient frotter par des servantes avec de l'huile (5) et des onguents de senteur (6). Cet usage se maintint parmi les Grecs, et passa aussi aux Romains. Les bains chauds, suivis de frictions parfumées, étaient ordinairement employés après une fatigue corporelle, après un combat, au retour d'un voyage, et avant les repas (7).

(1) Iliad. lib. X. v. 572.
(2) Iliad. lib. XXI. v. 558. — Odyss. lib. VI. v. 85.
(3) Iliad. lib. X. v. 576. — Odyss. lib. IV. v. 49.
(4) Iliad. lib. XIV. v. 6. particulièrement lib. XXII. v. 444. — Odyss. lib. VIII. v. 249.
(5) Iliad. lib. X. v. 577. — Odyss. lib. IV. v. 49.
(6) Par exemple, de l'onguent rosat. Iliad. lib. XXIII. v. 186.
(7) *Celsus* lib. I. cap. 3. ed *Krause*. p. 5.

Les *Bains d'eau* très-chaude furent dans la plus haute antiquité en usage chez les Grecs, qui les nommaient *Bains d'Hercule* (Ἡρά'κλια λουτρα), parce que, d'après leur mythologie, Vulcain, selon d'autres, Minerve, avait préparé à Thermopyle un bain semblable à Hercule fatigué ([1]). Il y existe en effet une eau thermale célèbre, dont l'origine volcanique est peut-être indiquée par cette fable.

L'usage des *bains de vapeur* paraît venu de Sparte, ainsi que l'indique le nom ordinaire qu'on leur donnait dans l'antiquité: *Balnea Laconica.* C'est pourquoi Martial dit (lib. VI. Epigr. 42.)

Ritus si placeant tibi Laconum
Contentus potes arido vapore.
Cruda Virgine, Martiave mergi.

Du reste, les Spartiates, habitués à prendre en commun des bains de rivière, à certaines époques fixes, n'aimaient pas les bains domestiques. On dit d'eux qu'ils n'étaient pas propres, et qu'un jour ils chassèrent de la ville et du pays tous les vendeurs d'onguents ([2]). Ces marchands

(1) Scholiastes Aristophanis ad Nubes vers. 1060. Edit. Paris 1842.

(2) *Athenæi* Dei pnosoph. lib. XV. cap. 10. ed. Casaubon. Lugd. 1657. p. 686. — *Senecæ* nat. quaest. lib. IV. cap. 13.

n'en firent que de meilleures affaires dans les autres républiques de la Grèce, où l'usage des onguents précieux devint l'objet d'un luxe excessif, vu qu'on attribuait à chaque onguent un effet fortifiant spécial pour chaque partie du corps. *Antiphanes* ([1]) cite un Grec efféminé, qui, après avoir pris un bain dans une baignoire dorée, se faisait frotter les pieds et les cuisses avec l'onguent égyptien, les joues et les seins avec l'onguent de fleurs de palmier, les deux bras avec l'onguent de sisymbre (fait avec la menthe sylvestre), les sourcils et les cheveux avec l'onguent de marjolaine (*Origanum majoranoïdes*), la nuque et les genoux avec l'onguent de serpolet. Parmi les plus recherchés et les plus fameux on comptait, p. ex., l'onguent d'Iris, fait à Elis et à Cysicus, l'onguent rosat, préparé à Phaselis en Lycie, et plus tard à Capoue et à Naples, l'onguent de safran de Soli en Cilicie et de Rhodes, l'onguent de marjolaine de Cos, celui de metopion, ou onguent d'amandes amères d'Egypte, etc. ([2]). On peut aisémsnt imaginer qu'ils se vendaient à haut prix. Antiphanes, p. ex., trouva qu'une cotyle

([1]) *Athenæus*, lib. XV. cap. 12. p. 689.
([2]) *Athenæus*, lib. XV. cap. 11. p. 688.

(environ $\frac{3}{4}$ de pinte) d'onguent de myrrhe (Staete), qui coûtait deux mines, (72 fl. 24 kr. arg. de convention) n'était pas même de bonne qualité (1).

Herodicus de Selymbria, qui, avant le grand Hippocrate, chercha à perfectionner la diététique médicale, est celui auquel on attribue le mérite d'avoir réduit à une espèce de système (2) les divers bains et frictions, qui, comme partie de la gymnastique hygiénique, étaient en usage chez les Grecs. Par ce système leurs bains publics et privés furent soumis à des formes et à des réglements fixes, que les Romains adoptèrent plus tard, et sous les empereurs les bains atteignirent le plus haut degré de commodité, de magnificence et de grandeur.

Dans les maladies, et surtout dans les cas aigus, *Hippocrate* (3) conseille de n'employer le bain qu'avec la plus grande circonspection. Si toutes les circonstances de la maladie ne s'accordent pas pour le recommander (en quoi il faut surtout avoir égard à l'habitude de

(1) *Athenæus*, lib. XV. cap. 13 p. 691.

(2) *Platon*, Polit. lib. III. edit. *Ast.* Tom. IV. p. 167. — *Pline* affirme la même chose, Hist. nat. lib. XXIX, cap. 2; mais il le nomme faussement *Prodicus*, et un disciple d'Hippocrate.

(3) De victu acutorum cap. 31. ed. *Vandar Linden*. Lugd. Batav. 1665.

l'individu) ; si le malade n'est pas pourvu de l'appareil et du service convenable, il conseille plutôt en cas pareils de s'en abstenir. Il donne des renseignements fort exacts, sur la manière dont le malade doit prendre son bain. Il doit y être placé dans la position la plus commode, s'y tenir parfaitement tranquille, et ne point se servir lui-même. Après le bain, il faut ou ne pas se frotter du tout, ou avec un onguent chaud, qu'on laisse aussi promptement que possible, laver à grande eau, en se servant d'une éponge, au lieu de la brosse dure, généralement en usage. On doit soigneusement sécher la tête, et la mettre, ainsi que les extrémités, à l'abri du refroidissement, etc. Plusieurs anciens médecins (2) prétendent que les effets du bain sont différents, selon qu'on le prend avant ou après le repas. Les bains chauds pris à jeun, atténuent les fluides et rafraîchissent le corps ; mais, pris après le repas, ils le rechauffent ; les bains froids, par contre, rechauffent, avant le repas, et le rafraîchissent après. Un bain tiède ramollit et nourrit le corps ; un bain très-chaud produit aisément la faiblesse,

(8) *Hippocrates* de diæta, lib. II. cap. 35. — *Celsus,* lib. I. cap. 3 ed. Kreuse p. 31.

la défaillance et la fièvre ([1]). Outre les cas où nous aussi employons les bains tièdes, tels que la goutte chronique, les névralgies, entre autres aussi les ophthalmodynies ([2]), les crampes, les maladies cutanées chroniques, etc., Hippocrate les trouva également utiles dans la péripneumonie (pleuritis?), vu qu'ils calment la douleur du côté, de la poitrine, du diaphragme; qu'ils mûrissent et accélèrent l'expectoration, dégagent la respiration, ramollissent la peau et les articulations, dissipent la fatigue, rendent la tête légère et le nez humide ([3]). Il en vit aussi de bons effets dans les douleurs sans fièvre des femmes en couche, dans certaines circonstances qu'il indique ([4]). Il trouva que les bains convenaient rarement ou jamais dans les fièvres dites Causoi (*bilieuses*, *nerveuses* et *typhoïdes* de nos jours), lorsque la faiblesse vitale était grande, dans les diarrhées colliquatives, ou dans les constipations opiniâtres, dans les nausées, le vomissement, les éructations bilieuses, les violents saignements de nez, etc. ([5]).

(1) *Hippocrates,* de affectionibus. cap. 47.

(2) *Hippocrates,* Aphor. sect. VI. aphor. 31.

(3) De victu acutorum. cap. 32.

(4) De morbis mulierum, lib. I. cap. 58.

(5) De victu acutorum, cap. 32.

Mais ce n'est point ici le lieu de traiter à fond la doctrine des anciens sur l'usage des bains. (*V. Hippocratis* lib. de humidorum usu)

Les médecins grecs ne distinguent les différentes sortes d'eaux que d'après leurs caractères extérieurs, et par leurs effets sur le corps humain, vu qu'alors la chimie était encore au berceau. Hippocrate ([1]) parle fort en détail des qualités et des effets de l'eau stagnante, de l'eau coulante, douce, et potable; de l'eau de rivière, de l'eau de pluie et de l'eau de neige, ainsi que de l'eau salée, dans laquelle il compte l'eau de mer et les diverses eaux minérales. La boisson de l'eau stagnante cause, suivant lui, l'obstruction et l'enflure de la rate, la constipation, l'amaigrissement des épaules, du cou et du visage. A ces maux habituels se joignent en été les diarrhées, les dysenteries, les intermittentes, surtout les fièvres quartes; en hiver, chez les jeunes gens, des inflammations de poumons, des irritations du cerveau; chez les personnes, plus âgées, des fièvres chaudes (*Καυσοι*). L'eau de pluie est très-bonne, mais il faut lui enlever par la coction la mauvaise odeur qui s'y attache souvent, sans quoi elle se corrompt bientôt. — L'eau de neige

(1) De aere, aquis et locis. cap. 10—24.

et de glace est considérée par Hippocrate comme très-mauvaise, parce que la gelée lui enlève ses parties les plus claires et les plus légères, et ne lui laisse que les parties constituantes les plus pesantes, ainsi qu'il cherche à le prouver par un fait mal expliqué, c'est-à-dire que l'eau qu'on obtient de la fonte de la glace, occupe un moindre espace que la glace elle-même. La boisson de l'eau des grandes rivières, dans lesquelles se rassemblent des sources de toute espèce et de tout lieu, occasione des maladies de reins, et des calculs. Il regarde comme les meilleures eaux potables, celles qui s'échappent des veines les plus profondes, et qui descendent de lieux très-élevés ou de monticules, sùrtout celles qui surgissent sur les penchants orientaux ou nord-orientaux des dits monticules; qui sont claires, douces (sans goût particulier), d'une odeur rafraîchissante, légères et pas dures. — Il considère toutes les eaux minérales sans exception, comme échauffantes, desséchantes et constipantes, et accuse ainsi d'erreur les autres qui croyaient que les eaux minérales étaient apéritives. Si cette opinion d'Hippocrate prévalut encore long-temps, même parmi les médecins romains, cette différence d'opinions prouve pourtant que les divers effets des eaux minérales sur le corps

humain n'étaient pas tout-à-fait inconnus aux médecins de ces temps-là. Il leur manquait seulement l'expérience nécessaire des effets de leur usage interne. Car quoique les Grecs et les Romains se servissent fréquemment d'eaux très-différentes entre elles pour leurs bains, ainsi que nous le prouvent les restes des grands édifices qu'ils avaient construits dans ce but, ils n'en craignaient pas moins l'usage interne, parce qu'ils pensaient qu'outre le soufre, le sel de cuisine, la chaux, le fer et la soude, elles contenaient divers minéraux, dont l'action était violente, tels que l'alun, le cuivre et autres. Les Grecs modernes, probablement encouragés par l'exemple des autres Européens de nos temps, à la boisson des eaux minérales, connaissent mieux la propriété purgative de plusieurs sources de leur patrie, qu'ils nomment pour cette raison *Tzilonera* (*Τζιλόνερα*), c. à. d. eaux purgatives.

Peu de pays sont aussi riches en sources minérales plus remarquables, plus variées, plus actives, que la Grèce, les îles de l'Archipel, et les côtes de l'Asie Mineure, jadis habitées par les Grecs. Plusieurs de ces eaux avaient dans l'antiquité un grand renom, qui leur reviendra, comme elles le méritent, lorsque la civilisation reparaîtra dans ces belles contrées.

Sans parler des célèbres sources minérales près de *Prusa* (1) et de *Dascylée* (2), en Bithynie; près de *Tragesa* (3) sur le territoire de Troie; près de *Tralles*, *Nyssa* et *Carura* (4) en Carie; près de *Aegæ* (5) en Cilicie; près de *Hierapolis* (6) en Phrygie; près de *Mitylène* (7) dans l'île de Lesbos; des sources de *Nyperia*, de *Messeis* et de *Libethra* (8) en Thessalie, ni des sources bitumineuses de l'île de *Zakinthos* (maintenant Zante), ni des *Charonées*, c. à. d. des cavernes dont émanent le gaz acide carbonique, l'hydrogène, l'hydrogène sulfuré, et autres gaz étourdissants et inflam-

(1) Aujourd'hui *Brussa* v. *Galen.* De sānitate tuenda. lib. VI. cap. 9 ed. *Kühn.* Tom. VI. p. 424. — *Athenæus* Deipn. lib. II. p. 5.

(2) *Strabo* geogr. lib. XII. ed. *Casaubon.* Paris 1620. p. 575. — *Athenæus* l. c. — *Pausanias* Græciæ descriptio. lib. IV, cap. 35.

(3) *Strabo* lib. XIII. p. 605. — *Athenæus* l. c.

(4) *Athenæus* l. c.

(5) *Athenæus* l. c.

(6) *Strabo* lib. XIII. 629.)

(7) *Galen* de methodo medendi. lib. XIV. cap. 15 ed. cit. Tom. X. p. 996.)

(8) *Plinius*, Hist. nat. lib. IV. cap. 15 et 16. — *Pausanias* lib. IX. cap. 34.

mables, à *Delphi* (maintenant Kastri) en Phocide, à *Dodone* en Epire, à *Myus* ([1]) en Jonie, à *Aeharaca* ([2]) et *Thymbria* ([3]) en Carie, à *Hierapolis* ([4]) en Phrygie, etc.; sans parler, dis-je, en détail de toutes ces sources, je ferai une courte mention des eaux salutaires déjà célèbres dans l'antiquité, qui se trouvent en deçà des frontières du *présent royaume de Grèce*. Nous en devons la connaissance, sous les rapports physiques et chimiques, aux recherches de l'infatigable *Landerer* ([5]).

A. Deux sources, *contenant peu de parties minérales*, mais employées avec succès par beaucoup de malades, et pourvues de très-beaux bâtiments, de temples et autres ornements de ce genre.

1. La *source froide* près du village *Pyra*, au pied du mont Hymette dans l'Attique, avec un temple d'Aphrodite, dans une situation délicieuse et déjà chantée par Ovide (*De arte amandi* lib. III, v. 687.)

---

(1) *Strabo* lib. XIII. p. 629.
(2) *Strabo* lib. XIV. p, 649.
(3) *Strabo* lib. XIV. p. 639.
(4) *Strabo* lib. XIII. p. 629. — *Plinius* Hist. nat. lib. II, cap. 95.
(5) Beschreibung der Heilquellen Griechenlands. Nürnberg. 1843.

Est prope purpureos colles florentis Hymetti
Fons sacer et viridi cespite mollis humus.
Silva nemus non alte facit, tegit arbutus herbam,
Ros maris et lauri nigraque myrtus olent.
Nec densæ foliis buxi, fragilesque myricæ,
Nec tenues cytisi, cultaque pinus abest.
Lenibus impulsa Zephyris auràque salubri
Tot generum frondes, herbaque summa tremunt.

Cette source, qui se trouve maintenant dans le Couvent de *Kessariani*, contient (ouvr. cité p. 6) dans 12 onces d'eau :

Muriate de soude	1,500 gr.
„ „ chaux	0,600 „
Sulfate de chaux	0,480 „
Carbonate de chaux	0,500 „
Gaz acide carbonique . . .	1 pouce cube.

2. La *source froide* au pied de la colline qui s'élève sur le promontoire près d'*Epidaure*, et sur le sommet de laquelle on voit les restes du Temple d'Esculape. La ville d'Epidaure, dans l'Argolide, depuis longtemps détruite, passait pour avoir été le berceau d'Esculape. La susdite source contient, selon Landerer (p. 9), dans 16 onces d'eau :

Sulfate de soude	1,200	gr.
„ „ magnésie	0,300	„
Carbonate de chaux	0,500	„
Sels muriatiques	1,200	„

Gaz acide carbonique ½ pouce cube.

3. *Les sources dans le bois sacré d'Esculape* (maintenant *Hieron*), près du village *Ligurio,* à cinq lieues d'Epidaure, sur la route de Nauplia, avec des ruines de superbes édifices, de temples d'Hygiée, d'Esculape, d'un stade et d'un théâtre, l'un des plus beaux et des mieux conservés de la Grèce. Selon *Pausanias* (1), on trouvait dans le bois sacré d'innombrables tables votives, sur lesquelles étaient inscrits les noms des malades qu'on y avait traités, la description de leurs maux et la méthode employée. *Landerer* (p. 10) y trouva deux sources, l'une près du théâtre, si froide „qu'à peine pouvait-on la boire", et qui dans 16 onces d'eau contenait:

Muriate de soude	1,000	gr.
„ „ chaux	0,300	„
Sulfate de soude	1,000	„

(1) Græciæ descriptio. lib. II. 27.

et une source fraîche (8° R. lorsque la température atmosphérique est à 15° R.), voisine d'un grand bassin de bains en marbre, qui existe encore. Cette source dans 16 onces contenait 0,800 gr. de muriate de soude, 0,500 gr. de muriate de chaux, et seulement des traces de sulfate de soude, et 1 pouce cube d'acide carbonique.

B. *Sources dans lesquelles domine le muriate de soude :*

1. La *source salée froide près de Gythion*, non loin de l'endroit nommé *Pelekiton* sur le territoire de Sparte, avec une ancienne inscription spartiate, gravée sur pierre. Cette source contient, d'après Landerer (p. 16), dans 16 onces d'eau:

Muriate de soude	48,500	gr.
„ „ magnésie	13,000	„
„ „ chaux	3,400	„
Sulfate de soude	3,200	„
„ magnésie	5,600	„
Hydrobromate de magnésie . .	0,800	„

traces de hydrojodate de soude.

2. Les *sources chaudes muriatiques* près de *Lutraki*, sur

la côte occidentale de l'Isthme, à 2 lieues de Corinthe, déjà mentionnées par Xenophon ([1]), sortent en bouillonnant, à quelques pas du rivage de la mer, par d'innombrables petites ouvertures, parmi lesquelles est la source la plus abondante, nommée *Kephalobrisi*. Sa température est de 36—38 ° R. et elle contient, selon Landerer (p. 25),

Muriate de soude	34,500	gr.
„ „ chaux	1,500	„
„ „ magnésie . . .	2,000	„
Sulfate de magnésie . . .	4,600	„
„ „ soude	3,400	„
„ „ chaux	0,580	„
Carbonate de soude. . . .	0,400	„
Combinaisons de jode et de brome	0,460	„

Gaz acide carbonique.

3. *La source chaude muriatique de Kenchræ*, à environ cinq lieues de Corinthe, où se trouvait jadis le célèbre *Bain d'Hélène* ([2]), a 26 ° R., et son contenu chimique, d'après Landerer (p. 26), est sur 16 onces :

(1) Hist. græc. lib. IV. cap. 5.

(2) *Pausanias*, l. c. lib. II. cap. 2.

Muriate de soude	14,500	gr.
„ „ magnésie . . .	4,400	„
„ „ chaux	0,500	„
Carbonate de soude . . .	0,800	„
„ „ chaux . . . ,	1,640	„

Des quantités non-déterminées de sulfates de soude, de chaux et de magnésie.

Des traces de sels hydrojodiques.

Terre siliceuse.

4. *La source chaude muriatique de l'Ile de Melos* (aujourd'hui *Milo*), près de l'ancienne ville de Melos, dans une grotte très-spacieuse, à 22° R., contient, d'après Landerer (p. 23):

Muriate de soude	24,600	gr.
„ „ chaux	2,600	„
„ „ magnésie . . .	4,500	„
Sulfate de magnésie . . .	2,400	„
„ „ soude	2,400	„
Carbonate de soude . . .	0,800	„
„ „ chaux	1,560	„

Des quantités non-déterminées d'hydrojodate de soude, d'hydrobromate de magnésie.

Matière extractive et silice.

C. *Sources de sel amer :*

1. *La source froide de sel amer*, près du port de *Munichia*, à une demi-lieue d'*Athènes*, près de l'endroit nommé jadis *Serangion* (2), où se trouvait un établissement de bains, dont parle Isœos. Elle contient, selon Landerer (p. 27) :

Muriate de magnésie . . .	2,600	gr.
,, ,, soude	2,200	,,
,, ,, chaux	4,500	,,
Sulfate de soude	5,500	,,
Carbonate de soude	0,400	,,
,, ,, chaux	1,500	,,

Gaz acide carbonique $\frac{1}{2}$ pouce cube.

2. *La source chaude de sel amer*, du côté N. O. de l'Ile *Kythnos* ou *Thermia* (autrement nommée *Ophiusa* ou *Dryopis.*) Cette source, maintenant connue sous le nom de *Lutron* (bain), surgit près de deux autres thermes calybiés (*Kakabos*), et à environ deux cents pas d'un antique bassin à bains, avec lequel elle était jointe par un aqueduc. L'eau du *Lutron* est à 32° R. et contient, selon Landerer (p. 37), dans 16 onces d'eau :

(1) *Suidas*, v. *Σηραγγίους*.

Muriate de soude	51,600	gr.
„ „ magnésie . . .	13,500	„
„ „ chaux	3,500	„
Carbonate de chaux . . .	1,500	„
„ „ de soude . . .	0,800	„
Sulfate de magnésie . . .	9,000	„
Hydrojodate de soude . . .	0,600	„
Traces de matière extractive		
Gaz acide carbonique . . .	3	pouces cube.
Gaz hydrogène sulfuré . . .	½	pouce cube.

Kakabos, la plus chaude des deux sources ferrugineuses, a une température de 44 ° R. L'autre (qui lui est d'ailleurs semblable) n'a que 26 ° R. Elles contiennent, selon Landerer (p. 66), dans 16 onces d'eau :

Muriate de soude	24,800	gr.
„ „ magnésie . . .	15,600	„
„ „ chaux	7,000	„
Carbonate de fer	0,800	„
„ „ chaux	2,000	„
„ „ soude	1,200	„
Sulfate de magnésie . . .	22,500	„
„ „ soude	4,500	„

Brome-magnésium } Jode-natrium } . . .	1,060	gr.
Crénate de fer	0,500	„
„ „ silicium	0,600	„
Traces de matière extractive		
Gaz acide carbonique . .	3 pouces cube.	
Gaz hydrogène sulfuré . .	1 pouce cube.	

Du reste, cette source dépose beaucoup de limon minéral, noir et ferrugineux. L'endroit est maintenant pourvu d'une maison de bains et de quelques bâtiments habitables, et très-fréquenté par les valétudinaires.

D. *Sources de soude.*

1. *La source froide de soude à Hermione*, petite ville de l'Argolide, vis-à-vis d'Hydra, nommée aussi *Eau de Saint Anargyre*, parce qu'elle surgit présentement dans un couvent consacré à ce saint. *Pausanias* (1) en fit déjà mention. On voit encore dans son voisinage les ruines d'un temple d'Esculape. Elle a quelque renommée pour les maladies calculeuses, et contient, selon Landerer (p. 40):

(1) l. c. lib. II. cap. 31.

Carbonate de soude	1,800	gr.
" " chaux	1,500	"
Muriate de soude	13,500	"
" " magnésie , . . .	2,600	"
Sulfate de soude	3,200	"

Un peu de matière extractive.

Gaz acide carbonique 1 ½ pouce cube.

2. *Les sources chaudes de soude près d'Oedepsus* (aujourd'hui *Oedipso* ou *Lipso*) dans l'Ile d'Eubée, à droite du port, au pied d'une colline couverte d'une forte efflorescence saline, sortent en bouillonnant d'innombrables ouvertures, petites et grandes, semblables à des cratères, à la chaleur de l'eau bouillante, dans le voisinage de la vallée du Kynæe, vis-à-vis des Thermopyles. Elles étaient déjà très-célèbres dans l'antiquité [1], et, selon le témoignage de *Plutarque* [2], Sylla en fit usage pour l'accès de podagre, dont il avait souffert pendant son séjour à Athènes. Selon cet écrivain [3], ce bain, dédié à Hercule, si favorisé

(1) *Strabo* lib. I. p. 60 et lib. IX. p. 425.

(2) Vita Sullæ, cap. 26.

(3) Symposiacorum lib. IV. quæst. 4.

par la nature et l'art, était fréquenté par l'élite de la Grèce. Les diverses sources qui s'y trouvent, présentent d'innombrables différences de température (de 38 jusqu'à 72 ° R.), et 16 onces d'eau contiennent, selon Landerer (p. 47):

Muriate de soude	68,500	gr.
,, ,, magnésie	3,500	,,
,, ,, chaux	2,000	,,
Carbonate de chaux	4,482	,,
,, ,, soude	4,200	,,
Sulfate de magnésie	5,700	,,
,, ,, chaux	3,000	,,
Jode-natrium	0,300	,,
Brome-magnésium	0,480	,,

Traces d'oxyde de fer, matière extractive, silicium.
Gaz acide carbonique 2 pouces cube.
Gaz hydrogène sulfuré 1 ½ pouce cube.

Sur la même colline, d'où les sources jaillissent, on trouve une grande grotte murée, qui paraît avoir servi jadis à des bains. Maintenant elle est tout-à-fait séche; mais rechauffée par la chaleur du terrein, on s'en sert comme de *bain de vapeur* (Atmolutron.)

Elle est divisée en cinq parties distinctes, qui ont chacune leur entrée, et dont chacune communique avec la petite aire placée au milieu.

3. *Les thermes de soude de la plaine de Lelante*, près du village *Lilanto*, dans l'Ile Eubée., à quelques milles d'Oedepsus; l'on y voit des débris de très-anciens bâtiments helléniques. Ces thermes étaient déjà célèbres dans l'antiquité, et l'on prétend aussi que Sylla (4) eut recours à leurs puissantes vertus. Landerer n'en indique pas la température, mais les parties constituantes (p. 49), sur 16 onces d'eau:

Muriate de soude	43,000	gr.
„ „ magnésie . . .	7,500	„
„ „ chaux	2,400	„
Carbonate de chaux . . .	1,000	„
„ „ soude	2,400	„
Sulfate de soude	3,000	„
„ „ magnésie . . .	17,300	„
Hydrobromate de magnésie .	0,800	„

Traces d'hydrojodate de soude.

Gaz acide carbonique 3 pouces cube.

(4) *Strabo* lib. X. p. 447.

E. Les sources très-chaudes, dans lesquelles prédominent les *carbonates de terres alcalines,* et que, pour cette raison, Landerer (p. 3) nomme *Chalicothermes*, sont :

1. Celles qui, dans le détroit des *Thermopyles*, entre *Zeitun* (Lamia) et *Budunitza*, jaillissent de plusieurs fentes de roches calcaires, sur les penchants du Mont Oeta, et coulent dans la mer sur de grandes masses d'incrustations très-variées, calcaires et siliceuses. Leur température est de 52 — 58° R. Elles contiennent, selon Landerer (p. 52), dans 16 onces d'eau:

Sulfate de magnésie . . .	9,360	gr.
„ „ soude	2,500	„
„ „ chaux	1,600	„
Muriate de magnésie . . .	7,500	„
„ „ soude	15,000	„
Carbonate de chaux . . .	3,000	„
Silice } Matière extractive } . . .	2,000	„

Gaz acide carbonique 2 pouces cube.
Gaz hydrogène sulfuré ½ pouce cube.

F. *Sources ferrugineuses.* Outre plusieurs sources *froides* de cette nature, qui se trouvent près de *Scutari*,

dans la Maina, à côté des ruines d'un ancien aqueduc, et dans l'île de *Melos*, la source *chaude Chalybotherme*, dans l'Ile de *Thera* ou *Kalliste* (maintenant *Santorin*), est la plus remarquable de toutes. Elle n'existe pourtant que depuis 1707, époque à laquelle la montagne volcanique et en forme d'île (la Nouvelle Kaumene), d'où jaillit cette source, parut au nord de Santorin, entre la ville de *Thira*, et le promontoire d'*Aspronisi*, des profondeurs de la mer. Au débouché de cette source, il se forme sur le miroir de la mer, lorsque celle-ci est tranquille, un cercle à l'entour de l'île, composé des couleurs les plus vives ; il est du dehors au dedans jaune vert, vert de pomme et vert bleuâtre. Quand le temps est orageux, ces couleurs disparaissent, et toute la place devient d'un rouge sâle et trouble. C'est de la même manière que dans l'antiquité s'éleva, des profondeurs de la mer, une autre île très-voisine (la *Vieille Kaumène*), au milieu des plus effrayants phénomènes volcaniques (1), qui continuent encore maintenant, dans le cratère de ce volcan marin, mais dans un moindre degré, lorsqu'en même temps une source sulfureuse en jaillit.

(1) *Strabo* lib. l. p. 57.

Les anciens connaissaient

1. Le *Chalybotherme de Kythnos*, que nous venons de décrire ; il est permis du moins de le supposer par les ruines qu'on y voit encore ; et peut-être connaissaient ils aussi

2. Les *sources chaudes ferrugineuses* de Melos, voisines de *Protothalassa*, dont la température est de 24—35° R., et qui, dans 16 onces d'eau, outre les sels de cuisine, amers, de Glauber et autres, contiennent 1,000 grain de carbonate d'oxide de fer (Landerer, p. 68.)

G. *Sources sulfureuses.*

1. *La source sulfureuse froide près du village de Lebetzova*, dans la Maina, peu minérale, contenant 1 pouce cube de gaz hydrogène sulfuré dans 16 onces d'eau. On y voit la statue d'Hygiée en marbre avec une ancienne inscription lacédémonienne. (Landerer, p. 68.)

2. *La source sulfureuse chaude dans l'Ile de Mélos.* A la distance de quatre milles de la ville de *Mélos*, sur le côté méridional de l'Ile, et à quelques pas de la mer, on trouve une grotte dans l'intérieur de laquelle

les plus intéressants phénomènes d'un volcan en pleine activité s'offrent aux yeux. L'entrée de la caverne, où l'on arrive par un étroit sentier, est environnée de rochers roulés de basalte et de trachyte, recouverts de soufre sublimé. Les autres grottes qui s'y trouvent sont nommées par les habitants *fosses de soufre* (*Θειαφεῖλαο*). Le terrein de la grotte est couvert de produits du genre de la lave, et sa température, que lui communiquent les petites cavités voisines, est plus élevée. L'intérieur de la caverne principale est à 40° R. Les pierres en sont si chaudes, qu'on ne peut les toucher, et quiconque y reste seulement quelques minutes, est bientôt en pleine transpiration. On pourrait employer cette caverne comme un *Atmolutron* ou *Laconicum* très-énergique. Un bruit continuel se fait entendre de ces profondeurs, et *l'eau sulfureuse bouillante*, qui paraît ici en plusieurs endroits, remplit la grotte de ses vapeurs, impregnées de gaz hydrogène sulfuré. Les crevasses des rochers sont remplies de soufre cristallisé, ou coulant, souvent même brûlant, et la voûte de la grotte est décorée d'alun de plume, couleur de violette, rougeâtre et bleu. Les quantités considérables d'alun et de sulfate de fer se forment ici à vue

d'œil de l'ardoise alumineuse et du sulfure de fer, dont les cristaux dorés brillent encore ci et là entre les masses de rochers dont la décomposition a déjà commencé, et qui sont couverts de vitriol de fer. Dans plusieurs enfoncements un fluide acide et très-corrosif se rassemble, composé d'acide sulfurique, de sulfate de fer et d'alun. Bref, la grotte est si riche en produits, qu'on peut la considérer comme un laboratoire chimique naturel. En présence de phénomènes aussi frappants que ceux qui accompagnent l'origine de ces thermes, et dont nous empruntons la description à Landerer (p. 69), il est difficile de croire qu'ils aient pu rester inconnus aux anciens. En effet, les produits de cette grotte, savoir le soufre et la pierre ponce de Melos, passaient déjà chez les anciens pour les meilleurs, ainsi que l'alun de Melos ne le cédait qu'à celui d'Egypte (1) et *Dioscoride* (2) dit que de son temps

(1) *Pline*, dit lib. XXXV. cap. 15: „Sed nobilissimum sulfur in *Melo* insulâ.“ — Lib. XXXVI. cap. 42. „Laudatissimi pumices sunt in *Melo.*“ Lib. XXXV. cap. 52: „Alumen laudatissimum in Ægypto, proximum in *Melo.*“

(2) De materiâ medicâ lib. V. cap. 124.

les plus grandes quantités de soufre étaient tirées des îles de Melos et de Lipara, voisines de la Sicile. Les sources sulfureuses très-chaudes de Melos n'étaient pas seulement connues aux anciens, mais employées par leurs médecins. Nous en avons la preuve dans divers cas de lèpre, guéris par ces sources, et dont on lit l'histoire dans les ouvrages hippocratiques ([1]). Il paraît donc que Pline n'avait pas seulement en vue les sources sulfureuses de Melos, mais d'autres eaux thermales de cette île, lorsqu'il prononça la sentence ([2]): „Neque vero aquas omnes, quæ sint calidæ medicatas esse credendum, sicut in Segesta Siciliæ, Larissa, Magnesia, Melo, Lipara." — L'eau sulfureuse de Melos, selon Landerer (p. 71), atteint le point d'ébullition (80 ° R.), et elle contient dans 16 onces d'eau:

Muriate de soude	54,000	gr.
Sulfate de magnésie	7,450	„
Muriate de chaux	3,500	„
„ „ magnésie	2,400	„
Carbonate de chaux	1,200	„

Gaz hydrogène sulfuré 7 pouces cube.

([1]) *Hippocrates* morbor. epidem. lib. V. cap. 4.
([2]) Histor. nat. lib. XXXI. cap. 32.

3. *Les Theiothermes de Lintzi.* Sur le territoire du Péloponnèse, dans l'Élide, à deux lieues de *Klarentza*, s'étend la charmante plaine de *Lintzi*, entourée de collines. Au pied de l'une d'elles, à une demi-lieue de la mer, vis-à-vis l'île de Zante, et à côté de quelques restes d'antiques aqueducs, jaillissent de plusieurs orifices d'un rocher de trachyte en forme de cratère, des sources sulfureuses sur la surface desquelles on voit souvent surnager du pétrole; leur eau, dont la température est de 28° R., se trouble bienôt à l'air, et ressemble à du lait délayé. Elle contient une modique quantité de sels, et 3 pouces cube de gaz hydrogène sulfuré.

4. *Les Theiothermes de la grotte des Nymphes Anagriades*, près de *Kajafa* dans l'Élide, au sud de *Pyrgos*, à l'embouchure de la petite rivière d'Anigros, dans une contrée marécageuse, empestée par les émanations de l'eau stagnante sulfureuse, n'ont pas encore été analysés; ils étaient cependant connus aux anciens ([1]), qui les employaient contre les dartres, la teigne et la lèpre.

(1) *Strabo* lib. VIII. p. 346.

5. *Les Theiothermes d'Hypate* (aujourd'hui *Patradschik*), dans l'ancienne Thessalie, maintenant royaume de Grèce, à l'ouest de *Zeitun*, surgissent dans une contrée saine et superbe, avec la vue sur les montagnes d'Oeta et du Pinde, et en partie sur la mer, d'un enfoncement en forme de cratère, sur le sommet d'une colline, à $\frac{3}{4}$ de lieue de Patradschik, bouillante et écumante. Cette sortie est accompagnée d'un murmure souterrain et d'un fort développement de gaz; l'eau se rassemble dans un bassin profond, auprès duquel on découvre les traces d'un ancien mur. En plusieurs endroits de ce bassin, qui sert maintenant de bain commun, cette eau minérale indique une température de 23 à 40° R., dont la moyenne, à 29° R., est agréable aux baigneurs, et contient, selon Landerer (p. 81), sur 16 onces d'eau

Muriate de soude	40,000	gr.
„ „ chaux	2,500	„
„ „ magnésie	3,600	„
Sulfate de magnésie	4,300	„
Carbonate de chaux	1,800	„
Sulfate de chaux	1,000	„
Jode et brome combinés	1,900	„
Silice	0,800	„

Traces de matière extractive et de Theiothermium.

Gaz acide carbonique 4 pouces cube.

Gaz hydrogène sulfuré 7 pouces cube.

Cette eau dépose un limon minéral sulfureux très-actif, et une écume consistant en grande partie d'hydrate de soufre (Lac sulfuris.)

6. *Lè Theiotherme de Methana.* Sur le promontoire de Methana en Argolide, couvert de fragments de rochers volcaniques (qu'on nomme la ville brûlée *kaumene chora*), près du village de Methana dans le golfe de Saronisse, vis-à-vis de l'île de Poros, jaillit des innombrables ouvertures d'une montagne de trachyte, une source sulfureuse tiède, dont *Pausanias* (1) fait mention. Le terrein de cette contrée, voisine de l'ancienne *Trézène*, couvert de masses de rochers nus et amoncelés, que la force volcanique a soulevées en forme de vessies; ce terrein, disons-nous, est encore tel que l'a décrit *Ovide* (2):

Est prope Pittheam tumulus Troezena, sine ullis
Arduus arboribus, quondam planissima campi

(1) Græciæ descriptio lib. II. cap. 34.

(2) Metamorph. lib. XV. v. 2961.

Area, nunc tumulus : nam (res horrenda relatu)
Vis fera ventorum, cæcis inclusa cavernis,
Exspirare aliqua cupiens, luctataque frustra
Liberiore frui cœlo, cum carcere rima
Nulla foret toto, nec pervia flatibus esset,
Extensam tumescit humum, ceu spiritus oris
Tendere vesicam solet, aut direpta bicorni
Terga capro. Tumor ille loci permansit, et alti
Collis habet speciem longoque induruit ævo.

L'eau minérale coule maintenant dans un bassin accessible à la mer. Sa température est de 23° R., et elle contient dans 16 onces:

Muriate de soude	18,000gr,	
,, ,, chaux	1,586	,,
,, ,, magnésie	2,800	,,
Sulfate de soude	1,560	,,
,, ,, magnésie	3,500	,,
Carbonate de soude	0,500	,,
,, ,, chaux	1,200	,,

Silice.

Gaz hydrogène sulfuré 4 pouces cube.

Gaz acide carbonique 2 pouces cube.

Landerer décrit, outre celles que nous avons déjà citées, plusieurs autres sources minérales qui surgissent dans le présent royaume de Grèce, et quelques-unes même très-remarquables, telles que la source chaude saline, près de *Laurion*, les sources froides de sel amer de *Neupaetos*, celle de *Mandrakia* dans l'Ile de Melos, les eaux salutaires de Saint Anargyre de *Naoussa* dans l'île de *Paros*, les sources froides alcalines (soude) de l'île de *Tinos* (très-renommées dans les maladies calculeuses), celles de *Santorin* et de *Zea*, la source froide acidule, nommée la „Source de vie" de l'île de *Poros*; la source chaude sulfureuse d'*Acrotiri* dans l'île de Santorin, etc., que je ne décrirai point ici, vu que les anciens auteurs n'en ont pas parlé, et qu'aucun monument encore existant, n'indique que dans l'antiquité on en ait fait usage.

D'un autre côté, les anciens écrivains vantent quelques autres sources, qui se trouvent dans ce royaume, et dont Landerer ne fait pas mention, par exemple, en Bœotie: la source de *Tilphossa* (1), chantée par Pindare et consacrée à Apollon, et celle de *Thespiæ* (2);

(1) *Strabo* lib. IX. p. 411. — *Athenæus* lib. II. cap. 4.

(2) *Athenæus* lib. II. cap. 4. — *Plinius* lib. XXXI. cap. 7.

et, en Arcadie, la source de *Klitorium* (1), dont Ovide (2) chante les merveilles :

Clitorio quicunque sitim de fonte levarit,
Vina fugit, gaudetque meris abstemius undis etc.,

et la *source du Styx*, qui sortant d'un rocher escarpé, entre les villes de *Phénéos* et de *Nonacris*, a été de temps en temps mortelle aux hommes et aux animaux ; qui dissolvait même les métaux (3), et dont le petit lac fit déraisonner Ovide (4) :

Est lacus Arcadiæ, Pheneon dixere priores,
Ambiguis suspectus aquis, quas nocte timeto ;
Nocte nocent potæ, sine noxa luce bibuntur.

Il y avait peut-être quelque chose de vrai au fond de cette fable. La nature variable de l'eau dans le petit lac voisin de la source minérale, pouvait provenir du

(1) *Pausanias* lib. VIII. cap. 21. — *Plinius* Histor. nat. lib. XXXI. cap. 13.

(2) Metamorph. lib. XV. v. 322.

(3) *Herodot.* lib. VI. cap. 74. — *Strabo* lib. VIII. p. 389. — *Pausanias* lib. VIII. cap. 17 et 18.

(4) Metamorph. lib. XV. v. 332.

tarissement qu'elle éprouvait quelquefois, car Pline ([1]) dit: „*Terræ quoque motus profundunt, sorbentque aquas, sicut circa Pheneum Arcadiæ quinquies accidisse constat.*" — De plus, l'eau potable d'*Alyssos*, près de *Cynæthe* en Arcadie ([2]), qui guérissait la rage; la source odorifère, par son mélange avec le pétrole, du Temple de Diane à *Mothone* (maintenant Modon) en Messénie ([3]); la source des Nymphes joniennes près d'*Héraclée* en Élide ([4]), dans laquelle on se baignait pour les douleurs articulaires et la faiblesse; la *source des prédictions* à *Patræ* (maintenant Patras) dans l'Achaïe ([5]), à laquelle on avait recours pour pronostiquer les maladies (si la source présente quelque chose de remarquable; car toute eau peut servir à de pareils miracles); la source inspiratrice *Pirène*, au pied d'Acrocorinthe ([6]), l'abondante *Acratocrène*, ou source potable

(1) Hist. nat. lib. XXXI. cap. 30.
(2) *Pausanias* lib. VIII. cap. 19.
(3) *Pausanias* lib. IV. cap. 35.
(4) *Pausanias* lib. VI. cap. 22.
(5) *Pausanias* lib. VII. cap. 21.
(6) *Pausanias* lib. II. cap. 3 et 5. — *Athanæus* lib. II. cap. 5. — *Plinius* lib. IV. cap. 5.

de *Pargaphie*, près de *Platée* en Bœotie ([1]), dont Ovide ([2]) fait une charmante description :

Vallis erat, piceis et acutâ densa cupressu,
Nomine Gargaphie, succinctæ cura Dianæ :
Cujus in extremo est antrum nemorale recessu,
Arte laboratum nullâ: Simulaverat artem
Ingenio natura suo, nam pumice vivo,
Et levibus tophis nativum duxerat arcum.
Fons sonat a dextrâ, tenui perlucidus undâ
Margine gramineo patulos incinctus hiatus.

Ce serait une entreprise sans bornes que de décrire tous les *Bains et les sources salutaires des anciens Romains*, vu qu'ils en avaient dans chaque pays soumis à leur empire. On trouve encore les restes de ces établissements dans les contrées les plus éloignées du milieu et du midi de l'Europe, de l'Asie Antérieure et de l'Afrique Septentrionale. Les innombrables sources minérales de l'Italie, (patrie de ce peuple qui commanda au monde) ont été si souvent décrites, que ce serait vraiment un travail inutile, de répéter ici tout ce qu'on trouve là-dessus

([1]) *Herodot.* lib. IX. cap. 25, 49 et 50.— *Pausanias,* lib. IX. cap. 4.
([2]) Metamorph. lib. III. v. 155.

dans les descriptions de ces bains, et dans les relations des voyageurs, si généralement répandues. Je me bornerai donc à la description succincte de quelques-uns des bains et des sources d'Italie, qui figurent dans les classiques, et qu'employaient le plus les anciens Romains.

Plusieurs des bains jadis célèbres de l'Italie ont été si complètement détruits par des tremblements de terre, par des guerres, et par un abandon de plusieurs siècles, que l'on sait à peine aujourd'hui où ils se trouvaient jadis et de quelles eaux minérales on les alimentait, attendu que dans plusieurs endroits on voit, les unes près des autres, des sources très-différentes, sur la caractère desquelles les anciens écrivains ne nous ont rien laissé de certain. Je ne donnerai point pour positif ce qui ne l'est pas; et là où je me permettrai une conjecture, je tâcherai de la justifier brièvement, sans longues explications.

A. Des *sources froides, pauvrement minéralisées* parvinrent à une haute renommée, comme boisson et comme bains. De ce nombre étaient

1. Celles qu'on faisait arriver à *Rome* des montagnes voisines, par des aqueducs très-artistement construits,

telles que l'*Aqua Marcia*, *Tepula*, *Julia*, *Virgo*, *Appia*, *Augusta*, *Claudia*, *Alsietina*, qui, à l'exception de la dernière, étaient toutes sur la rive gauche du Tibre (1). De toutes ces grandes constructions, il ne reste de complet que l'aqueduc de l'Aqua Virgo (l'*Acqua Virgine*), qui est encore entier; elle amène l'eau de la source de *Trevi* (2), éloignée d'un mille et demi d'Allemagne de Rome, entre cette ville et Polestrina. L'aqueduc de l'*Aqua Marcia*, si estimée par son extraordinaire fraîcheur et par sa pureté, et avec laquelle les aqueducs de l'eau *Julia*, et celle, un peu plus tiède, de la *Tepula*, se réunissaient sans se mêler dans leur cours. *Strabon* (3) et *Pline* (4) prétendent à tort que l'aqueduc de l'Aqua Marcia, recevait la source de *Picoria* ou *Pitonia*, qui sortait des Apennins, au-delà du Lacus Fucinus (Lago di Celano) dans la province napolitaine de l'Abbruze

(1) *S. J. Frontini de aquæductibus urbis Romæ commentarius* ed. J. Poleni. Patav. 1722. 4.

(2) *Plinius* Hist. nat. lib. XXXI. cap. 25. not, *Brotieri*.

(3) Geogr. lib. V. p. 240.

(4) L. c. lib. XXXI. cap. 24.

Ultérieure. Cet aqueduc ne s'étendait pas aussi loin, mais soit sur terre soit sous terre, il se prolongeait dans cette direction pendant 7 milles d'Allemagne ([1]). L'*Aqua Claudia*, au cours de laquelle se joignait l'aqueduc de l'*Anio Novus*, surgissait, à environ 8 milles d'Allemagne au sud-est de la ville, de deux sources, *Fons Cœrulus* et *Curtius*, sur les *hautéurs de Simbruini*, peut-être dans les environs de Velletri ([2]). C'est la même eau que *Celsus* ([3]), sous le nom d'*Aquæ Sumbruinæ*), recommandait dans les grandes faiblesses d'estomac. L'*Aqua Marcia* et l'*Aqua Virgo* étaient les plus recherchées et considérées comme les plus efficaces, et Pline, dans son style classique, déplore que, de son temps, ces eaux publiques fussent détournées de la Ville, pour être conduites dans les villas des alentours: ,,Quamquam utriusque aquæ jam pridem Urbi periit voluptas, ambitione avaritiâque in villas ac suburbana detorquentibus publicam salutem.‟ Suivant

(1) *Frontinus* l. c. cap. 7. p. 33.

(2) *Frontinus* cap. 13. 14. Charte de Polenus Fig. IX, M. — Cfr. *Tacittus.* annal. lib. XI. cap. 13. et lib. XIV. cap. 22.

(3) De medicinâ lib. IV. cap. 5. p. 207.

la poétique description de *Martial* (1), cette eau était si claire et si transparente, qu'une baignoire de marbre blanc, qui en était pleine, paraissait vide:

Cruda, Virgine Marciâve mergi,
Quæ tam candida, tam serena lucet,
Ut nullas ibi suspiceris undas
Et credas vacuam nitere Lygdon.

D'après l'analyse de *P. Carpi* (2), l'*Acqua Virgine*, maintenant *Acque di Trevi*, ne contient dans 16 onces que 2,050 grains de parties fixes constituantes, une quantité prédominante de carbonate de soude et d'oxide de fer, et une très-petite quantité de chlornatrium, de sulfates de soude et de chaux, de carbonate de chaux, et une médiocre quantité de gaz acide carbonique libre.

Aquæ Auguriæ n'ont été mentionnées que par *Cœlius Aurelianus* (3), et recommandées comme bains fortifiants dans la faiblesse chronique de la vessie urinaire. Vu que dans le texte très-corrompu de cet auteur, on

(1) Lib. VI. epigr. 42.
(2) E. *Osann.* Darstellnng der bekannten Heilquelleu. Bd. III. Abth. 2. p. 1077.
(3) Morb. chron. lib. V. cap. 4. ed. *Amman.* Amstel. 1725. p. 576.

trouve encore plusieurs faux noms donnés aux eaux minérales, comme p. ex. *Aquæ Pantherinæ* au lieu de *Patavinæ*, *Tenariæ* au lieu de *Aenariæ*, *Caritanæ* au lieu de *Cæretanæ* etc., et considérant qu'il met sur la même ligne les *Aquæ Auguriæ*, sous le rapport de leur vertu fortifiante, et les eaux froides A. Cotiliæ, Nepesinæ et Albulæ, je suppose que sous ce faux nom, cet auteur voulait indiquer l'*Aqua Augusta*, citée plus haut.

2. *Aquæ Gabiæ* (1), entre Rome et Preneste (maintenant Polestrina), dans la ville de *Gabii*, qui n'existe plus, offraient des établissements très-fréquentés pour des cures d'eau froide (2). Une étendue considérable du terrein voisin était si creux et si mouvant, qu'il tremblait sous les pas des hommes et des chevaux (3).

3. *Aquæ Labanæ*, près de *Nomentum* (aujourd'hui *Mentana*), a *Riety*, l'une des Légations des États de l'Église, avaient des établissements pour la boisson des eaux et pour les bains (4).

(1) *Strabo* lib. V. p. 238.
(2) *Horat.* lib. I. epist. 15. v. 9.
(3) *Plinius* Hist. nat. lib. II. cap. 96.
(4) *Strabo* lib. V. p. 238.

4. *Aquæ Tarracinæ.* La ville de Tarracine, originairement *Trachina*, nommée aussi *Anxur*, était bâtie dans la Campanie, près du promontoire de Circée (Cap Circello), au sud des Marais Pontins, sur un rocher calcaire baigné par la mer (⁶). Terracine d'aujourd'hui est située un peu plus bas au pied de cette montagne dans la Légation papale de Frosinone. Quoique la contrée en soit malsaine, cet endroit, par ses charmants environs, et par ses magnifiques vues lointaines (d'un côté sur Rome, de l'autre sur le Vésuve), ainsi que par sa situation sur la Voie Appienne, était très-recherché et aimé des Romains.

Impositum saxis late candentibus Anxur.
Horat. lib. I. serm. 1.

O nemus, o fontes solutumque madentis arenæ
Litus et æquoreis splendidus Anxur aquis.
Martial. lib. X. epigr. 51.

Il y avait dans le voisinage, le bosquet, la source sacrée et le temple de la déesse de l'Italie *Feronia*

(1) *Strabo* lib. V. p. 231 et 233. — Plinius lib. III. cap. 9, — *Servii* scholium ad *Virgil.* Aeneid. lib. VII. v. 799. — *Porphyrionis* scholium in *Horatii* lib. I. serm. 5. v. 24.

(Junon, femme de Jupiter Anxur). Que Terracine ait eu jadis des établissements de bains très-considérables et très-célèbres, c'est ce que nous prouvent les vers suivants de Martial :

Nullæ sic tibi blandientur undæ,
Nec fontes Aponi rudes puellis,
Non mollis Sinnessa, fervidique
Fluctus Passeris, aut superbus Anxur,
Non Phœbi vada, principesque Bajae.

Lib. VI. epigr. 42.

Salutiferis candidus Anxur aquis.

Martial. lib. V. epigr. 42.

5. *Aquae Cutiliae* ou *Cotiliae*, entre l'ancienne ville de *Reate* et *Intercocreo* (1). L'endroit s'appelle aujourd'hui *Introdoca* d'*Acqua*, et est situé près de *Rieti*, dans la province napolitaine de l'Abbruze Ultérieure. Cette eau, qu'on employait médicalement et en boisson et en bains, était, suivant *Pline* (2), froide comme la glace ; promptement absorbée elle était mordante et très-salutaire à l'estomac, aux nerfs et à tout le corps.

(1) *Strabo* lib. V. p. 228.
(2) Hist. nat. lib. XXXI. cap. 6. — *Celsus* lib. IV. cap. 5. p. 207.

Selon lui, elle contenait ou un peu de soude ou du bitume (?), et la boisson de cette eau était purgative ([1]). *Caelius Aurelianus*, par contre, lui attribue une qualité alumineuse ([2]). On n'en connaît pas d'analyse moderne. Il est probable que l'action fortifiante de cette eau n'était due qu'à son excessive froideur. Maintenant, tout-à-fait négligée, elle tombe dans le *Vellino*, qui coule près d'elle ([3]).

6. *Aquae Nepesinae* ou *Nepete* (aujourd'hui *Nepi*), dans la Légation papale de Viterbe, ne sont mentionnées que par *Caelius Aurelianus* ([4]), qui les met au niveau des *Aquae Cotiliae*, par leurs effets salutaires dans la faiblesse d'estomac et autres maux de ce genre.

7. Les *Eaux potables de Syracuse* (aujourd'hui Siragosa), en Sicile ([5]) : *Temenitis* (aujourd'hui Fonte di Canali), *Archidemia* (F. Cefalino), *Magaea* (F. de la Madalena),

(1) L. c. lib. XXXI. cap. 32.
(2) L. c.
(3) *Osann* l. c. B. III. Abth. 2. p. 1138.
(4) Morb. chron. lib. III. cap. 2. p. 446 et lib. V. cap. 4. p. 576.
(5) *Plinius* l. c. lib. III. cap. 14. Nota *Harduini*.

Milichie (Lampismotta), *Cyane* (F. Ciane), également mentionnée par Ovide ([1]):

Inter Sicelidas Cyane celeberrima Nymphas,

et avant toutes, la source, si souvent chantée, d'*Aréthuse*, qui surgit près de la mer, et était jadis protégée par une digue contre ses flots: „*In hâc insulâ extrema est fons aquae dulcis, cui nomen Arethusa est, incredibili magnitudine, plenissimus piscium, qui fluctu totus operiretur, nisi munitione ac mole lapidum a mari disjunctus esset*" ([2]). Mais depuis long-temps les tremblements de terre l'ont mêlée avec la mer et couverte de limon.

B. *Sources chaudes peu minéralisées, ou dont les parties constituantes sont encore inconnues:*

1. Quelques sources thermales de l'île *Aenaria* (aujourd'hui Ischia), que les anciens buvaient, contiennent peu de parties minérales, ainsi que l'*Acqua Nitroli* ([3]) et autres.

(1) Metamorph. lib. V. v. 412.

(2) *Cicero* in Verrem orat. IV. cap. 53.

(3) *Osann* l. c. p. 1117.

2. *Thermae Caeretanae* ou *Apollinares* (et pour cette raison, nommés par Martial *Phoebi vada*), près de la ville de *Coere* (aujourd'hui Cerveteri), sur la rivière Eri dans la Légation papale de Civita Vecchia. Ces eaux, selon *Strabon* (1), étaient très-célèbres et fréquentées par les malades. *Caelius Aurelianus* (2) préconise aussi leurs vertus dans les faiblesses de nerfs et la paralysie. Je n'en connais pas encore d'analyse chimique.

3. *Thermae Segestanae* ou *Egestanae* (nommés aussi *Aegesteae*) en Sicile, dans le présent district de *Trapani*, donnaient, suivant *Strabon* (3), une eau buvable très-chaude. Maintenant, à peu près à l'endroit où était jadis, mais plus de nos jours, la ville de Segestæ, on trouve la source sulfureuse chaude d'*Alcamo* (4), qu'on ne saurait mettre au rang des eaux minérales indifférentes.

(1) *Strabo* lib. V. p. 220. — *Mercurialis* (Var. lection. lib. I. cap. 13), paraît convaincu que ces eaux étaient les mêmes qu'on connaissait de son temps sous le nom de *Aquæ Sitillanæ* (?).

(2) Morb. chron. lib. II. cap. 1. p. 361.

(3) *Strabo* lib. VI. p. 275.

(4) *Osann* l. c. p. 1150.

4. *Thermae Allianae*, sont vantés par *Galien* ([1]) autant que les thermes de *Brusa* et de *Lyceti*, à cause de leur eau *douce*. Je n'ai pu cependant déterminer l'endroit où ils se trouvaient. Les Romains comprenaient sous le nom de *Regio Alliana* la contrée située entre le Pô et le Tessin ([2]), par conséquent la partie orientale de là province d'Alexandrie, dans le royaume actuel de Sardaigne.

C. Parmi les nombreuses *sourc acidules* de l'Italie déjà connues aux anciens, on distinguait

1. L'*Acidula*, près de *Teanum Sidicinum* dans la Campanie ([3]), aujourd'hui Francolici près de *Tiano*, dans la province de Terra di Lavoro, du royaume de Naples, célèbres contre les affections calculeuses.

2. *Aquae Ciceronianae*, près de Puteoli, dans la campagne de Cicéron *Puteolum*, qu'il se plaisait à nommer son *Académie*, découvertes après sa mort, sur le rivage, entre la ville de *Puteoli* et le Lacus Avernus. Ces

([1]) Da sanitate tuenda lib. VI. cap. 9. p. 424.
([2]) *Plinius* l. c. lib. XIX. cap. 2.
([3]) *Plinius* lib. XXXI. cap. 5.

eaux chaudes étaient particulièrement salutaires pour les yeux. *Antistius Vetus*, qui succéda à Cicéron dans la possession de cette villa, et qui la restaura, fit faire par *Laureas Tullius*, affranchi de Cicéron, les vers suivants ([1]).

Quod tua Romanae vindex clarissime linguae,
Silva loco melius surgere jussa viret,
Atque Academiae celebratam nomine villam
Nunc reparat cultu sub potiore **Vetus**:
Hìc etiam apparent lymphæ non ante repertae,
Languida quae infuso lumina rore levant,
Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori
Hoc dedit, hac fontes cum patefecit ope,
Ut quoniam totum legitur sine fine per orbem,
Sint plures, oculis quae medeantur aquae.

C'est probablement une des sources acidules tièdes qu'on voit près de Pozzuoli.

3. „*Dimidia* vocata aqua in *Stabiano* agro" ([2]), est l'eau nommée maintenant *Acqua acidola* ou *Acetosella*

(1) *Plinius* lib. XXXI. cap. 2.
(2) *Plinius* lib. XXXI. cap. 5.



à *Castellamare* (1), et l'antique *Stabiae*, où Pline l'Ancien trouva la mort. C'est une eau acidule de 11 à 14° R., qui, d'après l'analyse de *Sementini*, *Vulpes* et *Cassola*, contient dans 16 onces d'eau:

Bicarbonate de soude	1,7812 gr.
,, ,, magnésie	0,5781 ,,
,, ,, chaux	2,8125 ,,
Sulfate de soude	3,0937 ,,
,, ,, magnésie	1,2031 ,,
Chlornatrium :	4,0750 ,,
Chlorcalcium	1,1112 ,,
Silicate unie avec le calcium, le magnesium et l'oxide de fer	0,6094 ,,
	15,2642 gr.
Gaz acide carbonique . . .	2,132 pouces cube.

Cette eau minérale, aujourd'hui, comme du temps de Pline, est très-salutaire, surtout dans les maladies calculeuses.

D. *Natrothermes.*

1. *Thermae Vesevinae*, recommandés par *Caelius Aure-*

(1) *Osann* p. 1091.

lianus (1) dans les paralysies, recevaient très-probablement leur eau minérale de la source nommée *Acqua Vesuviana Nunziante*, qui jaillissait entre Naples et Castellamare, au pied du Vésuve (ou Vesevus), près de *Torre del Annunciate*, dans le voisinage de laquelle source on voit encore les restes d'une antique fontaine et d'antiques bâtiments (2). La température de cette eau très-ferrugineuse et sentant un peu le pétrole, varie de 24—25, 4° R.

Ricci y a trouvé dans 16 onces:

Bicarbonate de soude	8,9062	gr.
,, ,, magnésie . . .	4,5000	,,
,, ,, potasse . . .	2,8750	,,
Sulfate de soude	0,9062	,,
,, ,, magnésie . . .	0,0467	,,
,, ,, potasse	3,0937	,,
Chlorcalcium	0,5078	,,
Chlortalcium	2,2265	,,
Carbonate de chaux	2,3437	,,
,, ,, d'oxidule de fer .	0,0412	,,

(1) Morb. chron. lib. II. cap. 1. p. 361.

(2) *Osann* l. c. p. 1096.

Chlorkalium	5,5000	„
Chlornatrium	1,3750	„
Phosfate de chaux	0,0156	„
Peroxyde de fer	0,1224	„
Silice	0,2969	„
Gaz acide carbonique libre .	10,1966	„

2. *Thermae Aenariae insulae* ou *Pithecusae*. Les deux îles *Aenaria* (auj. *Ischia*) et *Prochyta* (auj. *Procida*) sur le Promontoire de Misène, au nord du golfe de Naples, se nommaient les *Iles Pithecuses*. Les sources minérales chaudes alcalines (soude) de l'île Aenaria, furent déjà employées par les anciens Romains, comme boisson et comme bains, et avaient surtout un grand renom dans les affections calculeuses ([1]). Les eaux d'Ischia, qui appartiennent à cette classe, sont particulièrement l'*Acqua del Gurgitello* de 43 — 55° R., l'*Acqua del Bagno fresco*, 30—31, 5° R. et l'*Acqua della Rita*, 52—56° R. ([2]).

([1]) *Strabo* lic. V. p. 248. — *Plinius* lib. XXXI. cap. 5. — *Coel. Aurelianus* morb. chron. lib. V. cap. 4. p. 576.

([2]) *Osann* l. c. p. 1113, 1115, 1117.

E. *Eaux muriatiques et lacs de sel.*

1. Parmi les *eaux thermales de l'Ile Aenaria* (Ischia) appartiennent à cette classe: l'*Acqua di Cappone* 28° R. *A. del Bagno* ou *Bagni d'Ischia* 44 — 47° R. et *Acqua della regina Isabella* 26—40° R. (1).

2. À *Stabiae* (Castellamare) y appartient aussi l'*Acqua nuova del muraglione* 14—16° R. (2).

3. *Thermae Taurinae,* près de la ville étrurienne riveraine de *Centumcellae* (auj. *Civita Vecchia* dans l'État de l'Église) brièvement décrits par *Rutilius Claudius Numatianus* (3):

Ad Centumcellas forti deflexìmus austro.

— — —

Nosse juvat Tauri dictas de nomine thermas,
Nec mora difficilis millibus ire tribus.
Non illic gustu latices vitiantur amaro,
Lymphave fumifico sulfure tincta calet.
Purus odor mollisque sapor dubitare lavantem
Cogit, qua melius parte potantur aquae,

(1) *Osann* l. c. p. 1114, 1115. 1117.
(2) *Osann* l. o. p. 1091.
(3) Itinerarium v. 237 et suiv.

Credere si dignum famae, flagrantia taurus
Investigato fonte lavacra dedit,
Ut solet excussus pugnam praeludere glebis.
Stipite cum rigido cornua prona terit.

La source ici décrite, de 24° R., contient, selon *Morichini* ([1]) : chlornatrium, chlorcalcium, chlortalcium, sulfate de soude, sulfate de talc et de chaux, carbonate de chaux, silice et fer.

4. *Thermae Pisanae* ([2]), près de *Pise*, dans la vallée de l'Arno, du grand-duché de Toscane, sont encore aujourd'hui, et sous le même nom, suffisamment connus. Cette eau thermale est de 16 à 35° R., et le sel de cuisine y prédomine ([3]).

5. Les *célèbres lacs salés,* dans lesquels le sel de cuisine se cristallisait en grande quantité par la chaleur du soleil, étaient particulièrement le *lac près de Tarentum* (auj. *Tarante,* dans la Terre d'Otrante, royaume de Naples), lequel, selon Pline ([4]), se changeait pendant

([1]) *Osann* l. c. p. 1075.
([2]) *Plinius* lib. II. cap. 106 et lib. III. cap. 103.
([3]) *Osann* l. c. p. 910—925.
([4]) L. c. lib. XXXI. cap. 39.

l'été complétement en sel. Celui qu'on en retirait était très-pur, et particulièrement propre à l'usage médical ([1]); de plus, en Sicile le *Lacus Cocanicus*, à l'embouchure de la rivière Dirillo, district de Siragosa, et un lac près de la rivière *Gelas* (auj. Fiume salso, district de Caltanisetta) ([2]).

F. Dans la classe des *sources de sel de Glauber*, on doit compter :

1. Dans l'Ile *Aenaria* (Ischia) l'*Acqua di Citara* ([3]) avec une température de 37—42° R.

G *Sources ferrugineuses*.

1. *Aquae Clusinae*, dans le voisinage de la ville étrusque de *Clusium* ([4]), qui n'existe plus. Ce sont les sources minérales qu'on trouve près de *S. Casciano*, province toscane de Siena, dans la vallée de Paglia, près des frontières de l'État de l'Église. Leur température est de 22 — 37 ° R. Elles contiennent dans 16 onces d'eau, outre de très-petites quantités de sels de terre

([1]) *Plinius* lib. XXXI. cap. 41.

([2]) *Plinius* lib. XXXI. cap. 39.

([3]) *Osann* l. c. p. 1120.

([4]) *Strabo* lib. V. p. 226. — *Plinius* lib. III. cap. 8.

et neutres, 0,266 jusqu'à 0,533 gr. de carbonate d'oxidule de fer, et plusieurs de ces sources contiennent aussi beaucoup de gaz acide carbonique libre, ainsi qu'on peut le voir par les analyses de Giulj, qu'Osann (1) nous a communiquées en entier. L'affluence des malades auprès de cette source fut à son apogée, lorsque, sous l'empereur Auguste, la mode médicale des thermes-très-chauds se changea pour quelque temps, et qu'on passa à l'usage interne et externe des sources minérales froides et tièdes (2). On trouve également ici des fragments de colonnes, de statues, et des pavés de mosaïque, qui prouvent l'ancienne magnificence de cet endroit de bains.

2. „*Aquae caldae ferratae Milonis Gracchi* in Tuscia (3), salutaires dans les maladies de la vessie urinaire, et, pour cette raison, nommées aussi *Aquae vesicariae*. Rhodius pense que c'étaient les eaux minérales tièdes près de *Viterbe*, donc les *Termali Caje* dans l'État

(1) L. c. p. 1049—1055.
(2) *Horat.* lib. I. epist. 15.
(3) *Scribonius Largus* de compos. med. ed. *Rhodii*. Patav. 1655. cap. 146.

de l'Église, qu'on emploie encore maintenant avec succès dans les maladies des reins ([1]).

3. À *Stabiae* (Castellamare) les sources nommées *Acqua ferrata del Pozillo* ou *antica* (de 13—15° R.), et l'*acqua ferrata nuova* (13 — 15° R.), ont l'une et l'autre une portion considérable de sel de cuisine ([2]).

4. À *Puteoli* (Pozzuoli), la source nommée *Acque che bolle* ou *la Bolla* (45 — 55° R.), eau sulfureuse, si fortement imprégnée d'alun et de vitriol de fer, que la teinture de noix de galle, qu'on y mêlait, en faisait à l'instant de l'encre ([3]).

H. *Sources sulfureuses.*

1. *Aquae Albulae* ou *Albae*, près de Rome, sur la route de *Tibur* (Tivoli).

Itur ad Herculei gelidas quâ Tiburis arces,
Canaque sulfureis Albula fumat aquis.

Martial. lib. I. epigr. 13.

ainsi nommées, à cause de leur eau qui devient laiteuse après sa décomposition à l'air. Elles forment main-

([1]) *Osann* l. c. p. 1076.
([2]) *Osann* l. c, p. 1090 nt suiv.
([3]) *Osann* l. e. p. 1102.

tenant un groupe de *lacs solfatures*, dont la croûte de sédiment calcaire, dans une grande circonférence, si l'on marche d'un pas ferme, fait entendre des sons creux, et sentir un tremblement de tout le terrein [1]. C'est probablement le même terrein tremblant dont parle Pline, vu que la ville Gabii était voisine de l'Albula. Ces sources, outre le soufre, doivent contenir une grande quantité de chaux, vu que leur précipité s'opère beaucoup plus vîte que les thermes de Carlsbad ne forment leurs incrustations. Leur eau *froide* était, dans l'antiquité, employée comme boisson et en bains [2], et on en avait reconnu l'efficacité dans les accès de goutte [3], ainsi que dans la guérison des blessures et des ulcères [4].

2. *Thermae Passeris* - fervidi fluctus Passeris [5] sont peut-être les thermes sulfureux de *Montefiascone*, dans la Légation papale de Viterbe [6].

---

(1) *Osann* l. c. p. 1078.
(2) *Strabo* lib. V. p. 238.
(3) *Coel. Aurelian.* Morb. chron. lib. V. cap. 2. p. 562.
(4) *Plinius* lib. XXXI. cap. 6.
(5) *Martialis* lib. V. epigr. 42.
(6) *Osann* l. c. p. 1075.

3. *Thermae Vetuloniae* près de la ville étrurienne de *Vetulorium* (1), dont on a trouvé les ruines près de Vetuglia dans la forêt de Vetleta. C'est peut-être la faible source sulfureuse de *Bagno della Leccia* sur la Cornia, dans la province toscane de Siena, à la température de 28° R. (2).

4. *Thermae Senanae* (3), peut-être les sources sulfureuses de *Macereto* (Bagno del doccio) près de Siena, avec une température de 33° R.

5. *Thermae Patavinae* ou *Aponi* (*Abano* près de Padoue (4), les plus célèbres de tous ceux qu'on rencontre sur le penchant oriental des *Monts Euganiens*; ils jaillissent sur le plateau le plus élevé d'une large colline nommée *Montiron*, formée par les dépots calcaires d'une eau minérale, qui sourd de plusieurs ouvertures, avec un murmure intense et rhytmique, en

(1) *Plinius* lib. II, cap. 106.

(2) *Osann* l. c. p. 1064.

(3) *Coel. Aurelianus* morb. chron. lib. II. cap. 1. p. 361. — *Osann* l. c. p. 1017.

(4) *Plinius* lib. II. cap. 106 et lib. XXXI. cap. 32. — *Coel. Aurel.* morb. chron. lib. II. cap. 1. p. 361.

écumant et en jetant des vapeurs, ainsi que la décrivit Claudian, dans son beau poëme *Aponus* (v. 11.)

Alto colle minor, planis erectior arvis,
Conspicuo clivus molliter orbe tumet :
Ardentis fœcundus aquæ ; quâcunque cavernas
Perforat, offenso truditur igne, latex.
Spirat putre solum, conclusaque subter anhelo
Pumice limosas perforat unda vias.

— — —

In medio, pelagi late flagrantis imago,
Cœrulus immenso panditur ore lacus,
Ingenti fusus spatio : sed major in altum
Intrat, et arcanæ rupis inane subit,
Densus nube suâ, tactuque immitis et haustu,
Sed vitreis idem lucidus usque vadis.

L'eau minérale qu'on conduit dans les bains a une température de 58 à 69° R. L'épaisse vapeur qui en sort, entraîne mécaniquement avec elle, selon *Andrejewsky* [1], plusieurs des parties fixes de l'eau ; celles-ci couvrent le terrein desséché du Montiron d'une efflo-

(1) *Osann* l. c. p. 775.

rescence saline, partie pulvérulente, partie cristalline. Le gaz qui se dégage de l'eau minérale, consiste, d'après les expériences d'Andrejewsky, d'azote, de gaz acide carbonique et de gaz hydrogène sulfuré. Les parties fixes, selon le même chimiste (1831), sont sur 16 onces d'eau :

Chlornatrium	23,0725	gr.
Chlorcalçium	0,9000	„
Chlormagnesium	0,7700	„
Chlorate de fer	0,1560	„
Jode-calcium, jode et brom-magnesium	traces.	
Sulfate de chaux	4,7941	„
Magnesia	0,7334	„
Terre argileuse	0,5000	„
Oxidule de fer	0,1000	„
Terre siliceuse	1,1230	„
Substance organique azotique . .	0,6100	„
Une autre substance organique .	0,3270	„
Perte	0,0137	„

D'après leur composition spéciale, les eaux minérales d'Abano pouraient avec le même droit être comptées parmi les sources muriatiques et ferrugineuses.

Elles agissent principalement sur le système reproducteur, comme dissolvantes, résolvantes, et en même temps excitantes, stimulantes, et fortifiantes. Chose très-remarquable, c'est que dans l'antiquité, les jeunes filles de cet endroit de bains si fréquenté, étaient renommées pour la sévérité de leurs mœurs. Elles n'évitaient pas seulement les baigneurs mais les bains chauds eux-mêmes, comme très-dangereux pour elles : *fontes Aponi rudes puellis*. C'est pourquoi le malin *Martial* (1), en recommandant au lecteur ses peu chastes poêmes, dit :

Tu quoque nequitias nostri lususque libelli
Uda puella leges, sit Patavina licet.
Erubuit posuitque meum Lucretia librum ;
Sed coram Bruto, Brute recede, leget.

6. *Thermae Statyellorum*, ou *Statellorum*, près de la ville municipale romaine *Statyella* en Ligurie (2). Ce sont maintenant les sources salines sulfureuses près d'*Acqui*, dans la division d'Alexandrie du présent royaume de Sardaigne, avec des restes d'antiques aque-

(1) Lib. XI. epigr. 16.
(2) *Strabo* lib. V. pag. 217. — *Plinius* lib. III. cap. 7.

ducs. Ces bains sont encore aujourd'hui très-fréquentés et pourvus de bons établissements. D'après l'analyse de Mojon (1808) (1), cette eau, outre le gaz hydrogène sulfuré libre, contient dans 16 onces d'eau :

Chlornatrium	10,900 gr.
Chlorcalcium . . , ...	2,411 „
Chaux hydrothionique . . .	2,299 „

La température des sept sources est du 31—41° R.

7. *Thermae Sinuessanae*, près de la ville de *Sinuessa* dans la Campanie (2), dont on voit encore les ruines près du château *Rocca di Mondragone*, dans la province de Naples. Les sources en sont, dit-on, sur le rivage de la mer près de la tour nommée Torre di Bagni, et de l'église S. Maria a Candara. Ces thermes, qui paraissent sulfureux, tièdes et doux, étaient renommés dans l'antiquité contre la stérilité des femmes et la mélancolie des hommes (3); l'empereur Claudius en fit usage pour le rétablissement de sa santé (4).

(1) *Osann* l. c. p. 847.

(2) *Strabo* lib. V. p. 234.

(3) *Plinius* lib. XXX. cap. 4.

(4) *Tacitus* annal. lib. XII. cap. 66.

8. ***Thermae Bajanae***, dans l'endroit de bains ***Bajae***, près de ***Puteoli***, dans le voisinage du ***Cap de Misène***, sur le côté septentrional du Golfe de Naples, et séparé seulement de la ville de ***Cumae***, située hors de ce golfe, par une petite langue de terre ([1]). Cet endroit était célèbre autant par sa beauté grandiose, qui fit dire à Horace (lib. I. epist. 1. v. 83.)

Nullus in orbe sinus Bajis praelucet amœnis,

que par ses sources chaudes gazeuses, dont les étuves sèches (Laconica) étaient magnifiquement organisées, et où l'on descendait par des conduits souterrains ([2]). Quelques-unes de ces sources lançaient du fond de la mer leurs vapeurs gazeuses, comme celles sur lesquelles ***Licinius Crassus*** avait établi ses bains ([3]). Par les tremblements de terre et l'abandon, le plus grand nombre de ces Laconica, excepté quelques restes insignifiants, sont depuis long-temps détruits ; mais les sources gazeuses, soit les ***Fummarole***, c'est-à-dire, celles au fond desquelles l'eau minérale très-

(1) *Strabo* lib. V. p. 243.
(2) *Celsus* lib. II. cap. 17. p. 93.
(3) *Plinius* lib. XXXI. cap. 2.

chaude se montre, soit les *Mofete* ou fentes de rochers, d'où sort le gaz seul, sans eau visible, existent encore aujourd'hui. Les corridors et les voûtes qui y conduisent, nommés par les Romains *Myrtela* (1) et aujourd'hui *Stufe*, soit par le gaz qui les traverse, soit par la chaleur souterraine de ce terrein volcanique, atteignent, en s'approchant des sources gazeuses, une température de 19 jusqu'à 30 ° R.; quelques-unes même sont rechauffées jusju'à 60 ° R. Le gaz lui-même, mêlé à la vapeur aqueuse, est composé en grande partie de gaz hydrogène sulfuré, et d'une faible quantité de gaz acide carbonique, qui n'est point nuisible à l'économie animale. Quelques mofetes, qu'on évite avec raison, répandent aussi des vapeurs arsenicales. Le température des gaz, à l'endroit de leur émanation, s'élève de 40 à 75 ° R. A l'entour de ces orifices les parois des rochers, ainsi que plusieurs endroits plus élevés de la muraille, sont couverts de couches d'une efflorescence saline friable et grisâtre, composée

(1) *Acronis* Scholion in *Horat.* lib. I. epist. 16. v. 5. „Quasi mortueta qnod omnes animae mortuorum inde inferos petere credantur.

principalement de sulfate de chaux et d'alumine, et en moindre quantité, de carbonate de soude, d'une quantité étonnante d'oxidule de fer, d'un peu de silice et de cristaux de soufre ([1]). Ces bains étaient jadis ornés de plusieurs temples et palais magnifiques, et tenaient à la ville de *Cumae* par un passage souterrain, qui traversait la promontoire.

9. ***Thermae Puteolanae,*** à ***Puteoli,*** (auj. ***Pozzuoli,*** près de ***Bajae***, à l'est, sur le golfe de Pozzuoli), très-ressemblants aux thermes sulfureux de Bajæ, que nous venons de décrire ([2]). Vers la mer se trouve le *lac d'Averne*, jadis joint à la mer, mais qui plus tard en fut séparé par l'élévation volcanique du fond de la mer; plus dans l'intérieur du pays se trouve le *Lacus Anianus* (L. Aguano) avec la source si connue de la *Grotte du chien*, et les sources des gaz sulfureux, qui sortent du rivage (*Stufe di san Germano* ou *Giacomo*; puis la vaste vallée sulfureuse: *Campi Phlegraei* (solfatare), riche en cristaux de soufre et en crevasses, d'où s'élèvent d'épaisses vapeurs sulfureuses.

([1]) *Osann* l. c. p. 1104—1109.

([2]) *Strabo* lib. V. p. 348.

Sur la route de Puteoli à Naples passait jadis un tunnel, long de plusieurs stades, et si large, au travers de la montagne, que deux attelages de bêtes de trait (Ζευγεια) pouvaient aisément passer l'un à côté de l'autre [1].

10. *Thermæ Stabianæ*, dans la ville de *Stabiæ* (Castellamare, sur la côte méridionale du Golfe de Naples), qui, détruits par Sylla, étaient, du temps de Pline, presque changés en villa [2]. C'est ici que surgit, outre les sources acidules, muriatiques et ferrugineuses, déjà mentionnées, une source tiède, sulfureuse et très-riche en sel de cuisine, nommée *Acqua sulfurea del Muraglione*, de 14° jusqu'à 16° R. [3]. Il existait à Stabiæ, du temps de Galien [4], et encore du temps de *Symmachus* [5], un très-célèbre *établissement pour les cures de lait.* Le premier le décrit un peu plus en détail, donne des renseigne-

(1) *Strabo* lib. V. 246.

(2) *Plinius* lib. III. cap. 9.

(3) *Osann* l. c. p. 1091.

(4) Method. med. lib. V. cap. 13. ed. *Kühn* Tom. X. p. 363.

(5) Lib. VI. epist. 17.

ments pour la formation de pareils établissements, et raconte l'histoire d'un malade guéri de phthisie trachéale par ce moyen.

11. Les *sources de gaz sulfureux près du lac Amsanctus* (Lago di Amsancto, principauté ultérieure dans le royaume de Naples), autrefois une caverne, qui répandait des émanations mortelles, dans une vallée sombre, à côté d'un temple de la déesse *Mephitis* (1). C'est de là que provient la dénomination moderne de *Mofète*, donnée aux grottes gazeuses. La source d'Amsanctus forme aujourd'hui un petit lac, fort agité par le gaz hydrogène sulfuré.

Amsancti vallis. *Densis hanc frondibus atrum*
Urget utrinqae latus nemoris, medioque fragosus
Dat sonitum saxis et torto vertice torrens;
Hic specus horrendum, sævi spiracula Ditis,
Monstratur, ruptoque ingens Acheronte vorago
Pestiferas aperit fauces.

Virgil. Aeneid. lib. VII. v. 565.

12. *Thermæ Himerenses* (2), près de la ci-devant ville

(1) *Plinius* lib. II. cap. 95.
(2) *Ptolomæus* Geograph. lib. III. cap. 4.

d'*Himera*, sur la côte septentrionale de la Sicile (auj. *Thermini*, dans la province de Palerme.) Déjà du temps de Strabon (1) cette ville était réduite à l'état d'un simple village, et ses eaux salines sulfureuses, autant qu'on peut en juger par les analyses, très-différentes les unes des autres, ont une température de 37—45° R. (2).

13. *Thermæ Selinuntinæ* (3), près de la ville de *Selinus*, sur la côte méridionale de la Sicile, déjà détruite dans les guerres puniques, donnaient, suivant Strabon, une eau chaude minérale salée. Ces sources sont aujourd'hui les *thermes sulfureux de Sciacca*, non loin des ruines de l'ancienne Selinus dans la province de Trapani, dont la plus chaude des sources (45° R.) se nomme encore aujourd'hui *Salsa di Strabone* (4):

14. *Thermæ Liparæ insulæ* (5), dans l'île nommée aujourd'hui *Lipari*, la plus grande des Iles Lipariennes

(1) *Strabo* lib. VI. p. 272.
(2) *Osann* l. c. p. 116.
(3) *Strabo* lib. VI. p. 275.
(4) *Osann* l. c. p. 1144.
(5) *Strabo* lib. V. p. 248.

sur la côte septentrionale de la Sicile, ne donnent actuellement que des émanations de gaz hydrogène sulfureux, telles que l'*Orgue d'Acolus*, et la *Stufa* ou *Bagno secco di* S. *Calogero*, et aussi un peu d'eau minérale alcaline (soude), telle que le *Bagno di S. Calogero* (1). L'eau de cette source, à 34°R., n'a qu'une faible odeur hépatique; c'est pourquoi *Athenæus* (2) range nommément les thermes de Lipara parmi ceux qui donnent une eau minérale douce (potable).

Les bains furent dès la plus haute antiquité en usage chez les Romains. Il est probable qu'ils durent la première amélioration des leurs, comme celle de tant d'autres institutions et usages, aux Étrusques, chez lesquels le bain faisait partie des exercices religieux. On prétend que *Lucius Tarquinus Priscus*, élu roi de Rome, fils d'un exilé corinthien, mais né et élevé en Étrurie (3), ordonna à Rome les jeux gymnastiques et fonda le premier Cirque. On lui

(1) *Osann* l. c. p. 1154.
(2) Dei pnoseph. lib. II. p. 5.
(3) *Livius* lib. I. cap. 34.

attribue aussi l'établissement des premiers canaux souterrains pour l'écoulement des eaux stagnantes des environs de Rome vers le Tibre. Après la conquête de la Grande Grèce, pays riche du midi de l'Italie, il est probable que les Romains s'instruisirent encore mieux de tout ce qui concernait les bains. Néanmoins leurs propres établissements balnéaires restèrent dans un état excessivement simple et modeste jusqu'à la fin des guerres puniques. Ce fut avec respect et étonnement que *Sénèque* (1) entra dans le bain mesquin, petit et obscur de *Scipion l'Africain*, à *Linternum* près de Cumæ en Campanie, et se sentit porté à d'intéressantes comparaisons des moeurs de son temps et du temps de ce grand homme. L'eau pure et propre manquant à Rome et dans ses environs, il était impossible d'établir des *maisons de bains publics*, avant d'avoir construits de grands aqueducs. Le plus ancien aqueduc (*Aqua Appia*) de Rome était dû au censeur *Appius Claudius*, l'an 441 de la fondation de la ville (2), et celui qui suivit, l'an 608, au préteur

(1) Epist. ad Lucilium 86.

(2) *Livius* lib. IX. cap. 29. — *Froutinus* l. c. cap. 5.

G. Marcius Rex (1). Dans les premiers temps, c'étaient, d'après le témoignage de Sénéque, des hommes des plus illustres familles de Rome, les Caton, les Fabius, les Cornélius et autres, qui, en leur qualité d'édiles et de censeurs, avaient la surveillance personnelle des bains publics, de l'entrée du peuple dans les bains, de la propreté de l'établissement, et qui déterminaient, en y plongeant leur main, la température que devait avoir l'eau du bain. Lorsque, dans la dernière époque de la république et sous l'empire, le luxe et le goût de la magnificence règnaient parmi les Romains, ce furent particulièrement des médecins grecs, établis à Rome, qui y introduisirent, qui développèrent dans toutes ses minuties, et raffinèrent à l'excès la méthode grecque de se baigner. Sous ce rapport, *Asclépiade* de Bithynie les surpassa tous (2). Savant et connaissant bien le monde, spirituel et éloquent, il sut captiver les Romains les plus distingués du temps du grand Pompée, par ses explications lumineuses et conséquentes de la doctrine corpusculaire, appliquée à la

(1) *Frontinus* l. c. cap. 7.
(2) *Plinius* lib. XXVI. cap. 7. 8.

médecine; et les riches débauchés, par son dédain de toutes les médecines énergiques et désagréables, surtout des vomitifs, des purgatifs et des sudorifiques, par la recommandation des formes de bain les plus variées, par de douces frictions et des exercices corporels, par l'usage bien réglé du vin et de l'eau froide.

Le crédit des bains chauds et des sudorifiques se soutint encore long-temps après, et l'empereur Auguste lui-même, par l'abus de ces bains continués avec persévérance dans une affection rhumatique, tomba dans un épuisement, qui mit sa vie en danger, lorsque le médecin grec Antonius Musa, appelé auprès de lui, lui fit suivre un tout autre traitement, et, à l'étonnement général, eut le bonheur de rétablir la santé du monarque (1) par des bains et des affusions froides, et par la boisson de l'eau froide. Cette guérison lui valut de grandes recompenses non seulement de l'empereur, mais du sénat romain, qui l'éleva à l'ordre équestre, et fit placer sa statue dans le Temple d'Esculape. La conséquence de cette remarquable cure fut que, pendant un

(1) *Suetonius* vit. Aug. cap. 81. — *Dio Cassius* lib. LII. cap. 30. — *Plinius* lib. XXIX. cap. 5.

certain temps, les Romains évitèrent l'usage des eaux thermales, et se jetèrent sur les divers établissements d'eau froide, qu'on trouvait dans plusieurs endroits de l'Italie, apostasie sur laquelle *Horace* (1) plaisante à sa manière :

Nam mihi Bajas
Musa supervacuas* Antonius *et tamen illis
Me facit invisum, gelidâ cum perluor undâ
Per medium frigus. Sane myrteta relinqui,

(1) Lib. l. epist. 15. „Car Antonius Musa me dispense de l'usage des bains chauds de Baja, et m'y rend odieux, vu que, au milieu du froid, je me fais jeter de l'eau à la glace sur le corps. Sans doute que la communauté soupire, quand elle voit abandonner et mépriser ses bains sulfureux, dont l'on dit qu'ils chassent la maladie des tendons, et qu'elle est extrêmement mécontente des malades, qui se hasardent à exposer leur tête et leur estomac aux sources Clusines, qui se rendent à Gabii et dans un pays froid. Il faut changer d'endroit, et éperonner son cheval quand il passe devant des hôtelleries bien connues. Le cheval tombe :“ Où veux-tu aller?“ — „Ni à Cumæ ni à Bajæ! répond le cavalier de mauvaise humeur, avec la bride gauche; mais l'ouïe du cheval est dans sa bouche, pleine du mors.“

Dictaque cessantem nervis elidere morbum
Sulfura *contemni, vicus gemit, invidus ægris*
Qui caput et stomachum supponere fontibus audent
Clusinis, Gabiosque petunt et frigida rura.
Mutandus locus est, et diversoria nota
Præteragendus equus. Quo tendis! Non mihi Cumas
Est iter aut Bajas læva stomachosus habenâ
Dicit eques, sed equi frænato est auris in ore.

Cette phrénésie ne dura pas très-long-temps. L'assertion de *Dio Cassius*, que les cures d'eau froide perdirent de nouveau leur renom, lorsque Marcellus, fils adoptif de l'empereur, mourut, en conséquence du même traitement employé par Musa, est, à la vérité, refutée depuis long-temps [1]; cependant d'autres cas malheureux, dûs à l'abus de cette méthode, ne purent guère passer inaperçus. Déjà, sous l'empereur Néron, on eut à déplorer l'extrême opposé, savoir l'abus des bains très-chauds, tandis que dans le même temps, d'autres, d'après les instruc-

(1) S. *Ch. Crellii* Dist. de Antonio Musa et *Ch. Rose* Diss. de Augusto contraria medicinâ curato in *Ackermanni* opusc. ad med. hist. pertin. Norimb. 1797. — *Bianconi* Sendschreiben über Celsus. Leipzig 1781. p. 35 et 51.

tions d'un certain *Charmis* (1), se baignaient à froid, même en hiver, et se plongeaient dans les lacs. C'étaient de téméraires expériences, faites pour la plupart par des charlatans et des profanes ignorants, dont les résultats scientifiques et pratiques ne furent pas perdus pour les médecins calmes et prudents. On apprit à connaître le bien et le mal que pouvaient faire les méthodes les plus opposées, et à les employer sur des principes plus sages et avec la circonspection nécessaire. On avait aussi surmonté l'aversion générale de boire méthodiquement les eaux minérales, et en maintes occasions de reconnaître dans leur usage interne des vertus qu'on ne leur avait pas même soupçonnées.

Les préceptes de *Celsus* (2) pour l'usage thérapeutique de l'eau et des bains, sont pour la plupart empruntés d'Hippocrate et d'Asclépiade. C'est au dernier qu'appartient ce qu'il dit de l'effet fortifiant et excitant de l'usage interne et externe de l'eau froide dans la

(1) *Plinius* hist. nat. lib. XXIX. cap. 5.

(2) De medicina lib. I. sap. 3. p. 25. 34. — lib. III. cap. 17. p. 93 et 94. — cap. 18. p. 99. — cap. 29. p. 106. — cap. 30. p. 107 — lib. III. cap. 6. p. 130.

faiblesse de l'estomac (1), dans les congestions chroniques de la tête (2), dans la léthargie (3), et de l'emploi méthodique des bains tièdes dans les fièvres intermittentes (4).

Archigenes (sous le règne de l'empereur Trajan) est nommé comme le premier qui distingua et fixa les effets salutaires des eaux minérales d'après leurs qualités *chimiques*; mais on trouve déjà dans Pline (5) une distinction semblable de leurs qualités chimiques et de leurs effets curatifs, et Hippocrate (6) même avait déjà énuméré toutes les parties constituantes, la plupart hypothétiques, des eaux minérales naturelles, d'après lesquelles Archigenes tâcha de les distinguer. On ne peut guère croire par conséquent qu'il ait fait lui-même des recherches chimiques, qui aient servi de base à sa division des eaux minérales. Comme représentation des idées

(1) l. c. Lib. I. cap. 2. p. 22.
(2) Lib. I. cap. 4. p. 35.
(3) Lib. III. cap. 20. p. 159.
(4) Lib. II. cap. 17. pt 93.
(5) Hist. nat. lib. XXXI. cap. 32.
(6) De aëre, aquis et locis. cap. 13.

qui prévalaient de son temps sur la nature chimique et sur les vertus curatives de ces eaux, la classification qu'il en fait est dans tous les cas remarquable, mais encore à cet égard n'est-elle point complète, et il passe sous silence diverses propriétés médicales, qui dans l'antiquité avaient déjà été reconnues. De même qu'Hippocrate, Archigenes ([1]) attribue à toutes les eaux minérales sans distinction des effets desséchants, et à quelques-unes, de plus, des effets fortement échauffants; (et aux autres, surtout à celles qui contenaient de l'alun et du cuivre), il attribue aussi des effets astringents. Les sources, qui contenaient de la soude et du sel de cuisine étaient, suivant lui, particulièrement bienfaisantes pour la tête, et guérissaient les fluxions de poitrine, les glaires de l'estomac, l'hydropisie et les enflures de tout genre. Cette dernière indication, beaucoup trop générale, fut limitée par *Antyllus* ([2]) aux enflures œdémateuses; cependant, selon Pline ([3]), l'eau de mer, qui appartenait à cette classe, était employée avec un succès marqué contre les enflures de divers organes glandulaires.

([1]) Aëtii Tetrabibl. l. serm. 3. cap. 167.
([2]) *Oribasii* collect. lib. X. cap. 3.
([3]) Hist. nat. lib. XXXI. cap. 33.

Et tumidos testes Nereia lympha coercet.

Serenus Sammonicus. v. 35.

Les effets distingués des sources d'Ischia, et de plusieurs autres, qui contenaient de la soude et du sel de cuisine, contre les affections goutteuses et calculeuses, étaient, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, déjà connus long-temps avant Archigenes, qui n'en fait aucune mention. Les *eaux alumineuses* (au nombre desquelles les anciens en plaçaient plusieurs, qui ne contenaient pas la moindre trace d'alun, mais une portion considérable de fer et de chaux), étaient, suivant Archigenes, particulièrement efficaces dans les hémorragies, les hémorroïdes et la menstruation trop abondante, dans la propension à l'avortement, les vomissements fréquents, les diarrhées, les sueurs affaiblissantes, la faiblesse de digestion, les enflures des mollets et les varices. Les *eaux sulfureuses* passaient pour ramollir les tendons (donc pour guérir les contractions), calmer les crampes, purifier la peau, par conséquent, pour être utiles contre la gale, les éruptions chroniques de la peau et les ulcères, la goutte, les endurcissements de la rate, la faiblesse du foie et de la matrice, mais, par contre, pour déranger et affaiblir la

digestion. Quant aux *sources bitumineuses*, il prétend qu'elles affectent la tête, troublent les sens ; qu'elles échauffent ensuite et qu'avec le temps, elles amollissent la matrice, la vessie et les gros intestins. Les *eaux cuivreuses* sont, suivant lui, très-utiles dans les maux de la bouche, des amygdales, de la luette et des yeux ; les *eaux calybiées* sont spécialement salutaires dans les maux de l'estomac et de la rate. Les *eaux acidules*, dont les effets enivrants et diurétiques étaient déjà connus à Strabon et à Pline, ne sont pas mentionnées par Archigenes.

Hérodote, contemporain d'Archigenes, et, ainsi que lui, disciple d'Agathinus, donne des règles très-sages pour la boisson des eaux et pour les bains, très-ressemblantes à celles qui sont encore en usage de nos jours (1).

Tandis que les *Méthodistes* employaient les bains froids et les bains chauds sous les formes les plus variées, comme bains de siège, natation, douches (*aquarum illisio* ou *cataclysmus*), bains d'affusion (*aquarum ruinæ*), etc., outre les bains de vapeur sèche et les bains de soleil (*heliosis*) dans les grandes faiblesses de nerfs, et dans

(1) *Oribasius* Collect. lib. X. cap. 5.

divers maux chroniques opiniâtres, comme moyen altérant (*metasyncrisis*) ([1]). Galien, de son côté, se rapprochait de nouveau des principes modérés d'Hippocrate, et donnait en général la préférence aux bains frais et tièdes. La sévère et juste condamnation qu'il prononce contre l'usage devenu à la mode de son temps, de plonger les nouveaux-nés dans l'eau très-froide, à l'occasion de laquelle on citait l'exemple des Allemands, nation si admirée par sa haute taille et sa force corporelle, ainsi que par son courage héroïque, il dit ([2]): „Je n'ai écrit mon livre ni pour les Germains, ni pour d'autres peuples grossiers et barbares, non plus que pour les ours et les sangliers, ni pour d'autres animaux sauvages, mais pour les Grecs, et pour ceux qui, quoique d'origine barbare, suivent cependant la culture de l'esprit grec. En effet, lequel d'entre nous pourrait tolérer qu'on conduisît à la rivière un enfant encore chaud du ventre de sa mère, et là, comme un fer rouge, le plonger dans l'eau froide, pour *mettre à l'épreuve* la force de sa constitution? Chacun sait qu'une pareille expérience, si même l'enfant la sup-

([1]) *Cæl. Aureliauus* morb. chron. lib. l. cap. 4. p. 307. 312. lib 1. cap. 1. p. 361, etc.

([2]) De sanitate tuenda lib. 1. cap. 10. ed. *Kühn* Tom. VI. p. 51.

porte sans détriment, peut prouver sa force innée et même l'augmenter; mais on saurait tout aussi peu se dissimuler que l'enfant, lorsque sa chaleur naturelle est comprimée par le froid, peut à l'instant être anéanti. Quel est l'être raisonnable, s'il n'est pas un sauvage ou un Scythe, qui risquera une pareille épreuve, dont la mauvaise réussite ne peut avoir d'autre suite que la mort, et qui, dans le cas le plus heureux, ne présente aucun avantage. Pour un baudet ou pour tout autre bête de somme, il peut être avantageux d'avoir un dos fort et dur, insensible au froid et aux douleurs, mais à quoi bon tout cela pour une créature humaine? La peau la plus épaisse et la plus dure est-elle toujours la meilleure? Transpirera-t-elle aussi bien qu'une autre qui conserve une mollesse modérée et une souplesse convenable?" Les cures qu'on nommait d'*endurcissement* ont par conséquent leurs justes bornes.

Les *maisons de bains* romaines, surtout du temps des empereurs, étaient en général bâties et organisées à la Grecque, mais elles surpassaient leurs modèles en magnificence et en grandeur, ainsi que par la variété des appareils. Encore aujourd'hui on en admire les restes comme des chefs-d'œuvre d'architecture. Parmi les plus grands

et les plus beaux de Rome étaient les *Thermes d'Agrippa*, qui les fit construire, et qui par son testament les laissa à l'usage gratuit du peuple ; les *thermes de l'empereur Néron* étaient tellement organisés qu'on pouvait non-seulement y conduire l'eau d'un bain ordinaire, mais l'eau sulfureuse d'Albulæ, et l'eau de mer ([1]).

Quid Nerone pejus?
Quid thermis melius Nerionanis?
Martial. lib. VII. epigr. 34.

Ces thermes furent nommés dans la suite *Thermæ Alexandrinæ*, parce qu'ils furent agrandis et pourvus d'un nouvel aqueduc par Alexander Severus. L'empereur *Hadrien* ne renouvela pas seulement les thermes d'Agrippa, mais il y ajouta de nouveaux bains. Il y introduisit une meilleure police, et défendit sévèrement, entre autres, l'abus des bains communs des deux sexes, porté à de si incroyables excès dans les Bains de Rome, que les poètes satyriques de ces temps-là en flétrirent à jamais la mémoire. L es *Thermae Vespasianae, Titianae* et *Trajanae* (nommés aussi *Domitianae*), les *Thermae Antoninianae* et *Dioclesianae* et *Constantini*, présentent

([1]) *Suetonlus* in vita Neronis. cap. 31.

encore aujourd'hui les plus beaux et les plus grands monuments de l'antiquité. Plusieurs particuliers érigèrent aussi à Rome des maisons de bains publics, qui, quoique moins colossales que celles des empereurs, leur étaient peu inférieures en beauté et en élégance, surtout celles de *Claudius Etruscus*, que *Martial* (1) et *Papirius Statius* (2) chantèrent.

L'ameublement intérieur de ces bains se composait ordinairement des pièces suivantes. Au milieu du bâtiment carré au rez de chaussée était la chambre à chauffer (*hypocaustum*), d'où partaient des tuyaux qui répandaient la chaleur dans toutes les chambres; au-dessus de ce chauffoir se trouvait une chambre (*vasarium*), avec trois chaudrons superposés l'un à l'autre. Le chaudron *supérieur* recevait son eau froide d'un réservoir plus grand (*castellum*), rempli par un aqueduc. Du chaudron supérieur l'eau coulait dans le chaudron du *milieu*, et après s'être attiédie, elle passait dans le chaudron *inférieur*, ou elle se rechauffait tout-à-fait. De chaque chaudron, des tuyaux, munis de robinets (*epistomia*), conduisaient dans les chambres à

(1) Lib. VI. epigr. 42.
(2) Silvarum lib. I. carm. 5.

bains des deux divisions du bâtiment, dont l'une était destinée aux hommes, l'autre aux femmes. On y trouvait des bassins de métal ou de pierre (*solium*), entourés d'une balustrade (*pluteus*) et d'un corridor (*schola*), et pourvus d'un siège (*sella*) pour les baigneurs, et l'on pouvait à volonté les remplir d'eau froide, tiède ou chaude. Les grands bassins balnéaires, où l'on pouvait aussi nager, s'appelaient *piscinae*. Près de la chambre de chauffage, on trouvait dans chaque direction un bain sec à suer (*laconicum*). Ce bain était rond et voûté, et avait au milieu du plafond un trou (*lumen*), qu'on pouvait fermer avec une plaque d'airain (*clypeus*), et tenir clos ou ouvert, en en abaissant ou en en soulevant le couvercle, pour augmenter ou diminuer à volonté la chaleur du bain à suer. Un peu plus loin de la chambre de chauffage était le bain chaud (*caldarium*) et le bain tiède (*tepidarium*), avec des chambres intermédiaires où l'on séchait la transpiration. Le pavé des chambres à bain était chauffé par l'air chaud, qui émanait de l'hypocaustum, et passait les espaccs inférieurs. *Balineae pensiles*, introduits par *Sergius Orata*, étaient probablement des tuyaux conducteurs, fixés au-dessus de la baignoire, desquels l'eau rechauffée sortait en fins

rayons et arrosait le corps du baigneur [1]. La maison de bains renfermait, de plus, des chambres pour se déshabiller (*apodyteria*), des chambres d'onction (*alæothesia*), et des chambres où l'on trouvait une variété d'instruments pour se frotter et se vergeter (*frictoria.*) Les chambres à bains étaient éclairées par de grandes fenêtres à vitraux, et tellement disposées que le baigneur y jouissait de la

(1) Les savants disputent encore sur la construction des *balineæ pensiles.* D'après les descriptions équivoques de *Vitruve* et de *Palladius,* on devrait croire que c'étaient des chambres à bains, dont le pavé était chauffé par des tuyaux de chaleur, qui partaient de l'hypocaustum. On ne comprend pourtant pas aisément pourquoi cette utile disposition des bains put mériter la critique de Pline, qui rejette les Balineæ pensiles, parce qu'ils ne servaient qu'à favoriser la mollesse des Romains, et à stimuler voluptueusement leurs sens. — *Sénéque* parle d'un conduit spécial de l'eau du bain, qui se répand en fins rayons sur le corps du baigneur et lui cause une sensation très-agréable. Telle est l'opinion des anciens eux-mêmes. Si *Mercurialis* (dans son *Ars Gymnastica*) dit que les Balineæ pensiles sont des baignoires mobiles, qu'on peut avancer et reculer (opinion admise aussi par *Vetter*, qui s'appuie à cet egard sur Mauthner) ce n'est après tout qu'une simple supposition.

plus belle vue. Les murs étaient ornés des marbres les plus précieux, d'onyx, de mosaïques d'un grand art, d'or et de pierres précieuses; les pieds même les foulaient: „Eo deliciarum pervenimus ut nisi gemmas calcare nolimus“ (1). Les conduits d'eau et les robinets de plusieurs bains étaient d'argent, et le pavé incrusté d'argent. Dans les niches des chambres à bains, dans les salles à colonnes qui entouraient ce bâtiment égal au plus beau palais, on voyait des statues des plus grands maîtres de l'antiquité. C'est ainsi qu'on a déterré dans les décombres des bâtiments de bains romains les tableaux et les statues les plus célèbres, tels que les *nôces d'Aldobrandin*, *l'Hercule Farnèse*, le *Laocoon*, les fameux groupes du *dompteur de chevaux*, etc. Une multitude de gens de bain (*balneatores*), esclaves des deux sexes, nommés *furnacatores*, *mediastini*, *capsarii*, *jatraliptae*, *atipilarii*, *tonsores*, etc. se divisaient les diverses branches du service des bains. Dans leur voisinage, on trouvait des endroits destinés aux courses à pied et à cheval, et à d'autres exercices corporels (*gymnasia*, *ephebea*), des bosquets charmants, et des promenades plantées de hauts

(1) *Seneca* epist. 86.

platanes. On comptait dans Rome près de 800 maisons de bains, grandes et petites, et dans la campagne, outre les endroits de bains proprement dits, la plupart des grandes villas, appartenant à de riches particuliers, en étaient pourvues [1]. Le prix des bains publics était extrêmement modique (1 quadrans), et plusieurs maisons de bains à Rome et dans les endroits de bains, tels qu'à Abano, étaient gratuitement ouverts au peuple.

Publica morborum requies, commune medentum
Auxilium, praesens numen, inempta salus.

Claudian. Aponus. v. 69.

(1) *Plinii* lib. II. epist. 17. — lib. V. epist. 6.

X.

Anecdote sur les Bains de boue.

Qui dit trop ne dit rien.

S'il nous est agréable d'entendre les étrangers, et de bouche et dans leurs écrits, rendre justice aux diverses médications que fournissent nos thermes, nous éprouvons, par contre, un sentiment pénible, lorsque ces éloges (qu'ils émanent du dehors ou du dedans) sont exagérés ou mal fondés, et par conséquent, aptes à donner aux médecins et aux malades des idées erronées, toujours nuisibles à Carlsbad, où l'on vient de si loin, et où affluent tant de valétudinaires, atteints de maux graves, invétérés et compliqués.

Un docteur en médecine et en chirurgie, très-distingué, venu ici pour sa santé, m'a communiqué, l'été dernier, à l'occasion de nos bains de boue, et à l'appui de l'observation que je viens de faire sur les éloges outrés de nos moyens curatifs :

L'opinion d'un très-célèbre praticien sur l'efficacité des bains de boue de Carlsbad.

(Traduit du manuscrit allemand.)

Ce médecin (1), revenu de Carlsbad, où il avait pris les eaux, fut appelé en consultation avec quatre autres, auprès d'un malade, qui, une année auparavant, avait subi l'extirpation d'une tumeur mélanotique (*fungus hematodes*) dans la région inguinale. Les racines de cette tumeur ayant pénétré jusque dans les vaisseaux sanguins de la cuisse, et même très-profondément dans le bas-ventre, on dut renoncer à toute idée d'opération ultérieure. Les remèdes employés furent sans effet et la tumeur reparut bientôt, non-seulement à son ancienne place, mais il en survint de semblables sur la tête, la poitrine, le dos, les lombes et les pieds. Dans la cavité abdominale on sentait plusieurs duretés; quelques veines étaient variqueuses; le malade avait des douleurs de tête, des vertiges et perdait la mémoire; les extrémités inférieures étaient à moitié paralysées, la constipation opi-

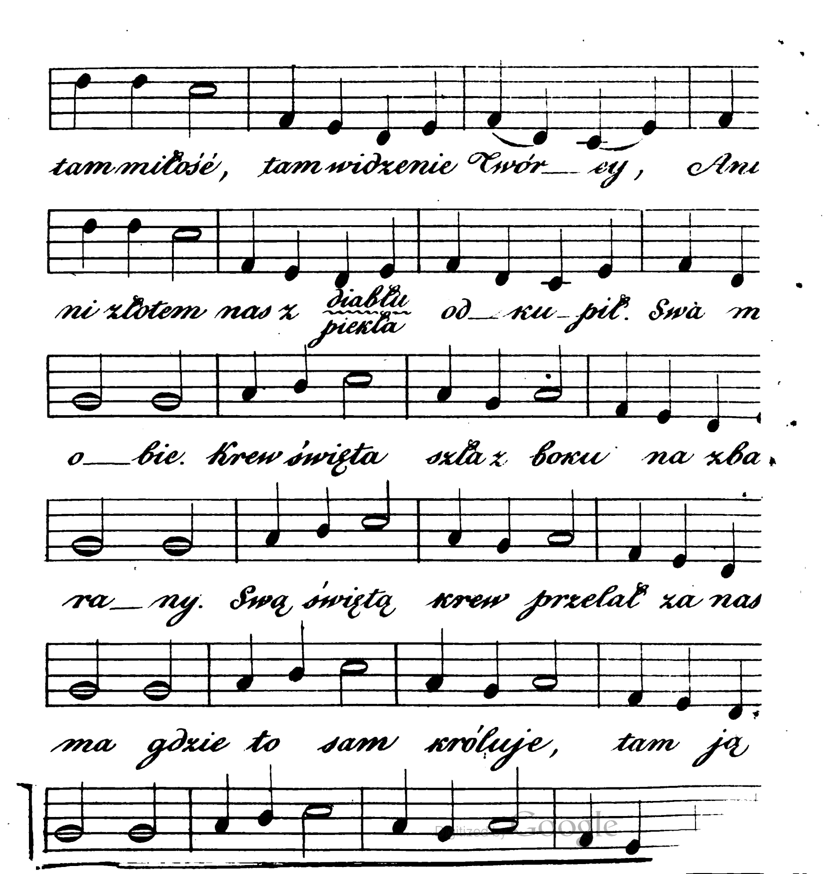
(1) Je m'abstiens de nommer la grande ville, où il pratique depuis longues années, de peur qu'on ne le devine, n'ayant aucune intention de l'humilier.

niâtre, et les accès de fièvre quotidiens. L'origine de ses maux fut attribuée à une blénorrhée syphilitique (?). Les quatre médecins, trouvant le mal incurable et le malade près de sa fin, voulaient se borner à un traitement palliatif, mais l'illustre Esculape, dernièrement revenu de Carlsbad, émerveilla ses collègues, en leur donnant l'heureuse nouvelle, qu'il avait découvert dans le limon minéral (*Moorerde*) un remède capable de guérir la formidable maladie, qui faisait le sujet de la consultation. Ce médecin voulut bien leur révéler que la nature extérieure ne manifestait son efficacité que par la fermentation; que la végétation animale n'était qu'une fermentation modifiée; que les excroissances parasites étaient le produit d'une fermentation animale; et que l'appareil du tissu cellulaire était le foyer des produits morbides de ce genre.

Il daigna, de plus, leur dire que nous possédions divers bains fermentatifs tirés des trois règnes de la nature, et il classa les bains de boue parmi les fermentations minérales. Considérant que les tumeurs mélanotiques étaient produites par une fermentation animale morbide, et que ces bains agissaient spécifiquement sur la fermentation animale du tissu cellulaire, il donna

l'assurance positive que le malade, par l'usage soutenu des bains de boue, sans même partir pour Carlsbad, mais en les préparant avec la terre végétale, qui se trouvait dans le jardin d'un de ses amis, serait guéri de ses terribles maux. Cette prophétie aurait eu peut-être son accomplissement, si le malade n'avait pas commis l'énorme balourdise de trépasser quelques jours après.

De tout temps on a vu des médecins acquérir une grande renommée par de futiles rêveries, plus admirées par les grands et les petits badauds, que par leurs pairs, seuls juges du vrai mérite. L'illustre Sydenham disait, au commencement du dix-septième siècle, que ce qu'on appelait l'art médical, au lieu d'être celui de guérir, était plutôt celui de jaser et de bavarder. (*Quœ medica appellatur reverâ confabulandi garriendique potius est ars, quam medendi.*) —


tam miłość, tam widzenie Twór_cy, Ani
ni złotem nas z diabłu piekła od_ku_pił. Swą m
o_bie. Krew święta szła z boku na zba
ra_ny. Swą świętą krew przelał za nas
ma gdzie to sam króluje, tam ją

da_ prosi_ _go Króla niebie-

skie proście, nas grzesznych wspomożcie

byś mi_ły byśmy z tobą byli

gdzie men, amen tako Bóg day, byśmy poszli

wszy

Pieś

XI.

Cantique de Saint Adalbert (1).

Ce cantique est le plus ancien monument de musique sacrée qu'on connaisse. Saint Adalbert, évêque de Prague,

(1) J'ai traduit la notice biographique suivante des *Officia Sanctorum quorum memoriam Sancta Metropolitana Ecclesia Pragensis Sancti Viti Martyris*, etc. Pragæ, 1767:

Adalbert, issu d'une noble et illustre maison de Bohème, fut constamment languissant dans son enfance. S'étant approché de l'autel de la bien-heureuse Vierge, à laquelle ses parents l'avaient voué, il recouvra miraculeusement sa santé. Envoyé à Magdebourg pour ses études, il y fit tous les progrès qu'on pouvait attendre de son génie. Revenu auprès des siens, et après le décès de Ditmar, il fut nommé à l'unanimité évêque de Prague, où il se distingua autant par ses paroles que par ses

Bohème de naissance, appelé vers l'an 995 en Pologne par Bohuslas le Hardi, composa pour les guerriers allant au

oeuvres. Les fruits ne répondirent pas à ses travaux. Or, croyant que c'était peine perdue, il se mit en route pour Jérusalem, en passant par Rome. Ayant visité le Monastère du Mont-Cassin, et renoncé au projet d'un plus long pêlerinage, d'après les conseils de Saint Nil, il revint à Rome, et se fit moine de Saint Boniface. Ayant employé cinq années de sa vie à des actes de la plus profonde religion et de la plus fervente piété, et après avoir envoyé une mission au Souverain Pontife, il fut rappelé en Bohème. Il obéit à l'ordre qui lui en fut donné; mais le peuple ne s'étant en rien amendé, il retourna au monastère qu'il avait quitté.

Le repos dont il y jouit ne fut pas long. Othon III étant venu à Rome, Adalbert, à la réquisition de l'évêque de Mayence, fut de nouveau forcé de partir; mais, repoussé par les siens, et mécontent du résultat des pieux travaux qu'il avait entrepris, à la demande du Saint Père, il voua tout son zèle à gagner les nations qui ne connaissaient pas le Christ. À peine arrivé en Prusse, qu'il fut maltraité, puis massacré par les habitants. Son corps fut racheté par Boleslas, duc de Pologne, qui le paya son pesant d'or. Une partie de ce corps fut transportée à Prague, où il est encore très-vénéré.

combat cet hymne à la Sainte Vierge, connu sous le nom de *Boga Rodzica* (Mère de Dieu). Au lever du soleil, avant de courir aux armes, chefs et soldats tête nue se jetaient à genoux et entonnaient cet hymne, qui le plus souvent finissait par une acclamation de victoire. Le roi Jean Sobiecki le chanta devant les murs de Vienne en 1683, sous l'empereur Léopold I., lorsque, avec 30000 Polonais, il venait combattre l'armée ennemie dix fois plus nombreuse. Cet hymne a traversé huit siècles dans sa forme et sa mélodie primitives. On le chante encore dans la cathédrale de Guesne (duché de Posen) et dans toutes les églises de Pologne. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les paroles polonaises, à peu d'exceptions près, semblent composées de hier, tellement cette belle langue, la plus ancienne et la plus lettrée parmi les idiômes slaves, a peu dévié de sa source. C'est cet hymne mémorable qui a fourni à MM. Ostrowski et Sowinski le thème si admirablement arrangé de leur oratorio.

Niemcewicz, dans ses *Spiewy Historyczne* (Chants historiques), donne peu de détails sur la *Boga Rodzica*. Voici tout ce qu'il en dit: „Qui ne sait combien de nos temps les armées révolutionnaires de France durent de victoires à la *Marseillaise* et autres chants patriotiques!

Il paraît qu'en Pologne, à l'exception de la *Boga Rodzica*, les chants pieux que nos gentilshommes, jusqu'à Jean-Casimir, avaient coûtume d'entonner avant la bataille, ont été abolis. — Bielski, dans sa *Chronique* de l'an 1050, dit que lorsque le roi Casimir le Moine revint de l'étranger, le peuple de Cracovie alla au-devant de lui, en chantant: *Witaj-ze, witaj, nasz nidy hospodinie!* (Bienvenu, bienvenu, notre bien-aimé seigneur et maître!) — Martin Gallus, Vincent Kadtubek, Bogufal attestent que pendant la guerre entre Boleslas-Sigismond et Henri III., empereur d'Allemagne, les guerriers polonais chantèrent des chansons si satyriques contre les Allemands, que Henri les prohiba, sous peine de mort, dans son camp. Quelques expressions de cette langue ont vieilli. La mélodie en est simple et noble, mais les strophes n'étant pas les mêmes, cette mélodie est continuée dans tout le chant. Je dois à la complaisance et au talent de deux dames polonaises le cantique de Saint Adalbert, dont l'une a bien voulu écrire de Carlsbad en Pologne, pour m'en procurer la musique et les paroles, et dont l'autre a pris la peine de les très-bien traduire en français. J'ai du plaisir à orner cet Annuaire de la musique et des paroles lithographées de ce cantique polonais, ainsi que de la version française.

Cantique de Saint Adalbert, évêque et martyr, composé par lui, et chanté dans toutes les églises en Pologne depuis huit cents ans.

Mère de Dieu et Vierge! O Marie, glorifiée en Dieu! Mère immaculée de Jésus, notre seigneur! Obtenez-nous, faites descendre sur nous le Kyrie Eleison de votre Fils et le temps béni de la Rédemption. Entendez les voix des hommes; sanctifiez leurs pensées, exaucez les prières que nous élevons humblement vers vous. Daignez nous accorder ce que nous vous demandons; donnez-nous une vie sainte dans ce monde, et dans l'autre les joies du Paradis. Kyrie eleison!

Le Fils de Dieu naquit pour nous; croyez, hommes pieux, que Dieu a souffert sa passion et sa croix pour arracher son peuple au pouvoir du démon. Il nous a rendu la vie éternelle. Il a enchaîné le prince des enfers. En souvenir du premier homme, il s'est soumis à la mort, et, après avoir souffert des douleurs sans mesure, il accomplit la délivrance des justes; enfin, comme Dieu, il ressuscita.

Adam, humble serviteur de Dieu, qui sièges dans son conseil, fais entrer tes enfants là où trônent les anges.

Là est la joie, là est l'amour, et la vue de Dieu dans l'éternelle béatitude. Ici nous ont été révélés les supplices de l'enfer.

Ce n'est ni l'or ni l'argent qui nous a rachetés de l'enfer, mais la force toute-puissante de Dieu. Pour toi, pécheur, il s'est laissé percer le côté, les mains et les deux pieds. Le sang sacré, qui jaillit de son flanc, a coulé pour ton salut. Ah! chrétiens! croyons du fond du cœur que Jésus, le véritable Christ, a souffert et versé son sang pour nous.

Le temps est venu, l'heure du péché s'écoule; rendons gloire à Dieu. Aimons-le de toutes nos forces. Sainte Vierge Marie! priez pour nous; priez votre Fils, le roi du Ciel, priez-le de nous préserver de tout mal. Et vous tous, saints, priez pour nous. Secourez-nous, pauvres pécheurs, afin que nous arrivions à louer Jésus-Christ avec vous. Faites-nous y arriver, ô doux Jesus! et que nous soyons avec vous là haut, où l'espoir de notre venue réjouit déjà les Puissances Célestes. Ainsi soit-il! Que Dieu nous donne d'être tous au Paradis où règnent les anges!

XII.

Grande fête de fiançailles célébrée

dans un

ÉTABLISSEMENT DE BAINS A BAYRUTH EN SYRIE.

Décrite par

A. de Lamartine,

membre de l'Académie française (1).

19. *septembre* 1832. Aujourd'hui ma femme et Julie (mademoiselle de Lamartine) ont été invitées par la femme et la fille d'un chef arabe des environs, à passer la journée au bain: c'est le divertissement des

(1) *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* (1832—1833), ou *Notes d'un Voyageur* par A. de Lamartine, membre de l'Académie française, T. I. p. 180. Bruxelles 1836.



femmes de l'Orient entre elles. Un bain est annoncé quinze jours d'avance, comme un bal en Europe. Voici la description de cette fête, telle qu'elle nous a été donnée le soir par ma femme.

Les salles de bain sont un lieu public dont on interdit l'approche aux hommes, tous les jours jusqu'à une certaine heure, pour les réserver aux femmes; et la journée toute entière, lorsqu'il s'agit d'un bain pour une fiancée, comme celui dont il est question. Les salles sont éclairées d'un faible jour par de petits dômes à vitraux peints. Elles sont pavées de marbres à compartiments de diverses couleurs, travaillés avec beaucoup d'art. Les murailles sont revêtues aussi de marbre en mosaïque, ou sculpté en moulures ou en colonnettes moresques. Ces salles sont graduées de chaleur: les premières à la température de l'air extérieur, les secondes tièdes, les autres successivement plus chaudes, jusqu'à la dernière, où la vapeur de l'eau presque bouillante s'élève des bassins et remplit l'air de sa chaleur étouffante. En général, il n'y a pas de bassin creusé au milieu des salles; il y a seulement des robinets coulant toujours qui versent sur le plancher de marbre environ un demi-pouce d'eau. Cette eau s'écoule ensuite par des rigoles et est

sans cesse renouvelée. Ce qu'on appelle bain dans l'Orient n'est pas une immersion complète, mais une aspersion successive plus ou moins chaude, et l'impression de la vapeur sur la peau.

Deux cents femmes de la ville et des environs étaient invitées ce jour-là au bain, et dans le nombre plusieurs jeunes femmes européennes; chacune y arriva enveloppée dans l'immense drap de toile blanche, qui recouvre en entier le superbe costume des femmes quand elles sortent. Elles étaient toutes accompagnées de leurs esclaves noires, ou de leurs servantes libres ; à mesure qu'elles arrivaient, elles se réunissaient en groupes ; s'asseyaient sur des nattes et des coussins préparés dans le premier vestibule ; leurs suivantes leur ôtaient le drap qui les enveloppait, et elles apparaissaient dans toute la riche et pittoresque magnificence de leurs habits et de leurs bijoux. Ces costumes sont très-variés pour la couleur des étoffes et le nombre et l'éclat des joyaux ; mais ils sont informes dans la coupe des vêtements.

Ces vêtements consistent dans un pantalon à larges plis, de satin rayé, noué à la ceinture par un tissu de soie rouge, et fermé, au-dessus de la cheville du pied

par un bracelet d'or ou d'argent ; une robe brochée en or, ouverte sur le devant et nouée sous le sein qu'elle laisse à découvert ; les manches sont serrées au-dessous de l'aisselle et ouvertes ensuite depuis le coude jusqu'au poignet ; elles laissent passer une chemise de gaze de soie qui couvre la poitrine. Elles portent par-dessus cette robe une veste de velours de couleur éclatante, doublée d'hermine ou de martre, et brodée en or sur toutes les coutures ; manches également ouvertes.

Les cheveux sont partagés au-dessus de la tête ; une partie retombe sur le cou, le reste est tressé en nattes, et descend jusqu'aux pieds, allongé par des tresses de soie noire qui imitent les cheveux. De petites torsades d'or ou d'argent pendent à l'extrémité de ces tresses, et par leur poids les font flotter le long de la taille ; la tête des femmes est en outre semée de petites chaînes de perles, de sequins d'or enfilés, de fleurs naturelles, le tout mêlé et répandu avec une incroyable profusion. C'est comme si on avait versé pêle-mêle un écrin sur ces chevelures toutes brillantes, toutes parfumées de bijoux et de fleurs. Ce luxe barbare est de l'effet le plus pittoresque sur les jeunes figures de quinze à vingt ans ; au sommet de la tête quelques femmes portent encore

une calotte d'or ciselé en forme de coupe renversée ; du milieu de cette calotte sort un gland d'or, qui porte une houppe de perles, et qui flotte sur le derrière de la tête.

Les jambes sont nues et les pieds ont pour chaussures des pantoufles de maroquin jaune, que les femmes traînent en marchant.

Les bras sont couverts de bracelets d'or, d'argent, de perles ; la poitrine, de plusieurs colliers qui forment une natte d'or ou de perles sur le sein découvert.

Quand toutes les femmes furent réunies, une musique sauvage se fit entendre ; des femmes, dont le haut du corps était enveloppé d'une simple gaze rouge, poussaient des cris aigus et lamentables et jouaient du fifre et du tambourin. Cette musique ne cessa pas de toute la journée, et donnait à cette scène de plaisir et de fête un caractère de tumulte et de frénésie tout-à-fait barbare.

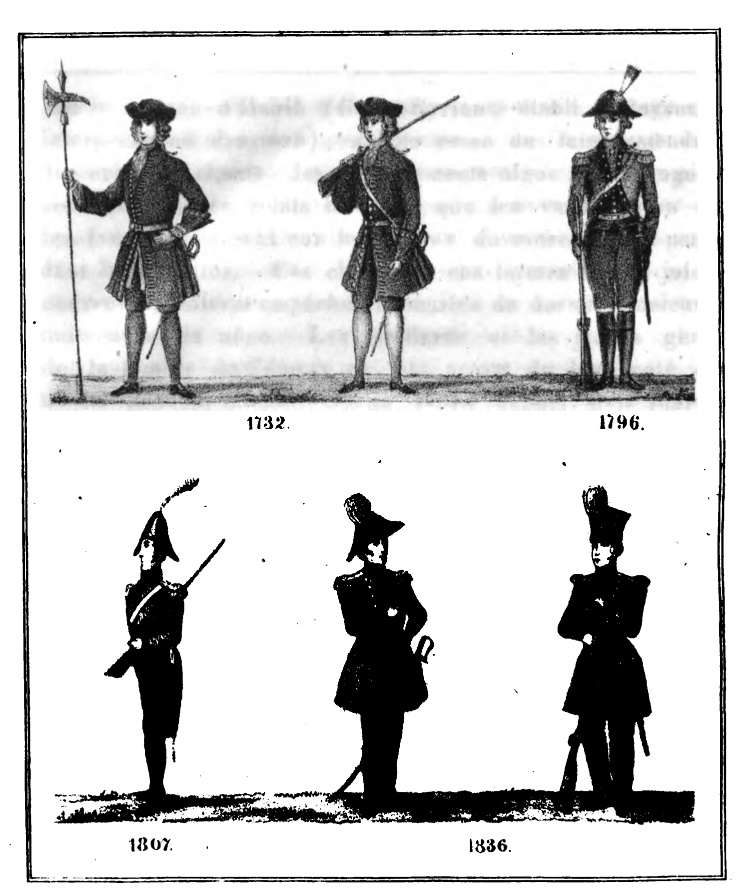
Lorsque la fiancée parut, accompagnée de sa mère et de ses jeunes amies, et revêtue d'un costume si magnifique que ses cheveux, son cou, ses bras et sa poitrine disparaissaient entièrement sous un voile flottant de guirlandes, de pièces d'or et de perles, les baigneuses s'emparèrent d'elle et la dépouillèrent, pièce à pièce, de

tous ses vêtements. Pendant ce temps-là, toutes les autres femmes étaient déshabillées par leurs esclaves, et les différentes cérémonies du bain commencèrent. On passa, toujours au son de la même musique, toujours avec des cérémonies et des paroles plus bizarres, d'une salle dans une autre ; on prit les bains de vapeurs, puis les bains d'ablution, puis on fit couler sur les femmes les eaux parfumées et savonneuses, puis enfin les jeux commencèrent, avec des gestes et des cris divers, ce que fait une troupe d'écoliers que l'on mène nager dans un fleuve, s'éclaboussant, se plongeant la tête dans l'eau, se jetant l'eau à la figure ; et la musique retentissait plus forte et plus hurlante, chaque fois qu'un de ces tours d'enfantillage excitait le rire bruyant des jeunes filles arabes. Enfin, on sortit du bain, les esclaves et les suivantes tressèrent de nouveau les cheveux humides de leurs maîtresses, renouèrent les colliers et les bracelets, passèrent les robes de soie et les vestes de velours, étendirent des coussins sur des nattes dans les salles, dont on avait essuyé le plancher, et tirèrent des paniers et des enveloppes de soie les provisions apportées pour la collation ; c'étaient des pâtisseries et des confitures de toute espèce, dans lesquelles les Turcs et les Arabes excellent ; des sorbets,

des fleurs d'orange et toutes ces boissons glacées dont les Orientaux font usage à tous les moments du jour. Les pipes et les narguilès furent apportés aussi pour les femmes plus âgées; un nuage de fumée odorante remplit et obscurcit l'atmosphère; le café, servi dans de petites tasses, renfermées elles-mêmes dans de petits vases à jour en fil d'or et d'argent, ne cessa de circuler, et les conversations s'animèrent; puis vinrent les danseuses, qui exécutèrent, aux sons de cette même musique, les danses égyptiennes et les évolutions monotones de l'Arabie. La journée toute entière se passa ainsi, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit que ce cortège de femmes reconduisit la jeune fiancée chez sa mère. Cette cérémonie du bain a lieu ordinairement quelques jours avant le mariage.

27 *septembre* 1832. Nous avons passé toute la journée à la nôce de la jeune Syrienne Grecque. La cérémonie a commencé par une longue procession de femmes grecques, arabes et syriennes, qui sont venues les unes à cheval, les autres à pied, par des sentiers d'aloès et de mûriers, assister la fiancée pendant cette fatigante journée. Depuis plusieurs jours et plusieurs nuits déjà, un certain nombre de ces femmes ne quitte

pas la maison d'Habib (Grec Syrien, établi à Bayruth, interprête ou drogman), et ne cesse de faire entendre des cris, des chants, des gémissements aigus et prolongés, semblables à ces éclats de voix que les vendangeurs et les faneurs poussent sur les côteaux de notre France pendant les récoltes. Ces clameurs, ces larmes et ces joies convenues, doivent empêcher la mariée de dormir plusieurs nuits avant la nôce. Les vieillards et les jeunes gens de la famille de l'époux en font autant de leur côté et ne lui laissent prendre aucun repos depuis huit jours. Nous ne comprenons rien aux motifs de cet usage.


1732.
1796.
1807.
1836.

XIII.

Jeu de l'Arquebuse à Carlsbad.

Cette institution offre toute l'année un si grand amusement aux habitants de notre vallée, et pendant la saison, aux étrangers, amateurs de cet exercice, que je donnerai ici, à l'usage des derniers, un extrait de l'ouvrage que vient de rédiger et d'imprimer Mr. F. Franieck, capitaine actuel de la Compagnie des Arquebusiers. Cet ouvrage de 430 pages 12°, intitulé *Almanach der privilegirten Schützen-Gesellschaft in Karlsbad vom Jahre* 1630 *bis* 1845, contient les Annales de la Compagnie.

Le commandeur Stöhr (né à Carlsbad en 1764, et mort à Égra en 1831) eut, entre autres grands mérites, comme historiographe de sa ville natale, celui de mettre en ordre les différents documents et les cibes, qui se trouvaient en 1811 dans la maison du tir. Jadis, on s'occupa si peu et si mal de l'histoire de Carlsbad et de ses institutions, que ni de la bouche des plus vieux habitants, ni par aucun acte authentique, on n'a pu préciser l'époque de son origine. Néanmoins, si l'on considère le goût inné de notre popu-

lation pour la chasse et les armes à feu, on est presque autorisé à croire que les Carlsbadois ont tiré à la cibe, aussitôt qu'ils ont eu des fusils et de la poudre pour le poil et la plume. On s'accorde à dire qu'à la bataille de Crécy, le 26 août 1346, on entendit pour la première fois ronfler le canon. Chacun sait que le roi Jean de Bohème y fut tué, et son fils Charles blessé, quoiqu'on ignore si ce fut par le fer ou par le feu. Qu'on vérifie l'époque des premiers fusils dans leur royaume, et l'on aura à peu près, je crois, la date des premières arquebuses de Carlsbad, probablement vers la fin du 14e siècle, ou au commencement du 15e (1). Et si, comme quelques chimistes y ont déjà réussi en petit, on parvient à donner en grand une forme solide au gaz acide carbonique, dont peu de pays offrent une plus grande abondance que notre Cercle d'Elbogen, et à employer sa force expansive, comme

(1) Les Bohèmes ont eu de très-bonne heure diverses espèces d'armes à feu, qu'ils distinguaient d'après leurs formes de flûte. Dans le *Journal* (bohème) *du Musée National*, Prague 1845, p. 415, le capitaine Burian donne même les noms de ces différents fusils et pistolets, ainsi que leurs formes et leur charge. A Tachau, le roi Venceslas avait une grosse pièce de campagne, le *Chmelik*, qui fut prise en 1427 par les Taborites.

la vapeur, à mouvoir des bateaux et des locomotives ; qui sait, dis-je, si tôt ou tard on ne chargera pas les arquebuses de Carlsbad avec quelques particules de gaz concret? Dans ce cas-là, ne disputera-t-on pas un jour sur l'époque où finit l'empire de la poudre à canon, et où commença celui du gaz solidifié? Au temps qui court, aucune invention ne doit étonner.

Quoi qu'il en soit, un document du 31 octobre 1630, le plus ancien que Carlsbad possède sur ce sujet, prouve qu'à cette époque, la Société des arquebusiers avait présenté au Conseil de la Ville une requête, pour réformer ses statuts, sans doute anciens, puisqu'ils exigeaient une réforme. Leur renouvellement, en 42 articles, à la date susdite, est transcrit en entier dans les Annales du Tir, p. 2. Nous en donnerons l'extrait, dans le but de faire connaître à ceux qui ne lisent pas l'allemand, la part que les plus hauts personnages ont prise et prennent encore à cet exercice, dont un grand nombre ont été les généreux bienfaiteurs. Il est peu de maisons souveraines en Allemagne, dont les princes ne figurent parmi ces donateurs, outre une cohorte de prélats, de grands seigneurs, et même de grandes dames bohèmes, allemandes, hongraises et anglaises.

Jadis, suivant l'état des revenus, la Compagnie donnait

annuellement deux ou trois banquets, suivis d'un bal. En 1796, elle fut pour la première fois uniformée. Son chef se nommait *Schützenmeister* (maître des arquebusiers); le titre de *Schützenhauptmann* (capitaine) date de 1723. Jusqu'en 1777 il n'était armé que d'une hallebarde, qui fut changée alors contre une épée. Le drapeau est porté par un sous-officier. La musique, composée de 24 instruments à vent, en est excellente. — De 1630 à 1723 on compte 33 maîtres, et de 1723 jusqu'à ce jour, 20 capitaines. Les autres officiers de la Compagnie sont quatre lieutenants, et 15 sous-officiers, et elle compte 160 soldats. Le local de l'établissement est maintenant le cinquième connu. Les trois premiers étaient dans la partie supérieure du *Wiese*, et ce qu'on appelle aujourd'hui la *Puppische Allee*, jusqu'en 1807, où il fut transféré à la *Briqueterie* (Ziegelhütte), et nommé (probablement par plaisanterie) le *Petit Versailles.* En 1836 la Compagnie acheta la salle et le terrain du *Steinberg*, pour y établir le Jeu de l'arquebuse. Son inauguration eut lieu avec beaucoup de solennité, sous les auspices du comte Charles de Chotek, alors grand-bourgrave. Le baron Karg-Bebenburg, capitaine (préfet) du Cercle d'Elbogen, en accepta le protectorat.

L'usage de faire au Jeu de l'arquebuse un présent pour prix des meilleurs coups, date, du moins d'après les actes encore existant, de 1690, et le premier donateur connu fut un baron de Heimhaus, vice-président de la Cour de Cologne; mais on ignore la nature de son prix et qui le gagna. On en conserve seulement la cibe, nommée *die Aelteste* (la plus ancienne) No. 1. Le chiffre des dons grands et petits, faits depuis cette époque jusqu'à la fin de 1845, est de 253. On en conserve les cibes numérotées. Ces présents sont en général de l'or ou de l'argent, ou bien le papier qui les représente, sans parler d'une variété infinie de bocaux, de gobelets et autres vases d'argent, porcelaine, verreries, bijouterie, montres et pendules, tabatières et pipes, armes à feu, vins et essence de punch, pâtisseries et sucreries, gibier et venaison, porcs (jeunes et vieux), veaux et moutons (gras ou maigres); en un mot, tout ce qui offre une jouissance au vainqueur. Mr. Franieck nomme tous ceux qui emportèrent ces prix. Je ne raconterai que les faits les plus marquants des annales de l'arquebuse, en preuve du grand intérêt qu'y mettent les étrangers de tout rang et de tout pays, à plusieurs desquels il présente un divertissement que notre code hygiénique n'a jamais prohibé ni limité. Dans toutes les

cérémonies religieuses, funèbres et civiles, les Arquebusiers sont la seule milice qu'on voie parader à Carlsbad, qui est exempt de garnison et de logements militaires. Je ne nommerai point tous ceux qui ont remporté les prix, mais nos habitants liront avec plaisir dans l'ouvrage de Mr. Franieck, les noms de leurs ancêtres, parents et amis, qui se sont distingués à la *Schiessstätte*. Ce sera pour plusieurs familles un arbre généalogique, une espèce de *Livre d'or*. Les réglements en sont trop longs pour trouver place ici.

En 1695, le 10 juin, Frédéric-Auguste, électeur et duc de Saxe, fut le premier prince qui s'intéressa au Jeu de l'arquebuse de Carlsbad, auquel il donna un prix de 30 écus d'empire (*Reichsthaler.*)

En 1711, au mois d'octobre, Pierre I de Russie donna à cet établissement 960 bouteilles de Vin du Rhin, que l'empereur Charles VI lui avait envoyé en présent, et dont le czar, d'après l'avis de ses médecins, ne put faire usage pendant la cure. D'autres prétendent que ce souverain ne voulut pas en boire, parce qu'il avait été adressé à *Sa Majesté Czuricnne*, à une époque où les cours de l'Europe lui contestaient encore le titre de *Majesté Impériale*. — Quoi qu'il en soit, Pierre I le donna à

la Compagnie des Arquebusiers. Ayant fait lui-même le meilleur coup, il consacra ce vin à un second tir. Il fut gagné par François Breitenfelder, bourgeois de Carlsbad. Celui-ci en fit hommage à la Compagnie, qui le vendit à haut prix, sous le nom de *Vin du Czar*, et le produit de cette vente fut déposé dans la Caisse des Rentes de la ville. Les intérêts annuels en sont de 29 fl. 10 creutzers arg., que perçoit encore la Compagnie. Des trois cibes peintes à l'huile sur toile que perça Pierre I, l'une représente la chambre qu'il habita (au *Lièvre Blanc* sur le *Vieux Wiese*) avec sa cruche et son gobelet, et le nombre de gobelets d'eau du Sprudel, qu'il devait boire, marqué à la craie ; la 2de représente le Sprudel, la 3e un bain (1).

(1) À cette époque la plupart des malades buvaient les eaux dans leur chambre, mais depuis que la chimie nous a appris à connaître la présence du gaz acide carbonique dans l'eau minérale de Carlsbad, on préfère la faire boire aux fontaines. Il est pourtant des cas, qui exigent qu'on la boive dans sa chambre. On peut lire dans l'*Almanach* de 1836, VII, diverses anecdotes très-intéressantes et très-originales sur Pierre I, pendant les deux séjours qu'il fit à Carlsbad en 1711 et 1712, et dans l'*Alm.* de 1841, XIX, les noms des ministres et autres personnes à son service, auxquels il écrivit de Carlsbad.

L'année 1726 est mémorable dans les fastes de notre Jeu d'Arquebuse. Frédéric II, duc de Saxe-Gotha et Altenbourg, frappé du grand nombre d'habiles tireurs, qu'il vit à Carlsbad, voulut donner à Altenbourg, sa résidence, un grand tir *à l'oiseau* et *au roi* (Vogel- und Königsschiessen), et y convia nos arquebusiers, en exprimant le désir d'en voir arriver autant que possible, pour prouver à ses sujets la supériorité des tireurs de Carlsbad. Six d'entre eux acceptèrent l'invitation, et reçurent l'accueil le plus cordial; une tente fut dressée sur la place du tir, et le prince montra une joie ineffable, lorsque, le 2 août, Gaspard Küffl et Joseph Gebhart abattirent, chacun d'un coup d'arquebuse, le petit guidon arboré sur la tente, et le dernier gros morceau du corps de l'oiseau. Dix-huit tambours, des tymbales, des trompettes, annoncèrent le *coup du roi*. À l'instant le prince fit venir son carrosse de gala, dans lequel le *roi Gebhart* et les cinq autres Carlsbadois furent reconduits au château ducal, traités en princes pendant plusieurs jours, et ramenés avec la même pompe jusqu'aux frontières du pays. Küffl gagna une grande cuillère à soupe, et Gebhart, outre six écus, un gobelet d'argent à couvercle, sur lequel étaient gravés le lieu du tir et le nom du *Roi Joseph Gebhart*. Deux cents personnes,

tireurs et autres, prirent part à cette fête. Ferdinand Richter, qui avait aussi fait un bon coup, reçut un couvert d'argent: cuillère, fourchette et couteau. Gebhart fit hommage de son gobelet à la Compagnie des Arquebusiers, qui, en 1795, le présenta, lesté de deux cents ducats, comme contribution de guerre, à l'empereur François II.

Le 8 juin 1732, Carlsbad vit arriver dans ses murs de granit l'empereur Charles VI et son auguste épouse, Elisabeth-Christine de Brunswic-Wolfenbüttel ([1]). La Compagnie des Arquebusiers eut l'insigne honneur de recevoir un drapeau aux couleurs impériales, décoré du chiffre C. VI. Leurs Majestés daignèrent donner pour un grand tir de beaux présents en argenterie très-variés, et évalués à plus de mille écus. La suite de ces souverains était nombreuse et brillante, et le nom d'un grand capitaine, le prince Eugène de Savoie, qui figure à la tête de ce noble cortège, rappelle de glorieux souvenirs. On comprend à peine, en lisant la liste de toutes ces grandeurs, et en s'imaginant le nombre de leurs gens et de

(2) La tasse à café, dans laquelle cette princesse but les eaux de Carlsbad, la raison majeure pour laquelle elle y fut envoyée, le chronographe latin qui constate cette raison, sont décrits dans l'*Alm.* de 1831, XXII.

leurs chevaux, comment on put les caser convenablement, en 1732, à une époque où Carlsbad était de deux tiers plus petit qu'aujourd'hui, les maisons très-chétives, les meubles très-mesquins, et tout cela au mois de juin!

Le plus ardent, le plus constant, le plus généreux Mécène du Jeu de l'Arquebuse fut incontestablement le comte Alexis Orloff-Chesmensky, si célèbre dans les fastes de la cour, de l'armée et de la marine russe, qui vint six fois à Carlsbad, le plus souvent avec sa fille Anne et autres membres de sa famille. Il était colonel en 1768, et général en chef en 1780, 1797, 1798, 1799 et 1800. Décrire tous les présents qu'il fit pour des jeux de prix, et souvent plusieurs dans la même saison, toutes les fêtes qu'il donna, les illuminations dont il fit les frais, pour les anniversaires des jours de nom et de naissance de ses souverains, dépasserait de beaucoup les bornes de cet article. En 1780, il raconta publiquement que la dextérité qu'il avait acquise au tir de Carlsbad avait contribué au gain de la bataille navale, du 7 juin 1770, sur la côte de Natolie, près du Fort de Chisme, où, avec un fusil, acheté ici en 1768 [1], il avait ajusté et tué

[1] J'ai connu jadis à Carlsbad un autre seigneur russe, non-seulement grand amateur de bonnes armes à feu, mais brocantant

le meilleur pilote de la flotte turque; et il finit par dire à ceux qui l'écoutaient: „C'est ainsi, mes chers Carlsbadois, que vous m'avez appris à tirer!" — La même année le comte fit cadeau à la Compagnie des Arquebusiers d'une médaille, pesant un marc d'argent, que Catherine II avait fait frapper en commémoration de la susdite bataille navale, et il permit à leur capitaine, dans toutes les cérémonies et parades, de la porter pendue à un ruban bleu moiré, ou à un ruban orange à raies noires. À Joseph Gebhart, l'un des coryphées de la *Schiessstätte*, il fit cadeau d'une nappe de soie pour le café, sur laquelle est représentée cette glorieuse bataille. On peut voir ces deux objets chez le capitaine des arquebusiers, qui ne se décore plus de la médaille russe, depuis qu'il a eu lui-même l'honneur d'en recevoir une de l'empereur Ferdinand, son auguste souverain. — En 1797, le comte enchanté, à son arrivée à Carlsbad, de voir les

celles qu'il achetait ici. Il exigeait de l'armurier qu'il y gravât *Paris* ou *Londres*, pour les vendre comme fabriquées là. Ce dernier, plutôt que de ne pas vendre son excellent ouvrage, y consentait, bien que fort à regret, mais il ne manquait jamais de graver dans un endroit de l'arme, inconnu à l'acheteur, son propre nom et *Carlsbad*.

arquebusiers si bien équipés, se fit faire leur uniforme, dans lequel il se montra, le 8 juin, décoré des grands ordres de Russie, pendant que la procession de la Fête-Dieu passait sous ses fenêtres, sur la *Place du Marché*. Conduisant un jour la comtesse Anne, sa fille, à la maison du tir, il lui présenta les arquebusiers, en lui disant: „Ce sont ces messieurs, ma chère fille, qui m'ont si bien enseigné à manier l'arquebuse; tu dois aussi t'y exercer.“ — En 1798, le comte, entouré de sa famille, se montra encore dans l'uniforme carlsbadois, décoré de tous ses ordres. Lorsque les officiers se présentèrent chez lui (au *Lion Blanc*), il leur fit servir dans son salon une belle collation, et envoya quatre *Eimers* de vin de Melnik (le *bourgogne* de la Bohème) à la Compagnie, qui paradait sous ses fenêtres, et qui le but *stante pede*, servi par la livrée du comte. Le *Dreikreutzberg* fut illuminé en son honneur et gloire. Le 9 et le 10 juillet, il célébra le jour de fête de Paul I, et donna un grand jeu de prix, qui dura toute la journée. A cette occasion, des harangues furent adressées à l'Amphytrion et par les vieux et par les jeunes, qui tous s'évertuèrent à lui rendre des honneurs. Un bal et un souper, donnés à la *Salle de Bohème*, terminèrent la journée. Le 11, il fit les frais de libre

entrée au théâtre. À son départ le 14 juillet, les officiers de l'arquebuse l'escortèrent à cheval jusqu'à la première poste (Buchau). En 1799, et pour la cinquième fois à Carlsbad, les jeux de prix et autres fêtes pour l'anniversaire du jour de nom de Paul I, furent renouvelés. La grande-duchesse Constantin, née princesse de Saxe-Cobourg, y prit part. Le 2 août de la même année, à l'occasion du jour de naissance de l'impératrice de Russie, les prix, les feux d'artifice, les illuminations et autres réjouissances furent répétés. — En 1800, le comte Orloff arriva à Carlsbad le 10 juin, et n'y resta que jusqu'au 29. Le comte fut encore escorté jusqu'à la première station par une cavalcade d'arquebusiers. — En 1801, tandis qu'il s'apprêtait à une septième visite, et après avoir déjà fait retenir son logement, il en fut empêché par la catastrophe de Paul I et l'avénement d'Alexandre au trône. Dans une lettre pleine de bienveillance, le comte en exprima tous ses regrets à la Compagnie, à laquelle il envoya un drapeau, „ayant, disait-il, observé que celui de l'empereur Charles VI commençait à s'user.“ (Depuis 1732). Ce drapeau fut remis à la Compagnie, le 8 juin 1801, par Madame de Bachmetieff. Un enseigne fut nommé pour le porter.

Après le récit de tant de magnificence, on trouverait moins piquants les faits et gestes des amateurs de l'arquebuse, qui vinrent en même temps que le comte Orloff et après lui. J'en nommerai du moins les principaux.

Les princes et princesses d'Autriche, qui ont séjourné à Carlsbad pour la cure, ou qui n'y sont restés que peu de jours, et auxquels les arquebusiers ont rendu tous les honneurs en leur pouvoir, sont, depuis un demi-siécle,

Leurs Majestés et Leurs Altesses Impériales et Royales :

En 1798, le 23 août, l'archiduc Charles, qui avait sauvé la Bohême de l'invasion ennemie.

En 1800 et 1801 le prince Antoine, duc (plus tard roi) de Saxe et son épouse Marie-Thérèse, soeur de l'empereur François II, sous le nom de *comte* et *comtesse de Barby,* pour y prendre les eaux. L'auguste couple donna chaque fois à la Compagnie de l'or et des médailles.

En 1803, le 1 novembre, des parades pour les archiducs Jean et Louis.

En 1804, 7 octobre, pour l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie.

En 1806, pour l'archiduc Rainier.

En 1810, l'impératrice Ludovica d'Autriche-Est, troisième femme de l'empereur François, et l'archiduchesse Léopoldine, (plus tard impératrice du Brésil.)

En 1811, l'archiduc Ferdinand, grand-duc de Wurzbourg.

En 1812, du 2 au 5 juillet, l'empereur François I et sa fille Marie-Louise, impératrice des Français.

En 1817, le 8 juillet, l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, et son épouse.

En 1835, le 14 septembre, l'empereur Ferdinand I et son auguste épouse, Marie-Anne de Savoie.

En 1838, le 6 juin, l'archiduc Jean.

En 1840, le 17 septembre, l'archiduc François-Charles, frère de l'empereur Ferdinand; beau bocal d'argent pour un jeu de prix.

En 1841, 15 juillet, l'archiduc Étienne, fils de l'archiduc palatin Joseph, en 1844, le 11 août, et 1845, 23 juillet, chef du pays en Bohème.

De toutes les fêtes données à nos princes, nous parlerons seulement de celle qui eut lieu le 14 septembre 1835, à l'occasion de l'arrivée de l'empereur Ferdinand et de l'impératrice. Tout ce que l'on peut attendre d'une

petite ville fut mis en oeuvre, pour recevoir dignement ses bien-aimés souverains. Les arquebusiers furent fort occupés de la grande fête donnée au *Petit-Versailles*. Arcs de triomphe, marche aux flambeaux, illumination de la ville et des collines, salves, chants, musique parfaite, sacrée et profane, poésie, harangues; rien ne fut oublié. Il suffit de connaître le pur amour des anciens peuples de la monarchie autrichienne, pour comprendre le bonheur que leur cause la vue de leurs princes. Sans entrer dans aucuns détails, je dirai seulement qu'il est impossible de voir une fête plus simple que celle à laquelle Leurs Majestés Impériales daignèrent prendre part. Elles écrivirent leurs noms dans le livre du tir, ouvert à cette occasion, et qui offre déjà les plus illustres autographes. La plume dont se servit l'auguste couple est conservée sous verre, et dans un cadre ordonné à cet effet (1). En souvenir de son séjour à Carlsbad, qui ne

(1) J'eus seul l'occasion d'observer le prodigieux étonnement que cette fête causa à l'un des coryphées de la tribune française, M. le député Berryer, venu en Bohème pour voir ses anciens maîtres. Enfoncé dans ses réflexions et ses comparaisons dynastiques, la noble rusticité de la fête du *Petit-Versailles*, dont le

dura que trois jours, l'empereur daigna envoyer à la Compagnie des Arquebusiers, le 25 janvier 1836, un grand bocal d'argent; à M. le bourgmestre J.-J. Lenhart, la moyenne médaille civile en or, et à Mr. Franieck, capitaine des arquebusiers, la petite médaille, qui leur furent solennellement remises par M. le baron Karg-Bebenburg, capitaine (préfet) du Cercle d'Elbogen. Un grand banquet termina cette cérémonie.

Parmi les protecteurs et bienfaiteurs du Jeu de l'arquebuse nous nommerons dans le cours du dernier demi-siécle :

En 1796, le duc Pierre Biron de Courlande et son épouse la duchesse Dorothée, la comtesse de Rothenhahn (qui revint en 1797) et le comte de Bletenberg.

En 1797, de nouveau le duc de Courlande.

nom même fit sur lui de l'impression; le vif et naturel enthousiasme qu'inspirait à nos populations la vue de leurs souverains; la localité si pittoresque où ces scènes touchantes se passaient; tout cela ôtait presque la parole à l'illustre orateur; mais rien ne l'étonna davantage que lorsque je lui dis que ces acclamations ne coûtaient pas un *creutzer*, et que toutes les mesures d'ordre et de sûreté se bornaient à trois ou quatre soldats de police, armés d'un sabre et d'une baguette de caporal.

En 1799, le duc Ferdinand de Wirtemberg, feld-maréchal autrichien, beau-frère des empereurs François I et Paul I.

La grande-duchesse Anne, femme du grand-duc Constantin de Russie, née princesse de Saxe-Cobourg.

En 1807, le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, qui avait déjà visité Carlsbad en 1786.

En 1811, le 10 juillet, le baron François-Jean de Bourgoing, écrivain et diplomate célèbre sous Louis XVI et sous Napoléon, mourut à Carlsbad, où les arquebusiers lui rendirent tous les honneurs funèbres en leur pouvoir, que les personnes de sa suite rétribuèrent noblement (V. le présent *Almanach,* p. 35.)

En 1814, le prince de Repnin.

En 1820, le prince Charles-Alexandre de la Tour et Taxis.

En 1821, le duc Frédéric-Auguste de Saxe-Gotha.

En 1822 et 1823, le duc Ernest-Auguste de Cumberland, et en 1837, roi de Hanovre.

En 1824, le comte Potocki et le général comte Fredro.

En 1826, le prince Léopold de Cobourg (plus tard roi des Belges.)

En 1827, le général russe Léon Nariskin.
Le duc de Brunswic.

En 1828, le comte François de Schlick, lieutenant-colonel, et chambellan de l'empereur d'Autriche, et en 1842 et 1843, lieutenant-général.

Le comte Bobrinski.

En 1833, le comte Wilzek, gouverneur du Tirol.
Le chanoine Werner, de Prague, ainsi qu'en 1834.

En 1834, le duc de Cambridge.

En 1835, le prince Adolphe de Schwarzenberg, duc de Krumau, et annuellement dès-lors.

En 1837, le 6 août, la comtesse Marie de Chotek, née comtesse de Berchtold, femme du précédent grand-bourgrave, le comte Charles de Chotek, décora d'un nouveau ruban blanc à franges d'or, brodé de sa main, le drapeau que les Arquebusiers tiennent de l'empereur Charles VI.

En 1839, le prélat-mitré Melchior Mahr, natif de Carlsbad. Le baron de Schröder, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie aux cours de Saxe, de Hanovre et de Weimar.

En 1840, le comte Auguste Poniatowski et le comte Paul

Tolstoy. Le bailli de Tatistcheff, ambassadeur de Russie à Vienne. Une société de sept dames et de six seigneurs russes, cotisés pour donner un bal, auquel furent invités les arquebusiers et leurs familles. Ce bal et le souper qui le termina coûtèrent 400 fl. arg.

De 1841—1845, Lord et Lady William Russel, et leurs fils Hastings, Arthur et Odo, se sont montrés de zélés protecteurs et bienfaiteurs du Jeu de l'Arquebuse, et les trois derniers en ont accepté en 1843 le diplome de membres honoraires, et en 1846 des grades d'officiers. Agé de 17 ans, et doué d'un talent poétique, qui promet beaucoup, Odo Russel a chanté sa *Vieille arquebuse* en vers allemands, qui se trouvent, p. 360, de la brochure de Mr. Franieck. Ce n'est pas seulement dans le bon allemand que ce jeune et intéressant gentleman s'est exercé, mais dans le naïf idiome autrichien: *Das untreue Dirndl. A traurigs Liedl.* Espérons que ces premiers succès de poésie germanique ne l'empêcheront pas d'essayer sa muse dans la langue de ses illustres ayeux.

En 1844 et 1845, le prince Camille de Rohan, protecteur de la Société d'Horticulture de Bohême, et directeur

de l'association pour le soulagement des pauvres-honteux de Prague, s'est montré le bienfaiteur signalé du Jeu de l'Arquebuse. Le comte Michel de Woronzow, général d'infanterie et gouverneur-général de la Nouvelle-Russie, la comtesse Elisabeth Woronzow, le comte Simon Woronzow, les comtes André et Pierre Schouwaloff, et le comte Potocki, réunis pour de beaux dons. Le comte, maintenant prince, Michel de Woronzow, en quittant Carlsbad, reçut le commandement en chef de l'armée russe au Caucase. Voilà, certes! deux tirs bien différents; l'un, fort en petit, est de l'homme à la cibe; l'autre, fort en grand, de l'homme à l'homme!

En 1845, le 13 et 14 juillet, le comte Grégoire de Koucheleff, général-major au service de Russie, un beau bocal d'argent.

Le 31 août et 1 septembre, le comte A.-J.-H. de Limbourg-Stirum, lieutenant-général au service de Hollande.

Le 8, 9 et 10 juin, la comtesse de Zichy, née comtesse de Széchény, et Lady William Russel, réunies.

Liste des présents d'honneur faits à la Compagnie des Arquebusiers, dont le capitaine est le gardien, et qu'on peut voir chez lui.

1732. Le drapeau donné par Charles VI.

1780. La médaille d'argent, d'un marc pesant, donnée par le comte Alexis Orloff-Chesmenski, frappée par ordre de Catherine II, en commémoration de la victoire navale remportée par lui au Fort-Chisme.

1796. La médaille d'or, pesant dix ducats et à son effigie, donnée par le duc Pierre Biron de Courlande, et une médaille plus petite en argent, à la même effigie.

1797. Un ruban de drapeau, donné par la comtesse de Rothenhahn.

1800. Six médailles d'argent à leur effigie données par le roi Antoine de Saxe (alors prince de Saxe) et par son épouse Marie-Thérèse d'Autriche. Ces médailles pendent à des rubans rouges rayés de blanc.

1801. Un nouveau drapeau, donné par le comte Orloff-Chesmensky.

1823. Un grand bocal d'argent par le duc Ernest-Auguste de Cumberland, (plus tard roi de Hanovre.)

1835. Un grand bocal d'argent, donné par l'empereur Ferdinand I.

1837. Un superbe ruban de drapeau, brodé en or, avec son nom, par la comtesse Marie de Chotek.

1840. Un bocal d'argent, donné par l'archiduc François-Charles.

Un bocal d'argent par le bailli de Tatistcheff, ambassadeur de Russie à Vienne.

Un bocal d'argent, par la comtesse de Wimpfen.

1844. Un bocal d'argent, par la comtesse de Woronzow.

NB. Plusieurs autres bocaux, donnés comme prix du tir, sont entre les mains de ceux qui les gagnèrent, et notés dans l'ouvrage de Mr. Franieck.

Budget de l'Etablissement.

Sans aucun fonds quelconque la société, nouvellement organisée en 1835, a payé ses uniformes, acheté

le *Steinberg* et le terrain qui en dépend, réparé les bâtiments, et fait tout ce qu'exige l'exercice du tir.

Dépensé,	C. M.	fl.	16691,	kr. 27,
Acquitté,	„	„	9500,	—
Dette		fl.	7191,	kr. 27.

Il me reste personnellement à remercier l'auteur de ces Annales, de l'exacte description qu'il a donnée, p. 334, de mon Jubilé de 50 ans de doctorat. Dans la soirée du 23 juin 1843 la Magistrature me fit donner une grande sérénade, et une nombreuse députation de la bourgeoisie et des arquebusiers, en frac noir et torche en main, vinrent me complimenter et me présenter une offrande. Le 24 juin, je reçus les félicitations du clergé, et des autorités le diplome de citoyen d'honneur de la ville royale de Carlsbad, ainsi qu'un cadeau de MM. les inspecteurs civil et militaire, et de mes confrères, non-seulement un très-beau bocal d'argent, orné d'honorables devises et de leurs noms, mais un diplome de félicitations de la Faculté de Prague, lequel, par le choix des expressions et sa classique latinité, est le plus flatteur des hommages, que pût recevoir de ses pairs „l'ami et le premier-apôtre de l'immortel Jenner.“ Un banquet de

cinquante couverts au *Posthof* compléta tous ces honneurs civiques et académiques, dont je conserve *à la Bohème* l'inaltérable souvenir. La grande majorité des Anglais, qui se trouvaient ici, n'oublièrent pas le vétéran d'Édimbourg, et leur ambassadeur à Vienne, Sir Robert Gordon, informé de la fête qu'on me préparait, daigna contribuer le premier au témoignage d'estime que me présentèrent ses compatriotes. Remarquons que dans le grand nombre de médecins qui, depuis que le Sprudel bondit, ont exercé leur art à Carlsbad, aucun n'a atteint l'époque sémi-séculaire d'un jubilé, et que le premier à qui Dieu a réservé cette grâce, est né à Genève, le 8 août 1770, gradué à Édimbourg le 24 juin 1793, et venu à Carlsbad, en 1826, où il a trouvé la délivrance complète de ses maux patrimoniaux, aussi graves qu'invétérés.

XIV.

Bénédiction annuelle des Thermes de Carlsbad.

Tous les peuples du monde ont pour les sources salutaires un sentiment religieux; partout on les a ornées de temples; les Payens les consacraient à des dieux et à des déesses; les ablutions chez les Israélites et les Musulmans font partie de leurs pratiques religieuses; les poètes, les historiens, les médecins, ont de tout temps rendu hommage à ce pieux sentiment. Le chantre immortel de nos thermes, Bohuslas de Lobkowitz (né en 1462 et mort en 1510), dont les 18 hexamétres, gravés sur marbre noir en lettres d'or, et placés depuis 1829 sous le balcon de la maison du *Mühlbad*, sont, du moins à ma connaissance, les plus beaux vers latins qu'aucune source ait jamais inspirés; partant, le plus honorable monument dont puisse se glorifier un endroit de bains; cet émule d'Horace, disons-nous, que ses contemporains surnommèrent à si juste titre le *Grand Bohème*, dit au Sprudel:

Felix per secula mana,
Fons sacer, *humano generique salutifer esto!*

Les peuples slaves, qui habitent une portion si considérable du globe, avaient, dans leur époque payenne, des divinités, qui habitaient les profondeurs des eaux, surtout les fleuves et les ruisseaux, et qu'ils nommaient *Rusalques*, nom dérivé de l'antique mot slave *rusa*, fleuve, conservé parmi les Russes dans le substantif *ruslo*, lit d'un fleuve. Les Slaves avaient aussi leur *semaine rusalique*, leurs *bois des Rusalques*, ainsi que les Grecs et les Romains avaient leurs *Naïades* et leurs *Potamides*, les Germains leurs *Nixen*, les Bretons leurs *Luclades*, les Français leurs *Ondines*; et nous-mêmes, tout bons chrétiens que nous soyons, nous parlons volontiers de nos Naïades, pour peu que notre langage soit fleuri ou élevé. La mythologie slave, qui intéresse particulièrement, sinon le *Cercle*, du moins le royaume, où surgissent nos thermes, est encore très-obscure, vu sa haute antiquité. Ces Rusalques, d'après ce que nous en dit le savant Safařik, (*Alm.* 1838, XIV), paraissent avoir été douées d'une humeur si gaillarde, et avoir eu des habitudes si sensuelles, qu'elles auraient beaucoup mieux convenu aux joies des Bacchanales qu'aux pratiques religieuses. Rien, à la

vérité, ne prouve dans la mythologie slave, que les Rusalques aient spécialement protégé les eaux salutaires, mais elles n'étaient probablement pas étrangères à leur patronage, malgré leur goût prononcé pour le brandevin, proscrit par nos lois diététiques, et elles lui auraient bien préféré le jus plus exhilarant de la treille, si elles eussent habité des pays à vignobles. *A tout péché miséricorde.*

Les anciens Gaulois ont eu très-positivement une déesse des Thermes, qu'ils nommaient *Vorvonna.* Une inscription votive, trouvée à *Bourbonne*-les-Bains, et *adressée à Vorvonne*, déesse des Thermes de la Gaule, par le Romain C. Jatinius, en reconnaissance de la guérison de sa fille Cocilie, ainsi que diverses statues et urnes du meilleur goût, mettent cette étymologie en pleine évidence. La ville de *Bourbonne*-les-Bains s'écrivait autrefois *Borbonne*, et les plus anciens historiens l'écrivent même *Vervonne* ou *Vorvonne*, qui veut dire en langue celtique, *chaude fontaine,* des deux radicaux *vero*, chaud, et *von*, *fons,* fontaine. Telle est l'origine du nom de trois villes de France, *Bourbonne*-les-Bains, *Bourbon*-l'Archambaud et *Bourbon*-Lancy, et par conséquent de l'antique maison de Bourbon, dont, comme chacun sait, les princes portent le titre d'une province ou d'une

ville du royaume. Cette origine, quoique très-bien rapportée par feu le docteur Alibert, premier-médecin de Louis XVIII et de Charles X, dans son *Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées.* Paris, 1826, 8. p. 315, n'en était pas moins inconnue à l'illustre Châteaubriand, dont j'eus l'honneur, le 31 mai 1833, d'être le *Cicerone* à Carlsbad, où il ne fit qu'une courte apparition, auprès de son Altesse Royale Madame la Dauphine. Cette origine, que je lui racontai, en lui faisant voir nos fontaines et nos bains, parut l'intéresser vivement.

Quant à la fête annuelle de nos Thermes, qui a donné lieu aux observations qu'on vient de lire, on s'étonnera peut-être que j'aie attendu la seizième année de mon *Almanach*, pour en faire mention; mais le fait est que l'hiver de 1845—6 est le premier que j'aie passé à Carlsbad, quoique j'y sois établi depuis 1826 pendant la saison des eaux. Je voulais en être témoin oculaire.

Ni les régîtres de l'Église, ni ceux de la Magistrature de la ville, ni aucun de nos nombreux écrivains, ne contiennent un seul mot sur l'origine de cette fête, et nos vieillards ne savent en dire autre chose, sinon qu'ils ont toujours vu qu'on la célébrait *le 2 janvier.* La prière latine, prononcée par le prêtre fonctionnant (M. le doyen), ne

contient rien qui puisse nous éclairer sur cette origine, probablement contemporaine de la fondation de la première paroisse (en 1569), vu que Carlsbad dépendait auparavant de Settlitz, village voisin (à une demie-heure) de nos sources, à moins que les prêtres de Settlitz n'aient pas déjà eu l'usage de les bénir annuellement. Le choix du second jour de l'année ne paraît tenir qu'à son renouvellement, et si la cérémonie n'a pas lieu le 1 de l'an, c'est que le doyen et les deux chapelains ont aussi des fonctions religieuses le 1 janvier.

La cérémonie, à laquelle j'assistai le 2 janvier 1846, consistait en une grand' messe solennelle, toujours imposante à Carlsbad, par la beauté de la musique qu'on y entend, en une procession, et ouverte par les enfants de l'école; après eux viennent le clergé, la magistrature et les médecins, les employés des divers bureaux, les habitants et habitantes de la ville qui veulent s'y joindre, escortés par la Compagnie des Arquebusiers et leur excellente musique d'instruments à vent. La fête fut terminée par des décharges de boîtes à feu sur les collines et par trois salves de mousquéterie sur la *Place du Marché*. Ce n'est que depuis 1845, que, pour augmenter l'appareil de cette fête, les arquebusiers y prennent part. La béné-

diction sacerdotale fut donnée au Sprudel, à l'Hygiée, au Marktbrunn, au Mühlbrunn, au Neubrunn, au Bernardsbrunn, à la source jusqu'à présent sans nom, voisine de la Tèple, et au-dessous du Pavillon de St. Bernard, au Theresienbrunn, au Schlossbrunn, et à la source de la *Couronne de Russie*, vis-à-vis du Schlossbrunn, analysée depuis deux ans seulement, et remarquable par sa basse température, de 18° R. La procession n'a fait que passer devant la source *calybiée* de la *Ville de Hanovre*, sur le Schlossberg, qui est déjà encadrée, mais pas analysée. Nous avons néanmoins toute raison d'espérer, dans l'intérêt d'un certain nombre de nos valétudinaires, et dans celui de notre établissement, que l'année 1846 ne se passera pas sans en avoir une analyse. D'après le peu que nous en savons déjà par un simple essai, relatif à ses parties ferrugineuses, fait, à ma prière, par l'illustre Berzélius lui-même, le 13 juillet 1845 (le présent *Alm.* p. 28), nous ne doutons point qu'une analyse en règle ne lui donne tous les droits à la bénédiction de l'Église, et surtout à l'attention des médecins, auxquels elle fournira, dans plusieurs cas, un nouveau, et très-vraisemblablement, un puissant moyen curatif, plus ou moins différent des autres sources minérales, qui composent notre archipel thermal.

TABLE DES MATIÈRES.